PQ
2623
E364S3

BINDING LIST JAN 1 1922

SA VRAIE FEMME

EUGENE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe

DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Gemmes et Moires, poésies. . . . . 1 vol.
(Prix *Vie Heureuse*.)

Mademoiselle Arguillis, roman. . . . . 1 vol.

Le Pauvre amour de Dona Balbine, roman. 1 vol.

Le Pardon prématuré, roman. . . . . 1 vol.

Petites Vies dans la tourmente (*Lafitte*). 1 vol.

Pour Moi seule (*Albin Michel*). . . . . 1 vol.
(Grand Prix du Roman.)

[redacted]

ANDRÉ CORTHIS

SA VRAIE FEMME

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1920

161746
9/5/2

Tous droits réservés.
Copyright by ANDRÉ CORTHIS, 1920

PQ
2623
E364S3

SA VRAIE FEMME

I

— Pourquoi plies-tu déjà ton ouvrage, Félice?

— Il ne vient plus de jour, ma mère.

— Pour coudre dans du noir, c'est possible. Mais le bleu que tu tiens est aussi clair que du blanc... Est-ce que tu les auras finies pour dimanche, les trois robes des petites à M. le Maire?

— Bien sûr! C'est la dernière, celle-là. Les autres, il manque seulement de coudre l'ourlet du bas, mais l'arrondi est fait.

— Est-ce qu'elle sera faite aussi pour dimanche, la robe de Mme Tourasse?

— Je pense... Mais c'est long, avec tous ces petits plis.

— Et le manteau de Blanche Lunel?

— Celui-là, par exemple, il n'est guère avancé : les manches à monter, les coutures à cranter, la ceinture à mettre...

— Pourtant, tu te rappelles, elle a bien dit : « Tenez-le-moi tout prêt. Je puis partir d'un moment à l'autre... » Il faut avoir plus d'avance à l'ouvrage, Félice.

— Oh! ma mère, je ne puis davantage.

Et le geste de Felice, repoussant les étoffes devant elle sur la grande table, était plein d'impatience et de lassitude. Mélanie Grimaud considéra sa fille avec étonnement. Certes, elle aimait la tyranniser, mais point la voir mécontente. Cette fille, en somme, allait sur ses vingt-huit ans. Elle avait été mariée près de dix mois, ce qui donne de l'indépendance. Si douce qu'elle fût, et si bien pliée à obéir absolument, ne pouvait-elle dire un jour : « Je m'en vais »? Depuis quelque temps, Mélanie la voyait moins tranquille et moins attentive. Il y avait parfois, comme ce soir, de la brusquerie dans ses réponses. Mieux valait, en ne remarquant pas

ces petites révoltes, n'en pas provoquer de pires. Mélanie Grimaud avait de la prudence. Elle dressa sa grande taille sèche. Son visage bilieux et fin marqua par toutes ses rides, plus pressées et profondes, que le ton de son enfant l'avait offensée. Ses durs yeux noirs, dont le blanc avait une couleur jaunâtre, se firent plus durs encore. Mais elle ne prononça que peu de reproches.

— C'est bon, dit-elle, c'est bon... Ah! Dieu, que tu deviens nerveuse et qu'il faut avoir de la patience! Repose-toi, ma fille, repose-toi; moi, je vais donner aux poules.

Elle sortit par la porte qui était au pied du lit et menait dans la patouille et dans la cour. Seule dans la chambre, Félice étira longuement ses membres las et se renversa au dossier de sa chaise.

— C'est vrai, pensa-t-elle humblement, que je deviens plus nerveuse et que j'ai moins de goût à l'ouvrage. Pourquoi?

Elle avait des joues rondes et pâles et de beaux yeux mornes où passait rarement la colère. Ses cheveux bruns, rejetés en arrière, se roulaient simplement en un gros chignon que

piquaient trois épingles de corne. Le col droit de sa blouse fermait sous le menton, les manches longues serraient ses poignets. Toute sa personne était d'apparence extrêmement propre et soignée, mais point coquette. Et sa bouche grave se flétrissait déjà, toujours serrée et silencieuse et se plissant un peu.

La fenêtre auprès d'elle était grande ouverte sur le chemin. Une femme qui passait, allant au puits voisin et balançant un seau à son poing fermé, s'arrêta pour parler à Félice.

— Hé! Félice... bonsoir... Toujours au travail, alors?

— Non, dit la jeune femme. C'est fini. Je vais ranger; mais je me repose un peu.

L'autre laissa le seau par terre, et mit ses deux coudes sur l'appui de la fenêtre.

— J'ai été à la scierie tantôt, dit-elle, pour y chercher du petit bois.

— Ah! dit Félice, avec indifférence.

Mais aussitôt elle ajouta :

— Qui t'a servie?

— Figure-toi... la femme de ton mari, justement! Pour une fois que ça lui arrive de s'occuper des clients...

Elle se tut, malveillante et ricanant de la gorge. Félice avait pris sur son tablier un petit bout de fil bleu et le tournait doucement autour de son doigt. Elle demanda :

— Et... elle était ridicule, comme toujours, avec ses robes blanches et ses grands talons?

— Tout en mousseline qu'elle était habillée, ma mie! clama la voisine. Et des boucles, et du parfum, et cet air dégoûté qu'elle prend pour vous servir, avec ses mains de princesse tout empêtrées de bagues et de bracelets... De quoi qu'elle peut lui aider à la mère Lartaud? Je me le demande.

— Probable qu'elle est contente, tout de même, puisque ça continue.

— Probable... oui... mais, dis-moi, — elle baissait un peu la voix, non par discrétion mais pour donner de l'importance à ce qu'elle allait dire — penses-tu que Julien le soit aussi?...

— Je ne sais pas, dit Félice, et je m'en moque bien... Pourquoi ne serait-il pas content?

— Tu n'as rien entendu dire?

— On dit quelque chose?...

Réveillée tout à coup, elle se leva, et si brus-

quement que trois bobines roulèrent de ses genoux. Elles filèrent sur le carreau ainsi que de vives souris traînant comme de longues queues leurs fils dénoués, et furent prestement se cacher sous l'armoire et le lit. Félice appuyait ses deux mains au rebord de la fenêtre. Avide, elle penchait son buste mince.

— On dit?...

— On dit que M. Sadoulas, de la Maison Grise, est venu trois fois à la scierie, ces temps-ci, pour commander du bois dont il n'avait pas besoin. On dit que, depuis, la Baptistine s'en va souvent promener toute seule du côté de la Maison Grise...

— Oh!... murmura Félice.

Et sa stupeur la tint songeuse pendant toute une longue minute. Ensuite, elle s'exclama, presque joyeuse, tandis qu'une flamme méchante qui brûlait dans ses yeux les faisait plus vivants et plus beaux.

— C'est bien fait! Et il pourra être content, puisque c'est cette espèce-là qu'il lui fallait.

— Sûr! approuva l'autre.

Elle reprit le seau; elle s'en alla. Félice demeura penchée sur le chemin désert. Des

murs de jardin le bordaient, faits en pierres sèches et couleur d'amande; des figuiers, par-dessus, laissaient pendre leurs feuilles bleues; et il se perdait, tout de suite, dans la campagne, entre des champs de blé et des champs de tabac. Aussi la maison de Félice se trouvait-elle presque sans voisinage, au bout de ce chemin où l'on venait rarement. C'était une étroite maison blanche, pauvrette et très propre. Une vigne tournait autour de la porte et de petits œillets avec des sauges et du thym bordaient le pied du mur, gardés des chèvres et des poules par quelques bambous entre-croisés.

Le vent du soir était pesant et doux au visage comme un velours balancé. Félice eut envie de l'écarter à deux mains pour respirer mieux. Elle suffoquait un peu, et elle sentait plus que tout à l'heure de l'impatience et de la fatigue.

— Comme ça, pensait-elle, on dit... Oh! tout de même.

Elle appuya sa tête au montant de la fenêtre et les petites rugosités de la pierre étaient sensibles à sa tempe nue. — Bientôt, Mélanie Grimaud rentra dans la chambre, les manches

retroussées et les mains tout engluées d'une pâtée jaunâtre. Elle s'en alla vers l'évier qui était dans un coin, à côté de la grande cheminée, et se vida sur les bras toute une casserole d'eau claire. Elle s'essuya avec un torchon, rabattit et boutonna ses poignets de percale noire. Cependant, elle regardait sa fille.

— Eh bien! Félice, à quoi tu penses?

— Oh! dit la jeune femme, se retournant avec vivacité, tu ne sais pas, Baptistine, la Baptistine Lartaud...

— Qu'est-ce qu'elle a fait encore?

— On dit...

Félice, à son tour, baissait la voix, un peu rouge, honteuse comme une jeune fille de parler de ces choses.

— On dit qu'elle va mal se conduire avec le monsieur de la Maison Grise.

— Bien!... jeta Mélanie Grimaud. Très bien. Ah! par exemple!... D'ailleurs, ça ne m'étonne pas...

* * *

Elle le haïssait encore, cet homme qui, pendant un an, avait été le mari de sa fille et, bien

qu'elle eût triomphé de lui en amenant Félice à divorcer, elle gardait, avec trop d'amertume, le souvenir de ses heures d'abandon et de ses soirées solitaires. Comme elle s'était défendue contre ce mariage! Quelles indignations et quelle colère! Ses raisons étaient bonnes et elle les donnait à tous : « Comment! je serai restée veuve toute jeune et sans le sou, avec une enfant sur les bras. J'aurai peiné pour l'élever; je n'aurai souvent mangé que du pain pour qu'elle soit propre et bien tenue et pour qu'elle apprenne un métier. Et voilà, maintenant, qu'elle me laisserait toute seule, pour ma récompense, et qu'elle s'en irait se croiser les bras chez les autres ou bien porter chez eux l'argent que je lui ai donné les moyens de gagner!... » Devant ses yeux froids, qui n'avaient jamais regardé bien loin ni bien haut, ces protestations étaient saintes et justes. Cependant, les gens imbéciles n'avaient point l'air de comprendre! « Eh bien! Mélanie... et après?... Toutes les mères en sont là... Vous ne voulez pas, cependant, que la petite reste fille? — Elle a tout le temps d'attendre. — Mais Julien Lartaud, de la scierie, est un beau parti, vous savez! — Elle en trou-

vera de meilleurs! Elle peut attendre, je vous dis... Ah! Seigneur, pour la joie qu'ils vous donnent, les hommes!... » Et tout le dédain méprisant, toute l'horreur qu'elle avait de l'amour, gonflait sa bouche droite et ses minces narines, serrait ses noirs sourcils, crispait son visage obscur, brûlé, flétri par les mauvaises heures et les mauvais souvenirs de son mariage misérable. Claude Grimaud l'avait trahie et battue, il aimait à boire et à chanter, à courir les femmes; hormis son plaisir, à ne rien faire. Bien des femmes doivent s'accommoder de tout cela. Elle, point. Devant son mari mort elle eût ri de plaisir sans le grand souci de dignité qui était en elle. Jamais plus elle n'avait regardé un homme, les croyant tous pareils à celui-là, très froide d'ailleurs, goûtant sa solitude d'un cœur sec et satisfait. Et c'est vrai qu'elle avait très bien élevé sa petite fille, la pliant de bonne heure au travail acharné comme aux sérieuses manières, n'aimant point la voir rire et lui faisant bien sentir ses moindres sacrifices. Tout le devoir de Félice, plus tard, serait de beaucoup travailler pour que sa mère eût une vieillesse heureuse. Depuis l'âge de six ans, elle savait

cela qui lui avait, chaque jour, été répété, et, raisonnable, elle y trouvait sans effort son ambition et son plaisir.

Tout indécise dès qu'il ne s'agissait plus d'obéir à cette mère impérieuse, qu'elle avait donc souffert, Félice, du temps que Julien Lartaud la recherchait! Le dimanche, quand elle se promenait dans la campagne, avec d'autres jeunes filles, celles-ci, en voyant venir le beau garçon, affectaient de s'écarter bien vite. Félice et lui restaient seuls. Alors, troublée par le chaud regard qui pesait sur elle, se défendant mal des supplications et des caresses, elle ne cessait de soupirer : « Oui... oh! oui... je le veux bien ». Mais elle criait : « non! » le soir, à la maison, quand Mélanie Grimaud, repoussant sa soupe et son pain, déclarait qu'il lui valait mieux mourir tout de suite, que de connaître comme elle l'allait faire, après tant d'inutile dévouement, la misère et la solitude.

— Au lieu de ton apprentissage, c'est le mien, ma fille, que j'aurais dû payer... Au moins, j'aurais un métier maintenant, je gagnerais ma vie...

— Nous vous aiderons, ma mère, les Lartaud ont de quoi.

— Ils ne me donneront jamais autant que tu gagnes. Et puis je ne veux pas de la charité. Je n'ai jamais eu besoin de personne.

Car elle avait de l'âpreté, mais point de bassesse. Félice, alors, eût justement pu répondre : « Ma mère, ce que j'ai gagné, jusqu'à présent, et qui est placé à la caisse d'épargne, sera pour vous. La maison est à vous aussi. Et vous avez, au quartier du Béal, deux petites terres qui rapportent bien. Vous n'avez pas besoin de moi, ni que vous aident les Lartaud, pour n'être point misérable... » Elle n'osait pas; elle promettait, toute honteuse d'elle-même et d'avoir souhaité de la joie :

— Ma mère, je ne me marierai point.

— Ah! tu dis cela!...

Elle dut céder, cependant, Mélanie Grimaud, parce que tout le village autour d'elle s'indignait bien haut et qu'elle avait trop d'orgueil pour accepter que le monde la pût railler ainsi. Elle céda. Mais le jour du mariage, dans l'église, à la gauche de sa fille vêtue de laine blanche, elle se jura de tout faire pour que cette union n'eût point de durée. Et son lent travail acharné commença dès la première semaine.

Félice, en venant voir sa mère, la trouvait assise, la tête au mur, l'œil vague et tout anéantie. Elle demandait anxieusement :

— Vous êtes malade, ma mère?

— Je souhaite de l'être.

— Mon Dieu! soupirait la pauvre femme, oh! mon Dieu!

Elle regardait sa petite chaise près de la fenêtre, la grande table où elle taillait ses étoffes, si joyeuse de bien réussir, si satisfaite d'elle-même et de sa paisible vie. Presque en pleurant, elle suppliait :

— Maman!

— Va donc, va, disait Mélanie Grimaud. Ne perds pas ton temps ici. C'est ta belle-mère qu'il te faut aider maintenant.

— Elle n'exige rien de moi.

— Tant mieux. Repose-toi, alors.

Le silence tombait. Timide, Félice proposait au bout d'un instant :

— Si vous preniez un peu *du* café?

— Il faut du sucre pour mettre dans le café, ma fille, et de l'argent pour payer le sucre.

— Cependant...

Félice regardait l'armoire. Sous les robes pen-

dues, il y avait un tiroir secret, et là dedans un petit sac de toile toujours bien garni de monnaie. Mélanie Grimaud s'irritait de comprendre :

— Que vas-tu dire? Tu sais mieux que moi ce que j'ai, peut-être!...

— Non, ma mère, non!... Mais du sucre, demain, je vous en porterai un kilo.

— Je te le jetterai à la figure. Suis-je donc à l'hospice pour que l'on me fasse l'aumône de mon manger?

Et les remords ne cessaient point de tourmenter Félice. Elle aimait bien faire et avoir sa conscience pour soi. Si rudement qu'on l'eût élevée, elle avait des tendresses singulières; et surtout elle savait sentir de ces petites peines ou de ces fins bonheurs qui sont le tourment secret et la secrète délectation des âmes délicates, si simples soient-elles. Elle n'éprouvait que les peines en ce moment et, leur donnant une importance extrême, dans sa maison nouvelle elle n'était pas heureuse. La mère Lartaud ne ressemblait certes point à Mélanie. Elle était toute ronde de corps, agréable d'humeur, et n'importunait sa belle-fille d'aucune obligation. Cependant, la vue de cette femme âgée, chaque

soir, au souper, rappelait à Félice que dans leur petite maison sa mère était seule. Elle en voulait à cette autre mère d'être si rieuse et bien entourée. Son affection ne la touchait guère; et elle redoutait son mari, dont le grand amour l'épouvantait un peu.

C'était, ce Julien Lartaud, un beau garçon qui peut-être n'avait pas toujours été très sérieux. Il voulait bien maintenant le devenir. Les voyages fréquents entrepris pour les besoins de la scierie, les longues séances au café où l'on discute interminablement des affaires, et de bien des choses, lui avaient donné pour l'agitation et les plaisirs un goût très vif, mais qui commençait de l'être moins. Le temps du mariage, disait-il, était venu pour lui; et il avait souhaité une femme comme on en voit dans les villes, aussi soignées et amoureuses que des maîtresses. Sa déception fut grande de voir que celle-ci était seulement devant lui une petite paysanne contrainte et effarée.

Peu à peu, puis très vite, il se détacha d'elle, et Félice en eut comme du soulagement. Il cessa de la vouloir élégante et de choisir avec elle la couleur de ses robes. Et puis il recommença de

faire durer ses voyages plus longtemps qu'il n'était nécessaire, et quand des rendez-vous qu'il avait aux environs tombaient un de ces jours de « vote » où l'on voit sur le cours de belles filles qui dansent et des chanteurs en plein vent, au lieu d'emmener avec lui sa femme, comme il s'était d'abord tant réjoui de le faire, il la laissait au logis. Alors une fois la vaisselle essuyée et la salle mise en ordre, laissant la mère Lartaud surveiller toute seule les quinze ouvrières qui « faisaient des boîtes », Félice courait vers sa pauvre maison. Dans la poche de son tablier à volant elle avait glissé ses ciseaux et son dé; et c'était une bonne journée paisible comme les journées d'autrefois, dans la petite pièce un peu sombre, près de la grande table, avec le grésillement des mouches sur la chaîne en papier rose qui pendait du plafond, et l'odeur des œillets tout grillés de soleil au pied du mur surchauffé.

— A la bonne heure! disait Mélanie Grimaud, voyant s'achever aux doigts de sa fille une jupe et un corsage. Tu me reviens un peu... Tu n'oublies pas tout à fait ton devoir. C'est bien.

Et Félice rentrait chez elle, le cœur apaisé et la conscience heureuse. Elle s'asseyait un peu plus tard à la table de sa maison comme une étrangère que l'on invite et qui vient là par contrainte et sans grand plaisir. Généralement, Julien n'était pas rentré encore et elle n'en avait point de chagrin.

— Hélas! soupirait la mère, vous devriez cependant, Félice, lui demander de ne pas vous abandonner ainsi. Il n'y a pas six mois que vous êtes mariés...

— Mais qu'y puis-je?... ripostait la jeune femme. Vais-je me cramponner à lui pour le forcer de rester ici?... Il voyage pour son travail d'abord... et pour ce qui est son plaisir. Puisqu'il n'aime rien tant que les votes et les cafés, qu'il y aille donc... Je ne veux rien commander à personne... et rien défendre.

— Il se plaisait à vous y emmener, Félice, et peut-être eût-il mieux valu qu'il ne prît l'habitude de retourner dans ces endroits qu'avec vous. Il l'eût bien voulu...

— C'est possible, disait Félice nettement et avec grand mépris, mais j'ai été élevée, Dieu

merci! trop sérieusement, pour me plaire à cette vie-là.

Ce blâme, pour la façon dont elle avait dressé son Julien, froissait la vieille mère. Elle se taisait cependant, et Félice n'ajoutait aucune parole. Mais la rancune de tant de jours passés à se mal entendre, s'avivait tout à coup et gonflait les cœurs. Le repas s'achevait dans ce mauvais silence. Félice, quand elle venait chez sa mère, racontait ces soirées maussades. Elle soupirait : « Je m'ennuie là-bas. » — Et à s'entendre riposter : « Tu l'as voulu, ma fille! » elle estimait recevoir une punition très juste et la subissait en baissant la tête.

... Tandis que Mélanie reprenait ces souvenirs, elle les cherchait aussi, Félice Grimaud qui avait été près d'un an Félice Lartaud, penchée vers la poussière du chemin vide, au-dessus des pauvres œillets qui étaient tout son jardin. En ce moment, elle se rappelait surtout le jour où elle et Julien décidèrent de se séparer... Cela vint doucement et sans haine, un soir de septembre qu'ils marchaient ensemble derrière la

charrette ramenant des « Iles » des arbres coupés. L'un dit quelques mots, l'autre approuva aussitôt et ils se comprirent complètement. Pour la première fois leurs âmes, quand ils se sourirent, trouvèrent du plaisir à se rencontrer au fond de leurs yeux et, toute la soiréé, assis l'un près de l'autre sur le vieux banc de bois, devant la maison, ils parlèrent amicalement.

La mère Lartaud, tout en remuant les assiettes au fond de la salle obscure, sentait un peu de joie venir à son vieux cœur. Elle se disait : « Ça arrive qu'on ne peut pas s'entendre tout de suite aussi bien que plus tard. Mais on dit que ces ménages-là font les meilleurs de tous. »

Elle sourit en voyant les jeunes gens pressés de remonter dans leur chambre, et, demeurée seule, elle s'approcha de la fenêtre. De la terre, chaude encore d'un trop ardent soleil, montait une vapeur pesante et parfumée. La vieille femme croyait, pour la première fois, s'apercevoir, à la clarté des étoiles innombrables, que le ciel nocturne n'était pas noir, mais d'un bleu magnifique, limpide et joyeux. Elle s'émerveilla, elle s'attendrit... Elle pensait à des nuits de sa

jeunesse à elle, où toute la beauté du ciel et de la terre faisait l'amour plus beau... Et certes elle ne pouvait penser que Félice et Julien en ce moment, dans la chambre conjugale large ouverte sur les jardins, étaient paisiblement assis de chaque côté de la petite table où brûlait la chandelle, et qu'ils examinaient ensemble quel jour il conviendrait le mieux d'aller « en » Avignon se présenter devant le juge qui les déferait l'un de l'autre.

... Ce fut naturellement plus compliqué et plus long qu'ils n'avaient pu le supposer. Mais Félice, dès que la loi le permit, retourna vivre chez sa mère et elle revit son mari seulement les deux ou trois fois qu'il leur fallut comparaître devant le juge et affirmer qu'aucune entente n'était plus possible entre eux. Ces jours-là, ils déjeunaient ensemble dans une petite auberge d'où l'on voyait le Rhône, Villeneuve au delà, avec sa tour carrée, massive et couleur de miel, et plus loin encore les petites collines au pli desquelles vibre et fume au soleil une ombre violette. Ils mangeaient de bel appétit la brandade à la crème et les cailles grillées. Julien payait la dépense. Ensuite, en attendant l'heure fixée par

les hommes de loi, ils se promenaient le long du beau fleuve, dans la poussière épaisse, entre l'herbe blanche et les remparts blancs. Déjà, ils étaient comme deux étrangers, et, à cause de cela, pleins d'égards l'un pour l'autre. Ils ne parlaient point d'eux-mêmes, mais de choses générales, et cherchaient à bien dire. Félice portait un chapeau, Julien avait mis sa veste neuve. Ils étaient graves et cérémonieux.

Ce voyage, ces repas, ces promenades ne leur étaient point désagréables. Julien, le premier, osa le reconnaître un jour. Ils étaient auprès du vieux pont Bénézet et en considéraient les arches rompues.

— Nous reviendrons ici une fois encore, dit le jeune homme, et ce sera la dernière...

— Oui, reconnut-elle avec un soupir.

Il ajouta, songeur :

— Au fait, pourquoi donc faut-il que nous nous séparions, Félice?

Elle dit, avec un geste vague et résigné :

— Ça vaut mieux.

Alors, il reconnut, pas très convaincu et hochant la tête :

— C'est vrai! ça vaut mieux...

Ni l'un ni l'autre n'aurait su expliquer maintenant pourquoi cela valait mieux. Mais, respectueux de ce qu'eux-mêmes avaient un jour décidé, ils laissèrent la procédure se poursuivre et s'achever et, quand tout fut fini, ils se quittèrent, dans la rue, n'osant plus marcher l'un près de l'autre, ni montrer de regrets, ni même en éprouver.

— Adieu donc, Félice.

— Adieu, Julien.

Ils ne se revirent plus que par hasard, quand ils se rencontraient sur le cours, ou dans les ruelles de leur village. Alors ils se saluaient de la tête presque amicalement. Mais s'étant aperçu que cela faisait rire les gens, ils évitèrent bientôt ce geste, et celui qui le premier apercevait l'autre se détournait de sa route...

La guerre éclata quelques semaines plus tard et Julien partit le troisième jour. Mélanie Grimaud conta en ricanant que la mère Lartaud, s'en revenant de la gare toute sanglotante, avait dû s'asseoir trois fois sur le talus de la route, tant le chagrin lui coupait les jambes.

— Quel bonheur, ma fille, que tu sois débar-

rassée de ce garçon-là! Tu n'as plus personne de qui t'inquiéter, en ce temps-ci.

— Bien sûr! dit Félice.

Cependant elle pensait à lui quelquefois. Il fut blessé, vint en convalescence, repartit, obtint une citation d'abord, puis la croix. Elle prenait à ces nouvelles, que lui disaient les voisines, un simple intérêt de petite villageoise curieuse. Mais peut-être, malgré ses froideurs, s'émut-elle davantage en apprenant qu'il se remariait.

Il épousait une fille toute jeune et fort jolie qui, pendant deux ans, avait été lingère « en » Avignon. Elle se mettait aux joues de la poudre blanche et rose, portait un haut chignon que gonflaient des boucles savantes et ne s'habillait que de tendres couleurs, comme une dame inoccupée. La scierie, dès lors, cessa d'être indifférente à Félice. Son attention s'attacha à cette jeune femme. Ce n'est point qu'elle fût jalouse, ni que, la croyant voir aux bras de Julien, elle imaginât leurs baisers ou leurs tendres paroles. Mais c'était pour elle une occupation que de critiquer cette frivole Baptistine. Elle blâmait ses robes et ses coiffures, ses chaussures blan-

ches, ses grands talons, les colliers et les bracelets qu'elle ne quittait point et qui semblaient d'or et de pierres véritables. Elle blâmait cette façon légère qu'elle avait de marcher en se balançant un peu, tandis que le vent soulevait, sur ses bas très blancs, ses jupes trop courtes. Elle blâmait ses gestes, son rire chantant qui allait loin sur la route. En somme, elle la détestait, mais sans violence, comme elle faisait toutes choses.

Et voici que ce soir l'idée de cette jeune femme, trompant Julien ou toute prête à le faire, l'agitait de façon singulière. Son honnêteté était trop profonde pour que jamais, dans ses pires malveillances, elle eût été jusqu'à prévoir cela! Elle s'indignait. En même temps, toutes sortes de curiosités et les questions qu'elle se posait lui donnaient une petite fièvre. « Qu'est-ce qu'il dira, pensait-elle, s'il vient à savoir?... » Elle se rappelait. Julien était de nature jalouse; on le disait du moins, car elle ne lui eût certes jamais donné l'occasion de le montrer. Il était emporté : elle se rappelait des mots, des gestes, des façons qu'il avait de la regarder en silence, et puis de brusquement la

prendre dans ses bras. « Qu'est-ce qu'il dirait? Que ferait-il?... » D'abord, ces racontars n'étaient peut-être pas vrais. Peut-être aussi qu'il ne saurait jamais... Ainsi, l'intérêt qu'elle prenait à la vie de cet homme et de cette jeune femme devenait tout à coup presque passionné.

— Tu ne sais pas, Félice, ce qui me fait rire ?

Le rire devait être tout intérieur car le sombre visage de Mélanie Grimaud était plus sévère que jamais.

— Quoi donc, ma mère?

— C'est d'abord qu'il n'est pàs joli, M. Sadoulas... Oh! là, quel vilain homme! Tout ce qu'on peut dire de bien de lui, c'est qu'il est riche.

— Il lui fera de beaux cadeaux.

— Oui, mais avec lui, tu sais, après l'une vient l'autre... Ça ne dure jamais longtemps... Oh! mais que ce sera donc bien fait pour elle, — et pour lui, ce Lartaud!

Elle jeta le nom de Julien avec violence et dégoût comme une injure, et le rire, enfin, grimaça sur sa bouche. Cette histoire, décidément, la mettait en joie. Elle s'était assise près de sa fille, sur une petite chaise qui venait des

grand'mères et dont le dossier de bois luisant portait sculptés deux épis. Ses mains maigres, toujours un peu crispées et comme accrochées à ce qu'elles pouvaient saisir, serraient durement ses deux genoux. Son austère visage, jaune et brun, tout doré par la lumière douce qui venait du ciel crépusculaire, était comme celui d'une vieille sainte espagnole devant lequel eussent brasillé des cierges. Aussi, toute ramassée, elle avait des silences pendant lesquels elle rémâchait son mauvais plaisir. Et puis une pensée nouvelle lui venait et elle la disait lentement :

— C'est pour lui faire honneur, bien sûr, à la Baptistine, qu'il a fait mettre des rideaux neufs à toutes les fenêtres de la Maison Grise.

— Ah!... il y a des rideaux neufs?

— Oui, blancs et brodés. Il les a achetés en Avignon. Ça fait joli, on dit. La Fanette les a vus l'autre jour en passant pour aller à ses foins.

— Il faudra, dit Félice, que je les aille voir, moi aussi.

La nuit lente, peu à peu occupait le ciel. Le visage de Mélanie Grimaud s'éteignait comme si tous les cierges un à un eussent été soufflés devant elle. Des chauves-souris palpitaient au-

dessus du chemin. En face, dans les branches du figuier, la chouette s'arrêta ronde et légère comme les graines emplumées soufflées par le vent. Sa plainte limpide monta vers la première étoile. Et des grenouilles coassèrent dans le jardin voisin où se disjoignait sous les ronces un vieux bassin de pierre. Les beaux soirs de Félice n'avaient connu que ces chansons. Elles rythmaient la fin de sa journée laborieuse; elles annonçaient les heures agréables du repas et du sommeil. Jamais elle n'eût pensé que ces bêtes soupiraient, à leur pauvre façon, leur plainte amoureuse. Mais ce soir, toute fiévreuse et irritée, elle les détesta soudain.

— Ah! ma mère, fermons la fenêtre, cela fatigue à la fin de n'entendre que ce tapage.

***

Elle se dit, en s'éveillant le lendemain :

— Il faudra pourtant que je les aille voir, ces beaux rideaux de la Maison Grise.

Et cette petite curiosité en cachait une autre qui ne se pouvait avouer. La journée lente fut

pareille aux autres journées. Mais comme le soir venait, ayant fini sa tâche et bien avancé le manteau de Blanche Lunel, Félice Grimaud se prépara à sortir. Le mistral à grand bruit soufflait sous le ciel bleu, et, pour n'être point décoiffée, elle noua sur ses cheveux, en la serrant très fort, une mousseline grise. Aussi, avec sa robe sombre et son air sérieux, elle paraissait plus sérieuse encore.

— Où tu vas? demanda la mère.

— Marcher un peu, pour me défatiguer.

Elle s'en alla dans la campagne. Le vent furieux pliait les herbes et les branches. Il y a je ne sais quel âpre plaisir, quand il se démène ainsi et qu'on le reçoit au visage, à lutter contre cette force qui vous défend si bien la route. Il faut s'y appuyer des genoux et des épaules, ne point fléchir, l'emporter enfin. Et chaque pas en avant donne l'impression d'une victoire. La démarche un peu molle de Félice prenait, à ce combat, une allure résolue. Elle tenait sa tête plus droite et son corps mieux cambré. Ses yeux même, aujourd'hui, avaient plus d'assurance.

Dans le chemin qui mène à la Maison Grise, chemin étroit, bordé de haies très hautes, on ne

sentait plus le vent et les petites feuilles demeuraient immobiles. Félice n'en continua pas moins d'avancer avec cette espèce de hardiesse qui la soulevait tout à coup et que lui avait donnée peut-être sa lutte avec le vent furieux et peut-être un autre tumulte qui commençait de se déchaîner en elle. Elle marcha pendant un quart d'heure, et la Maison Grise lui apparut au milieu d'un petit bois d'yeuses au feuillage noir et aux troncs tourmentés. Elle était à trois corps avec un seul étage et de hauts greniers qu'éclairaient des œil-de-bœuf de forme ovale fermés par des volets de bois disjoints et écaillés. Toute l'apparence de cette demeure était de vieillesse et d'abandon. La rouille rougissait les ferrures des volets et les poulies pendantes au-dessus des greniers. Les murs bas du jardin s'effondraient sous l'abondante poussée des mûriers et du lierre. La grille, après avoir longtemps battu sur ses gonds, avait eu cet été son battant de gauche saisi par les vrilles d'une grande vigne qui couvrait le mur à cet endroit. Et elle demeurait ouverte maintenant à toutes les heures du jour et de la nuit, sans que personne eût songer à délier cette gardienne inutile.

Félice put librement entrer dans le jardin. Elle contourna la maison. Celle-ci, comme toutes les maisons de la plaine, tendait le dos au vent du Nord et sa façade regardait une longue allée de chênes où, de place en place, étaient posés des bancs de pierre, rappelant, par leur masse et leur vétuste couleur grise, les tombeaux qui bordent, en Arles, l'allée mélancolique des Alyscamps. Mais il y avait ici plus de recueillement et de silence, et point de ces fumées abondantes en escarbilles, de ces halètements de locomotives ou d'usines par quoi désormais est déshonoré ce qui fut « le plus beau cimetière de l'antiquité ».

Le destin de la Maison Grise depuis un siècle était de changer tous les deux ou trois ans, de propriétaire. Une fatalité pesait sur ce vieux domaine, agréable cependant et de point mauvais rapport; et ce n'est pas Antoine Sadoulas qui devait y rien changer. Depuis deux ans qu'il habitait la Maison Grise, il ne désirait que d'en repartir, — enrageant que son père lui gardât toujours rancune de dissipations peut-être excessives et de dépenses évidemment déréglées. Au moment où la guerre éclata, M. Sadoulas père, un gros industriel de Marseille, était au bout de

son indulgence. La mobilisation générale lui fit connaître quelque espoir... mais les autorités militaires ne voulurent point de ce garçon aussi mal bâti de corps que de cœur et de cerveau. Alors fut achetée la Maison Grise. M. Sadoulas enjoignit à son fils d'avoir à s'occuper d'en faire valoir les terres, lui jurant bien que s'il bougeait de là, rien ne l'attendait plus que de mourir de faim. Et Antoine Sadoulas avait dû se soumettre... provisoirement, tout en estimant, dès la fin du premier mois, que ce provisoire durait vraiment trop longtemps.

Le jardin et la maison furent plus abandonnés entre ses mains que lorsqu'ils étaient sans maître. Rien n'intéressait ce jeune homme hormis de toucher ses fermages, ce qu'il faisait âprement, et de courir les filles. Mais sa réputation détestable et la fortune de son père, lui donnaient dans cette campagne tout le prestige des élégances et des dépravations citadines. Il en avait beaucoup d'orgueil.

Ces perversités ne troublaient point Félice Grimaud. Cependant elle était curieuse, et elle se demandait, le cœur battant un peu :

— Vais-je le rencontrer?

Elle jeta un coup d'œil sur les fenêtres du premier étage et vit là ces fameux rideaux dont on parlait dans le pays. Ils étaient de mousseline, tout ornés de fleurs découpées et de palmes du goût le plus pesant. Elle les jugea fort beaux. Derrière leurs plis elle évoqua la salle à manger dallée de noir et de blanc, les chambres, avec leurs alcôves encore ornées de peintures et de vieux ors rougissants. Elle était venue là, un jour, toute petite. et son souvenir demeurait magnifique. Elle eût bien voulu savoir quels embellissements M. Sadoulas, outre les rideaux blancs, avait apportés dans cette maison. Et tout d'un coup l'idée que Baptistine Lartaud les connaissait sans doute et entrait librement dans ces appartements la traversa de colère. Elle pensa : « La gueuse, tromper Julien!... » Et ceci, comme la veille, la plongea dans des pensées tellement profondes et confuses, qu'elle s'en alla, marchant à tout petits pas, la tête basse, troublée et ne pouvant plus s'intéresser qu'à ce trouble.

Au bout de l'allée, les arbres plus grêles, pressés et tout en désordre, formaient comme un bois obscur autour d'une vieille noria dont

les pierres et la ferraille croulaient pêle-mêle, disjointes et mangées par les ronces. Un lierre noir tournait au tronc noir des chênes; des buis mal taillés, tout embrumés par les araignées fileuses, donnaient à l'air une saveur d'amertume et envahissaient le chemin.

— Vais-je retrouver ma route? s'inquiéta Félice.

Se réjouissant de n'avoir pas été aperçue, elle ne voulait point courir le risque de passer une fois encore devant la maison. Mais comme elle cherchait un sentier qui la ramenât vers les champs, une voix d'homme, derrière elle, cria : Bonjour! avec une familiarité joyeuse, et elle se retourna tout effrayée.

— Oh! pardon, dit aussitôt Antoine Sadoulas. Je vous prenais pour une autre... j'avais cru...

La confusion de son erreur dura peu. Il se mit à rire.

— Bonjour, mademoiselle!

Ceci irrita Félice. Étonnée, elle s'apercevait que M. Sadoulas ne lui faisait point de peur; mais sa vue la blessait. On eût dit que l'image de Julien qu'elle portait en elle et toute mêlée

à elle, depuis quelques heures, sentait comme aurait fait lui-même l'offense qui lui venait, ou allait lui venir, de cet homme. Elle le détesta. Sèchement elle rectifia :

— Madame.

— Oh!... dit-il aussitôt, pardon. Mais vous paraissez si jeune!...

— C'est moi, dit-elle, gênée de se voir examinée comme il osait le faire, c'est moi qui dois demander pardon... Je me promenais par ici. La porte était ouverte... Je suis entrée.

— Vous avez très bien fait, déclara M. Sadoulas. Il faut toujours entrer quand on vient; cela me fait plaisir, c'est une petite distraction. Il n'y en a pas tant par ici... Mais d'où êtes-vous donc, que je ne vous ai jamais vue?

— Je suis la couturière qui habite au bas du pays, dans la petite rue qui commence à la croisée des deux routes. Ma mère, c'est Mélanie Grimaud. Et... adieu, monsieur.

Elle le quitta brusquement, étant devenue plus rouge sous son hardi regard que les baies mûres de l'épine-vinette.

— En voilà un effronté, pensait-elle en s'éloignant. Et vilain, avec cela, vilain! Ah! bien,

ce n'est pas moi qui tromperais Julien pour lui, par exemple.

Elle comparait le maigre visage, boursoufflé de petits boutons, les pauvres épaules et les vastes oreilles de M. Sadoulas, à la belle figure et à la grande taille de celui qu'au fond d'elle-même, dans sa grande simplicité, elle n'avait pas cesser d'appeler « mon mari ». Celui-là, véritablement, était un bel homme, mince et grand, avec ses yeux chauds où semblait toujours danser de l'or et du soleil. Et c'est pour un Sadoulas que cette Baptistine misérable!... Félice haussa les épaules de mépris. Elle avait l'impression de parler à Julien et de lui dire : « Crois-tu, tout de même! » Elle lui disait aussi : « Ah! ne te mets point trop en colère : elle n'en vaut pas la peine. »

Ainsi, ne cessant plus de penser à Julien et de lui parler en silence, elle traversa la campagne avec lui et vint retrouver ce chemin de la Maison Grise où le vent tout à l'heure soufflait moins fortement. Elle le prit, et Julien continuait d'être auprès d'elle. Mais voici qu'au moment même, où, muette, elle lui répétait : « Pas de colère... et pas de chagrin non plus... une femme

comme ça, tu ne peux pas l'aimer », la Baptistine, elle-même, parut entre les grandes haies, toute blanche de robe, de souliers et de bas, de visage aussi, car elle était poudrée avec abondance. Le voile qu'elle portait, pour préserver du vent sa coiffure, avait la vive couleur de l'orange, et son visage délicieux, presque enfantin encore, tout réchauffé par cet éclat, tout rayonnant, semblait recevoir le reflet d'une flamme. Évidemment, ce chemin ne conduisant point ailleurs, elle se rendait à la Maison Grise; et il était bien facile de comprendre maintenant à qui s'adressait tout à l'heure le bonjour familier de M. Sadoulas. Les gens, pour une fois, n'avaient point menti dans leurs commérages. Une joie trouble et violente envahit le cœur de Félice. Elle dit à ce Julien qu'elle portait en elle : « Tu vois ce qu'elle vaut, cette femme, tu le vois!... » Elle leva bien haut la tête; et Baptistine, inquiète de la rencontrer, détourna les yeux, tandis que se frôlaient, dans ce chemin étroit, leurs jupes et leurs voiles emportés par une marche rapide.

... Ce soir-là fut brûlant et doux. Les petits toits du village baignaient dans le clair de lune,

et l'on distinguait très bien leur couleur qui était, à cette heure éclatante et nocturne, d'un rose transparent tout pénétré de bleu. Félice, à la fenêtre de sa chambre, près du grenier où trottaient les souris, regardait cette nuit magnifique. L'odeur de ses œillets la troublait un peu. Quelquefois, avec un soupir, elle serrait ses tempes entre ses deux mains.

Pendant le repas, elle s'était montrée si distraite et avait si confusément répondu aux questions de Mélanie Grimaud sur sa promenade, que la mère impatientée avait fini par lui dire : « Tu dors debout, va donc te coucher pour pouvoir te mettre au travail de bonne heure demain matin. » Docile et distraite, elle était montée; mais voici que la demie de onze heures sonnait à l'église, et elle ne dormait point encore. Elle n'avait pas même défait ses cheveux, et bien sûr, dans tout le pays, il n'y avait plus qu'elle seule d'éveillée à cette heure tardive, elle, — et les couples amoureux qui passaient au pied de sa maison dans le chemin désert. Ils le suivaient pour s'en aller dans la campagne ou pour en revenir. Chaque soir il en était ainsi. Félice entendait les pas furtifs, les voix chuchotantes et

mêlées, tendres souvent et quelquefois toutes pressées et sifflantes de sourde fureur. Il y avait beaucoup d'amour en ce moment, sous le ciel, et beaucoup de désordre... Ceci, d'ordinaire, était indifférent à Félice, mais depuis quelques semaines elle en avait de l'irritation. Entendant, une fois de plus, ce soir, les promeneurs secrets, elle pensa : « Est-ce qu'ils ne vont pas se taire, où s'en aller? » En même temps, l'éblouissante clarté lunaire, devant elle, parut se briser en mille étoiles toutes proches et dansantes, parce que des larmes tout à coup troublaient son regard. Elle suffoquait de rage, en pensant que Baptistine, ce soir, ne devait point pleurer à sa fenêtre, mais savourer paisiblement ses rêves coupables et triomphants. Cette rage, la secouant furieusement, souleva du fond d'elle-même toute sorte de pensées et de troubles sentiments qui reposaient là sans qu'elle les connût bien. Elle songea d'abord, se rappelant le trop hardi regard de M. Sadoulas : « Son amoureux, si je voulais, je pourrais bien le lui prendre. » Et aussitôt, dans une sorte de stupeur déchirante, tandis que les larmes pressées noyaient tout son visage :

— Ah! ce n'est pas celui-là que je voudrais lui prendre, ce n'est pas celui-là!...

*
* *

— Tu dors, Félice?

— Pourquoi? demandait-elle, dressée brusquement sur sa chaise et tout agressive.

— Mais... tu es là toujours sur ton bâti et tu tiens la même aiguillée depuis dix minutes.

— Si je suis fatiguée, c'est mon affaire.

— La mienne aussi, je pense. Tout coûte deux fois plus cher, faudrait travailler double, et tu es là, au contraire, que tu t'endors sur l'ouvrage. C'est pas raisonnable à la fin. Et tu peux bien te fâcher si tu veux.

— Oui, que je le veux, et je n'ai pas besoin de ta permission. Tiens et tiens! Ah! c'est malheureux tout de même.

Les ciseaux et le fil, et même l'étoffe, volèrent à travers la chambre. L'étoffe, une soie bleu pâle, aux minces rayures blanches, vint s'abattre près de la grande cheminée sur la dalle tachée d'eau, de poussière et de cendre, et Mélanie

Grimaud se précipita d'abord pour la sauver d'un désastre. Quand elle l'eut relevée et secouée, et qu'elle eut soufflée avec soin sur les traces grises qui marquaient l'arête des moindres plis, elle put parler et exprimer toute son indignation. Elle proféra :

— C'est imbécile, tout de même.

Mais Félice n'était plus là. Elle s'en allait en courant par le chemin qui tourne et se perd dans les champs. Elle était à la fois honteuse et satisfaite de son emportement, et, tout agitée, elle précipitait sa marche, comme pour fuir ou pour atteindre elle ne savait quoi. L'air était lourd aujourd'hui et stagnait sur les arbres et les herbes qui semblaient tout à coup durcir sous cette ardeur. Cependant, Félice marchait si vite qu'elle avait l'impression d'un vent chaud lui soufflant au visage.

— Où est-ce que je vais, comme ça? finit-elle par se demander.

Elle était près d'une ferme qui dépendait de la Maison Grise. Au bout d'une pièce de trèfle pourpre et d'une autre pièce où le blé poussait dru, le petit bois de chêne dressait ses feuillages noirs contre le ciel bleu.

— Pourquoi es-tu revenue là, pourquoi?

Elle continua d'avancer, mais plus lente, et marchant si près de la haie que les branches piquantes lui éraflaient l'épaule. Elle ne voulait pas être aperçue, mais il lui fallait surprendre quelqu'un ou quelque chose... Et elle se rappelait que cette heure était la même, où, trois jours plus tôt, elle avait rencontré Baptistine vêtue de blanc qui s'en venait vers cette maison.

Elle se coula derrière la noria démolie et l'allée verte lui apparut avec ses bancs de pierre alignés comme sont les tombeaux dans l'allée verte des Alyscamps. Mais elle n'osa s'avanturer plus loin. La peur d'être surprise une fois de plus par M. Sadoulas l'envahit tout à coup. Elle se sauva. Elle éprouvait de la honte, mais elle s'en défendait :

— Quoi? Qu'est-ce que j'ai? Je me promène. J'en ai bien le droit. Si la Baptistine et M. Sadoulas ont des rendez-vous ensemble et que je les surprenne, ce n'est pas de ma faute; c'est tant pis pour eux! Elle n'a qu'à se bien tenir, cette femme, et on ne s'occupera pas de ce qu'elle fait.

Elle avait atteint de nouveau la route, et la route devant elle commençait à se border de maisons et à devenir la Grand'Rue. Devant sa porte, la femme du vannier suspendait des paniers d'osier, tout neufs, humides encore, à de grands clous plantés dans le mur blanchi à la chaux. Trois jeunes filles brodaient derrière la grille d'un petit jardin. Des enfants faisaient tourner autour de leur tête des cigales qu'ils tenaient attachées par de longs fils. Félice brusquement se jeta dans un autre chemin, s'aperçut au bout d'une demi-heure que la nuit venait, qu'elle s'éloignait trop, et tourna sur elle-même une fois de plus. Alors, et comme remarquant pour la première fois l'incohérence qui, depuis son départ de la maison, avait mené ses pas, elle s'épouvanta d'elle-même et de tout autour d'elle.

— Oh! la maudite, se répétait-elle, en pensant à Baptistine, la maudite!... Comme je la déteste, comme je voudrais!...

Elle ne souhaitait plus que la perdition complète de cette femme, et de la connaître, et de faire usage d'un tel secret. Elle rentra chez elle lentement, quand la nuit fut bien noire et qu'il

n'y eut plus au seuil des portes personne pour la regarder au visage.

— Eh! bien, lui demanda Mélanie avec froideur, tu es calmée?

— Ah! maman, pardon, soupira-t-elle en ouvrant les deux bras, je ne vais pas bien en ce moment.

— Mange beaucoup, dit la mère en poussant devant elle l'assiette remplie. Ça ira mieux.

***

Alors une haine brûlante et l'agitant jusqu'à la folie commença d'occuper le faible cœur de Félice où jusqu'à présent n'avait vécu rien que de paisible. Elle voulait imaginer la vie de Baptistine en ce moment, et comment elle trompait la surveillance de la mère Lartaud. Elle voulait savoir surtout si cette effrontée, venant à la Maison Grise, demeurait simplement au jardin ou si elle osait monter à ces chambres qui avaient de si sombres et profondes alcôves!

Fièvreusement elle pensait, elle rêvait... Et voici que peu à peu ses rêves se détachaient de

cette femme... Ils prenaient un autre chemin. Ce n'étaient plus, à proprement parler, des rêves, mais des souvenirs et qui n'étaient point nouveaux; mais ils prenaient devant elle une apparence qu'elle ne leur connaissait pas et ils la pénétraient d'une brûlure dont elle eut gémi sans la crainte d'être entendue. Aprement, usant à cet effort toutes les puissances de sa mémoire, si bien que par instant elle demeurait étourdie, elle revivait les premiers jours, les premières semaines et les premiers mois de son mariage. Comme dans l'étroit chemin le jour du grand vent, comme dans le bois obscur où se pressaient les jeunes chênes, Julien Lartaud était auprès d'elle. Elle ne lui parlait plus, mais elle sentait ses bras autour de sa taille et sa bouche sur son cou. Elle voyait aussi la grande salle de la scierie, le verger avec ses roses trémières, le bon sourire de la mère Lartaud. Tout d'un coup elle avait envie de gémir : « Mais tout cela n'était pas si mal! Tout cela aurait dû me plaire, lui surtout!... » Elle ne voulait plus penser, elle se levait brusquement, retombait assise sur sa chaise, tirait de la soie verte au lieu de prendre à sa bobine une aiguillée de fil blanc,

prenait les ciseaux, puis rejetant tout, le front dans ses deux mains, elle s'abandonnait à sa torture :

— Pourquoi est-ce que je n'ai pas compris à ce moment? Pourquoi?

Elle se moquait d'elle-même et haussait les épaules; elle riait de mépris; elle avait honte. Et puis elle se mit à dire tout bas : «mon Julien!» avec une passion que n'avait jamais eue sa voix froide, tandis que Julien la tenait dans ses bras. Alors sa grande haine pour Baptistine ne fut plus ce qu'il y avait de plus violent dans son cœur. Elle n'était plus la seule chose en quoi pût se complaire l'avidité nouvelle de Félice. Son amour avait plus de force encore et renfermait plus de délices. D'heure en heure pendant ces après-midi trop lourds où, dans le silence des petits jardins, il semble que l'on entende craquer la terre oppressée, elle le sentait croître et combler tout son cœur. Elle s'émerveillait, elle s'effrayait, mais elle trouvait bien naturel que, le besoin d'amour lui venant aujourd'hui, ce fût vers Julien qu'il la menât. Soumise en apparence aux décisions humaines, mais les entendant mal et ne pouvant, au fond de soi,

les accepter, elle savait très bien, quoi qu'eût prononcé ou signé un juge, qu'elle était liée à Julien, et le serait toujours, et qu'elle ne pouvait point connaître un autre homme que lui, puisqu'elle était sa femme, et qu'il était vivant.

Elle ne l'avait pas aimé jadis, elle n'avait pas su comprendre. Elle comprenait aujourd'hui, et là était tout le changement. Il serait heureux de l'apprendre sans doute, puisqu'il avait tant souffert de ses indifférences. Elle se repentait; elle lui expliquait; elle l'appelait. Dans ces moments-là, Baptistine cessait de la tourmenter parce qu'elle cessait d'être. Elle représentait seulement une petite gêne qu'il serait assez facile, en somme, de ne plus subir, M. Sadoulas étant là bien à propos pour en débarrasser tout le monde. Dans la vie de Julien comme dans la vie de Félice existaient seulement les heures et les jours de leur passé commun, et tout ce bel avenir où ils se retrouveraient. — Rien d'autre!... — Il n'y avait rien d'autre! Elle n'avait plus la force maintenant de cacher ses façons singulières, exaltée quelquefois et cousant à points pressés, une heure durant, avec une sorte de rage; distraite plus souvent, les mains

alanguies, les bras sans force, et s'immobilisant tout à coup, tandis que ses yeux fixes luisaient comme au reflet d'une flamme.

Mélanie Grimaud l'observait en silence.

— Qu'est-ce qu'elle peut avoir? pensait-elle.

Elle n'osait demander tout haut : « Es-tu malade? » car il eût fallu ajouter peut-être : « Repose-toi. » Elle s'inquiétait de voir que le travail était moins bien et moins régulièrement fait. Elle ne voulait pas cependant s'en indigner tout haut. Si rude qu'elle fût, et d'une âme épaisse qui ne sentait point passer le frémissement des autres âmes, elle devinait cependant chez sa fille quelque chose de nouveau et de redoutable. « Ses trente ans ne sont pas loin; elle en a assez de cette vie; le travail lui pèse; elle se rebiffe », pensait-elle. Et cela l'effrayait si fort qu'au lieu de se fâcher, par prudence, elle s'essayait à distraire Félice. Elle lui cuisinait les soupes qu'elle aimait, elle mettait sur sa chaise un petit coussin : « Là, tu seras mieux assise, ma fille. » Et quand elle rentrait de ses courses dans le village, s'asseyant devant la jeune femme, elle racontait toutes les histoires que les commères débitent avec le sel et les pois

chiches, au fond des boutiques obscures, derrière les rideaux de perles tressées dont le bruissement éloigne les mouches.

Le bel été pesait sur la plaine féconde. Parce que les jeunes hommes mouraient au loin par centaines à chacune des heures de chaque jour et de chaque nuit, parce que la vie n'avait plus vers la mort ce mouvement paisible du blé vert qui chaque jour se déplie un peu plus et s'allonge un peu vers le ciel, mais était maintenant quelque chose de violent et de troublé, d'exalté, de sanglotant, de superbe et de misérable, des violences nouvelles secouaient les êtres; on haïssait plus fort, on aimait davantage. Au fond des granges perdues dans la broussaille des Iles, dans les petites maisons aux toits dorés par le grand soleil, des drames étaient menaçants, des scandales se préparaient, devinés, guettés par le village entier, accueillis quand ils éclataient par des railleries féroces et des chuchotements sans fin. Mélanie Grimaud eût dédaigné de s'intéresser à de si laides histoires. Mais ces histoires pouvaient amuser Félice. Elle les apprenait donc pour les lui répéter. Et elle riait, parce qu'il est doux de rire de la honte d'autrui. Mais

tout aussitôt le dédain l'emportait sur la gaieté :

— Ces femmes!... est-il possible?... cette Jeanne!... cette Adeline!... cette Marion!...

Félice, de bonne foi, s'indignait avec elle. Ses pâles joues rondes, sa bouche sérieuse se serraient de mépris. Et toute délirante et brûlée d'amour comme celles-là dont on s'indignait si fort, elle pensait avec orgueil :

— Moi, au moins, c'est mon mari que j'aime!

***

Cette satisfaction ne lui suffit plus. Huit jours après le jour qu'elle avait commencé de dire si tendrement : « Mon Julien! » le besoin d'avoir de ses nouvelles la prit tout à coup. Mélanie Grimaud était à ramasser les pommes de terre dans son petit champ, et Félice, jetant là les chiffons qu'elle cousait, décida, tout bonnement, de s'en aller à la scierie. La mère Lartaud lui avait malgré tout gardé de l'affection; elle lui souriait en la rencontrant; elle lui parlait même, quand personne ne les pouvait apercevoir. Il était donc bien simple que Félice aujourd'hui

lui demandât : « Où est-il ? Doit-il venir bientôt ? Ma mère, dites-lui que je me languis de le revoir. » Mais comme elle passait la porte, elle sentit tout à coup sa folie et rentra dans sa chambre. Alors, après s'être promenée un peu de la grande armoire à la cheminée et s'être tordu les doigts d'impatience, elle résolut d'écrire au jeune homme. Elle prit, à côté du moulin à café, le porte-plume rouge et la bouteille d'encre à deux sous; elle prit le cahier de papier qui était rangé près des mouchoirs, dans un tiroir de la commode, et, repoussant les toiles et les mousselines, elle fit de la place sur un coin de la grande table... Mais ce fut comme tout à l'heure. Tracer les mots de cette lettre était aussi impossible que de s'en aller voir la mère Lartaud.

— Alors?... se demanda Félice, tout exaltée; attendre?... Il finira bien par venir, un de ces jours... Mais si je ne puis pas attendre?

Elle était là, lourde à ne se pouvoir soulever, toute pliée d'angoisse et le corps comme cassé au bord de cette table, quand Mélanie rentra, droite, propre, ayant secoué de sa robe noire toute la poussière des champs et portant sur

son dos, comme un homme, le sac de pommes de terre.

— Tu écris, Félice!... au lieu de coudre!... et à qui donc?...

— ... A la tante Jourdan, dit Félice.

Cette vieille de quatre-vingts ans passés était leur unique parente. Elle vivait du côté de Nîmes et avait un petit bien qui pouvait revenir aux Grimaud, si elles savaient être habiles. Mélanie approuva donc l'idée de cette lettre, mais elle critiqua le moment choisi pour la faire.

— Il vaut mieux d'écrire le soir, à la lampe, quand on ne peut plus faire autre chose. Tu t'entends bien mal à ne point perdre de temps, ma pauvre fille.

Les nerfs de nouveau emportèrent Félice.

— Eh! ma mère, cette lettre même, je n'ai pas pu la faire. Je suis lasse en ce moment, lasse à mourir, que je vous dis!

— Tu aurais besoin de changer d'air, déclara Mélanie!

Elle avait son idée en proposant cela, et pour la dire elle n'attendit point davantage :

— Tu ne sais pas qui j'ai rencontré, en venant du champ? Mme la baronne. Elle m'a dit : « Je

voudrais bien Félice au château pour une huitaine. Elle me copiera trois peignoirs que j'ai reçus de Paris. » Y veux-tu aller tout de suite? C'est dans les bois. Ça te sera bon. Et puis, tu seras bien payée pour tes journées, et nourrie. Je ferai des économies pendant ce temps.

— J'irai, dit Félice aussitôt, ah! dès demain.

Elle se leva; et déjà, elle était tout animée. Les plus belles agitations, et les plus chères, ne se peuvent supporter longtemps; il y faut quelquefois un peu d'apaisement. Or, Félice s'imaginait trouver ailleurs cette paix qui n'était plus dans sa maison et fuir un peu toute elle-même en fuyant un peu ses meubles et ses murs.

***

Le chateau de la baronne était au bout d'une grande avenue de platanes, sur la route du Pont-Saint-Esprit. Mais on y pouvait atteindre, à la condition de bien connaître le pays, par les chemins qui coupent les trois digues et passent à travers les bois. Ceci réduisait la distance à quatre kilomètres. Félice, pour les faire, marchait

une heure durant dans la fraîcheur du matin. Et, quand elle rentrait le soir, le soleil couchait sur les champs ces longs rayons rouges qui mettent au pied des arbres, dans l'enchevêtrement brun des racines, comme une mousse sanglante.

Deux ou trois fois par année et plusieurs jours de suite, elle se rendait ainsi au château. Cela lui plaisait. Elle travaillait dans une pièce tendue de cretonne à personnages d'où l'on voyait les jardins et le Rhône, et très loin, au pied des montagnes, les clochers et les toits du Pont-Saint-Esprit. Quelquefois, la baronne entrait et donnait une explication, ou bien ses petites filles venaient demander à la couturière des chiffons pour leurs poupées. Toutes étaient furtives, polies et charmantes. Félice les aimait bien. Cette fois, les unes et les autres l'impatientèrent. Elle ne voulait plus entendre de paroles. Elle n'en pouvait pas prononcer. Dans toute sa vie, elle aimait seulement les heures solitaires que lui valaient la marche du matin et la marche du soir. Bientôt, la monotonie du chemin lui devint à son tour insupportable. Elle varia sa route, s'en allant au hasard, le soir surtout,

quand elle était tenue à moins d'exactitude.

Une fois, elle crut s'être perdue.

Un sentier qu'elle avait suivi s'achevait dans les broussailles qui escaladent la vieille digue. Elle essaya de passer au travers, y réussit, mais au delà ne trouva que le bois et les sables, et point de chemin. Déjà les corbeaux s'appelaient pour la nuit. Des cris, des bourdonnements, des clapotements venaient des launes perfides où les arbres morts pourrissent dans l'eau vaseuse. Félice eut peur. Le sable mou et fin lui montait aux chevilles. Enfin, elle le sentit durcir sous ses pas, et marcha plus rapidement. Les branches furent moins pressées au-dessus de sa tête, le ciel plus clair, et elle se trouva devant de grands champs, plantés de seigle et de luzerne, qu'elle reconnut tout à coup. Ils appartenaient aux Lartaud. Plusieurs fois, du temps de son mariage, elle était venue là, dans la grande charrette, pour aider aux récoltes. Elle avait peur des serpents. Julien la rassurait. Il battait les javelles avec un bâton pour mettre les bêtes en fuite, et il faisait asseoir Félice sur sa veste étendue.

Elle serra ses paupières pour le revoir comme

il était au milieu du champ, rieur et grand, avec sa moustache courte et ses yeux câlins qui se tournaient à tous moments vers elle... Et voici qu'en les soulevant, elle aperçut, à la place même de son rêve, un soldat qui s'en venait lentement. Le tronc épais d'un ormeau l'avait caché d'abord, et maintenant il était tout près d'elle, si près qu'elle la pouvait reconnaître, cette moustache claire dans le brun visage, et qu'elle les pouvait reconnaître aussi, ces yeux dont le souvenir venait de faire doucement trembler ses épaules. Elle pensa : c'est un miracle!... Et elle s'arrêta, serrant plus fort sous son bras le petit paquet où était roulé, dans un vieux journal, son tablier de couturière; son chapeau de paille commune, qu'elle avait enlevé à cause de la chaleur, tremblait dans ses doigts serrés comme au souffle du grand vent.

... Ensuite elle put marcher, mais plus lentement que tout à l'heure dans le bois quand de longues herbes se nouaient devant ses genoux. Elle s'approcha; et elle était presque à le toucher que le jeune homme ne s'était pas retourné encore. Les bras croisés derrière le dos, il considérait les épis drus et les luzernes épaisses.

Mais sa pensée, sans doute, ne suivait pas le chemin de ses yeux, car, au lieu d'être satisfait par cette abondance, il semblait au contraire soucieux et tourmenté, et ses deux mains sur les boutons de sa veste bleue ne cessaient de se disjoindre et de se rapprocher nerveusement.

— Ah! Dieu, songeait Félice, tout éperdue de le voir si pensif. Je suis ainsi... je suis ainsi... Je n'entends rien, je ne vois personne...

Peut-être, rien qu'en l'apercevant, allait-il comprendre tout de suite... Elle le souhaita, et crut, dans le même temps, en mourir de honte. Tous les mots qu'elle savait s'arrêtaient dans sa gorge, fuyaient de son cerveau. Elle dut chercher longtemps et faire un grand effort pour dire :

— Bonjour, Julien.

Alors il leva la tête, la regarda, fut surpris et dit sans sourire :

— Bonjour, Félice.

Depuis six mois ils ne s'étaient pas même entrevus et depuis le jour de leur divorce ils ne s'étaient pas trouvés seuls. Ils se taisaient. Félice expliqua, parce qu'au bout d'une minute

ce grand silence ne se pouvait plus supporter :

— Je viens de coudre chez Mme la baronne, et je me suis perdue dans les bois.

— Ah!... dit Julien.

Puis, à son tour peut-être, il commença de sentir un peu de gêne.

— C'est drôle de se trouver comme ça!... moi, je suis pour vingt-quatre heures au pays.

— En permission?

— Non, ma permission, c'est plus tard. J'ai mené un convoi à Beaucaire. Le chef m'a permis de m'arrêter ici... alors...

Elle devait s'étonner que, venu pour si peu de temps, il fût ici, à cette heure, tout seul; il le jugea du moins; et il jugea bon d'expliquer :

— Comme je suis arrivé sans prévenir, la Baptistine était partie dès six heures du matin pour aller voir quelqu'un au Bourg-Saint-Andéol... Alors, en attendant qu'elle rentre, j'ai été faire un tour...

Une crispation rapprochait ses sourcils. Ses courtes dents, blanches et fortes marquaient sa lèvre.

— Oui... dit Félice qui ne le regardait pas.

Et elle pensait, sans même éprouver de sur-

prise ou de joie, parce que, ce qu'elle remarquait là, d'avance, elle en était bien sûre.

— Ils ne s'inquiètent guère l'un de l'autre.

De nouveau tombait entre eux le pesant silence. Alors, elle répéta :

— Je me suis perdue, c'est bête.

— Nous pouvons marcher ensemble jusqu'à la route, proposa Julien.

— Mais oui, dit-elle.

Il alla devant et elle le suivit. « Si les gens nous voyaient... » pensait Félice. Et tout aussitôt, dans la tranquillité et la joie de sa conscience profonde, elle affirmait : « C'est mon droit. Il est à moi comme je suis à lui, jusqu'au jour de ma mort et jusqu'au jour de sa mort. »

La grande plaine s'étendait autour d'eux, ronde comme la mer. Mais, au lieu que l'horizon se perdît contre un ciel plus pâle et mieux trempé de lumière, il se relevait au contraire en longues collines de couleur violette ou bleue derrière lesquelles apparaissaient des montagnes plus hautes. Souvent, Félice avait senti une espèce d'angoisse devant ces montagnes, lointaines pourtant, mais qui bornaient l'espace où devait s'user jour à jour et se défaire,

un soir pareil à tous les soirs, sa petite vie. Elle souhaitait de connaître autre chose : la mer, les rues tumultueuses de Marseille, les pays de la Loire charbonneux et riches, les grandes forêts. Mais en ce moment, elle eût voulu ces montagnes plus proches et plus hautes et serrant mieux leurs masses autour de son bonheur. Elle continuait de ne rien pouvoir dire. Oppressée par instants, elle soupirait un peu. Julien se taisait, lui aussi. Quelquefois lui aussi soupirait à demi. Peu à peu, il marchait plus vite; sa main tendue arrachait nerveusement de petites branches. Tout cela n'était-il pas l'indice d'un tumulte qui commençait de gronder en lui comme il grondait au fond d'elle-même? Elle s'était tourmentée d'abord de ne pas trouver à lui dire les paroles nécessaires; mais à présent, heureuse, elle songeait : « A quoi bon? il a compris. » Et un grand trouble l'envahissait à l'idée que peut-être il allait se tourner et la prendre dans ses bras avec cette brusquerie passionnée qu'elle n'aimait pas, jadis, et dont le désir, aujourd'hui, l'émouvait jusqu'à la défaillance.

Mais il ne fit pas ce geste; il continua de marcher devant elle, disant simplement : « Les blés

viennent bien », ou, devant les prairies : « La seconde coupe, cette année, fera plus de profit que la première. » Elle répondait brièvement et laissait ensuite durer le silence, parce qu'alors elle entendait mieux toutes les autres paroles secrètes et délicieuses qu'il ne pouvait et n'osait pas lui dire. Ainsi, rêvant chacun leurs rêves, que Félice imaginait si bien mêlés l'un à l'autre, ils atteignirent hors du fourré la troisième digue, puis la route. Alors Julien s'arrêta.

— Voilà que tu vas te retrouver, dit-il. Tu peux bien continuer seule à présent. Moi, il faut que j'aille devant parce que je suis pressé.

Il l'avait tutoyée! Et cela, certes, n'avait rien de bien étonnant, car tous ceux qui sont d'un même âge, élevés côte à côte, se tutoient dans les campagnes. Félice ne songea point qu'en faisant ainsi ce sont les habitudes de l'enfance qu'il retrouvait et non les habitudes amoureuses. Elle se rappela seulement qu'aux jours de leur séparation ils avaient essayé de se dire « vous » devant le juge et qu'ils y étaient parvenus. Elle balbutia dans un grand trouble :

— Je te dirai bien merci.

— Bonsoir donc, ajouta-t-il.

Elle dit :

— Bonsoir.

Elle comprenait très bien qu'ils ne pouvaient être vus revenant côte à côte vers les maisons. Voulant se montrer aussi prudente que lui-même, elle attendit qu'il se fût éloigné. Ensuite, elle marcha dans le chemin qu'il venait de suivre, sur la poussière qu'il avait foulée, et l'air chaud qui roulait sur son visage avait passé d'abord sur son visage à lui, et le bel horizon qu'il aimait avait reçu d'abord son regard avant de recevoir le regard de Félice. Aussi s'enivrait-elle de l'air, de la poussière et du paysage. Une joie dansante occupait son cœur et ses yeux. En entrant dans le village, elle eut envie de rire. Les gens, sur leur porte, qui avaient vu passer Julien et qui la voyaient maintenant, se pouvaient-ils douter de ce qui était advenu?

Sous le toit bas du lavoir, près de la vieille muraille, il faisait déjà presque nuit. Mais la blancheur des linges que les femmes achevaient d'entasser dans les corbeilles demeurait lumineuse; et la voix de ces femmes était plus écla-

tante dans le soir tranquille et doux. Elles proféraient :

— Je te dis qu'elle a malement fait de s'en aller au Bourg aujourd'hui. Ce qu'il a dû être en colère de ne pas la trouver à la maison!... Ça fera joli, ce soir, quand elle rentrera.

— Tout de même, dit une autre, elle ne pouvait pas savoir.

— Et puis, glapit une fillette, M. Sadoulas y doit être aussi au Bourg-Saint-Andéol. On a vu passer sa voiture.

Félice les entendit. Le mépris souleva ses épaules.

— Ah! que les gens, pensa-t-elle, sont donc sots dans les villages!

Et elle avait envie de leur crier, à ces femmes, qui croyaient son Julien tout occupé de Baptistine :

— Qu'est-ce que vous allez donc vous penser, commères? Il s'inquiète bien d'elle!... Nous nous sommes retrouvés dans les bois. Nous nous sommes revus... Et notre amour était si fort et nous étouffait si bien que nous ne pouvions rien nous dire. Ah! si vous aviez entendu comme il faisait de petits soupirs, si vous aviez touché

comme mes mains étaient froides, alors, pour sûr, vous auriez compris qu'elle était bien loin de nous deux, cette Baptistine, plus loin que le Bourg et plus loin que Marseille, plus loin que les pays qui sont après la mer!

II

Qu'il suffit de peu de chose, pendant les heures excessives où le cœur témoigne de ses plus grandes exigences! Le souvenir d'un mot que l'on a cru entendre, d'un regard que le désir interprète, fait que dix journées passent comme une seule et qui aurait passé comme une minute unique. Félice connut cette grande force de l'amour qui venait sur elle, et ce recueillement enchanté des premières heures où l'espérance apaisée s'imagine enfin satisfaite, cette ferveur et cette douceur, ce poids délicieux que prend la pauvre âme quand elle se croit comblée dans toutes ses avidités et se défait et se meurt d'un épanouissement trop beau. Mais elle connut

aussi cette exigence ensuite, après que l'on a usé ce rien du tout dont on avait fait de la joie, cette impatience nouvelle, ce cœur qui brûle et se dessèche comme une herbe dans les cailloux, ce besoin, alors qu'une chère présence occupe tout soi-même, de goûter hors de soi cette présence vivante.

Alors elle se dit brusquement qu'il ne suffisait pas de demeurer ainsi à rêver et que ce bonheur dont elle avait faim il était grand temps de le préparer et de le prendre comme on prépare le pain et toutes les substances qui sont nécessaires à la vie. Julien était parti; elle ne le pouvait pas revoir en ce moment. Mais en attendant qu'il revînt, n'y avait-il pas là, pour suffire à s'occuper utilement, cette Baptistine? Pendant des jours, ne pensant plus qu'au jeune homme et aux temps d'autrefois que ne gâtait point l'intruse, Félice avait cru l'oublier. Elle la retrouvait maintenant. Dans la maison de son passé, dans sa chambre d'épouse,— chez elle!— il semblait qu'une bête mauvaise fût entrée sournoisement, comme font les chats rôdeurs qui se cachent dans un coin et montrent toutes leurs griffes si on les veut déloger. Mais Félice

avait la certitude de s'en défendre si bien que, mêlés à sa haine, il y avait du plaisir et de la joie.

Elle recommença donc, le soir, de s'en aller sur le chemin de la Maison-Grise. Il y passait peu de monde, les grandes fermes et les bonnes terres n'étant point de ce côté. Cependant, des champs le bordaient et dans les champs, quand les travailleurs sont las de faucher ou de sarcler, ils relèvent la tête et observent qui vient. Félice fut remarquée un jour, puis le lendemain et une autre fois encore; alors on commença de sourire. Et Mion Doucet, l'épicière, qui pour avoir beaucoup pratiqué le mal ne savait plus que le reconnaître partout, lui dit un jour en riant :

— Toi aussi, alors?... eh! bien, décidément, ce M. Sadoulas!...

En d'autres temps, Félice eût préféré devenir laide que de s'entendre plaisanter ainsi. Et jamais elle n'eût remis les pieds sur ce chemin. Mais la Félice d'autrefois était quelque part, très loin, avec les morts, et celle-ci n'avait que faire des petites calomnies et des petites prudences. Elle haussa les épaules, s'abstint un

jour, il est vrai, mais revint le jour suivant où l'appelait sa hantise. Cependant, il ne fallait pas que Julien pût, à son retour, entendre mal parler d'elle; alors, elle chercha un prétexte à ces promenades et le trouva aussitôt.

Tout au bout du chemin, près de la Maison-Grise, vivait une très vieille femme, misérable et à demi sourde. Félice prit l'habitude de l'aller voir. Elle lui portait quelque légume, un œuf, un peu de vin, et ceci lui permettait de demeurer longtemps debout, en observation derrière les vitres sales de la petite fenêtre. L'odeur de cette maison misérable, les draps jaunes du lit où geignait la vieille, le bois des chaises, gras et collant aux mains, leurs pailles où demeuraient emmêlés les poils grisâtres de deux chats galeux, toujours couchés là, inspiraient à Félice une abominable répugnance. Mais offrant à Julien ses dégoûts, elle les supportait avec allégresse; elle lui disait en silence : « Tu comprends, c'est pour nous, pour notre bonheur... Il faut bien que je sache... » Et ses yeux hallucinés quelquefois, quand la nuit tombait, voyaient danser dans la poussière deux petits pieds chaussés de blanc, tandis que flottait

un long voile qui avait la couleur de l'orange.

La première fois que, de cette place, elle vit réellement passer Baptistine Lartaud, furtive, qui n'avait point suivi le chemin, mais y sauta tout à coup, glissant juste en face d'elle par un trou dans la haie, Félice pensa crier de joie. Ce jour était un jeudi. L'heure était celle où les routes sont vides et qui précède l'heure du retour des champs. La mémoire de Félice retint ces détails. Et quand, à cette même heure, le jeudi suivant, elle eut au même endroit surpris la jeune femme, elle put se promettre : « Jeudi prochain, j'irai derrière elle. — Et après?... pensait-elle. — J'entrerai dans l'allée des chênes. Je me cacherai derrière un des bancs, près de la maison. — Et après?... — Ah! peut-être je les verrai s'embrasser. — Mais encore?... — Ah! je ne sais pas... je verrai... je verrai... Ne me faut-il pas une preuve pour la porter à Julien ? » Déjà elle triomphait, sentant son bonheur pencher vers sa main comme un beau fruit que vous tend la branche.

Aussi ce troisième jeudi, si fiévreusement attendu, elle ne prit pas la peine de réfléchir davantage. Sans attendre d'avoir vu passer

Baptistine, et désirant guetter son arrivée et quel accueil lui serait fait au seuil de la maison, elle franchit dès cinq heures la grille que maintenaient ouverte les vrilles tenaces et fortes de la grande vigne. Elle se coula le long des murailles sous les ronces dures et le lierre. Mais comme elle allait atteindre au fossé desséché dans lequel elle se voulait cacher, derrière l'un des bancs de pierre grise, si avide tout de suite de regarder qu'elle n'était plus prudente et avançait la tête, elle aperçut M. Sadoulas qui se promenait dans le triste petit parterre bordé de buis sur lequel ouvraient les trois portes-fenêtres du rez-de-chaussée.

Il avait les deux mains dans ses poches et paraissait mécontent. Mais son visage s'anima tout à coup lorsqu'il vit Félice qui traversait l'allée. Il cria : « Tiens! c'est vous! » et marcha vers elle si rapidement qu'elle dut s'arrêter là, désespérée et se mourant de honte.

Antoine Sadoulas lui tendait une main familière :

— Bonsoir! comme vous êtes gentille de revenir par ici!

C'était la deuxième fois qu'il surprenait cette

jeune femme à rôder autour de sa maison, et elle demeurait si troublée qu'une espèce de trouble, mais qui n'était point de timidité, envahissait, à son tour, M. Sadoulas. Il la trouvait jolie avec ses beaux yeux effarés, ses joues rondes et pâles, et ses cheveux épais coiffés si simplement qu'en un tour de main on les eût dénoués. Plusieurs fois, depuis le premier jour qu'elle était venue, il avait curieusement pensé à elle. Et cela lui causait un plaisir tout particulier de la revoir, aujourd'hui qu'il s'ennuyait très fort et avait certaines raisons pour n'être pas de bonne humeur.

— Oh! monsieur, expliquait-elle, je... je traversais seulement... pour raccourcir mon chemin... Je ne pensais pas que vous étiez là.

Déjà, elle s'éloignait. Mais lui, la parcourant d'un pesant regard, qu'elle eût voulu chasser de la main comme une mouche qui s'acharne et qui colle, cherchait un moyen de la retenir.

— Voyons, dit-il, voyons, ne vous en allez pas comme ça... J'avais justement à vous parler. Vous êtes... repasseuse, m'avez-vous dit l'autre jour.

— Non, monsieur, couturière.

— Ah! c'est bien ça, couturière... Eh! bien,

figurez-vous qu'en ce moment, je cherche une couturière.

— Vous!... s'exclama-t-elle.

— Mais oui... La femme de mon granger, qui fait ma cuisine, suffit tout juste à ce service et à balayer les chambres. Mon linge est dans un état épouvantable. Et puis j'ai trouvé là-haut, dans les tiroirs d'une vieille commode, des vêtements anciens, — très drôles, très curieux même, — et qui sont bien abîmés. Il faudrait les entretenir. Bref... j'aurais besoin que vous me donniez quelques après-midi.

Félice n'attendit point que M. Sadoulas eût achevé sa proposition. Elle se jeta, sans plus réfléchir, sur l'espérance de fréquenter cette maison et d'en surprendre les secrets, et elle dit tout de suite, imprudemment.

— Je le puis très bien.

Tant d'empressement émut le jeune homme. Il vit bien qu'elle avait compris et il eut envie de la prendre dans ses bras. Cependant il n'eût point voulu gâter, par trop d'impatience, cette aimable aventure. Il se contint. Et ce fut même avec un grand calme qu'il demanda :

— Quand viendrez-vous?

Alors, sournoise pour la première fois de sa vie, Félice proposa :

— Le jeudi, si vous le voulez.

— Non, non, répondit précipitamment M. Sadoulas, le jeudi je ne suis pas libre... mais lundi, par exemple, lundi prochain, et puis le mercredi... le vendredi aussi, n'est-ce pas?

Elle répondit :

— Oui... à lundi.

Le rire dansait au bord de ses yeux sombres, aux coins, soudain relevés et tout frémissants, de sa bouche sérieuse. Tout à l'heure, voyant que Baptistine n'était pas là et qu'on n'avait pas l'air de l'attendre, elle redoutait que toute cette histoire n'eût pris déjà fin. Mais la vive façon dont Antoine Sadoulas défendait ses jeudis lui prouvait bien maintenant qu'il fallait ce jour-là que la maison fût libre. Elle respira mieux, parut heureuse; et Sadoulas, en vérité, pouvait s'y méprendre. Il saisit de nouveau sa main, la serra, la retint.

— A lundi, madame?...

— Félice, dit-elle un peu sèchement et se dégageant bien vite. A lundi, monsieur Sadoulas.

En rentrant chez elle, Félice fredonnait dou-

cement une petite chanson. Étonnée et satisfaite, Mélanie Grimaud, qui battait la salade, remarqua :

— Te voilà gaie maintenant, à la bonne heure. Ça te fait du bien, ces promenades. Au moins que tout le temps perdu te serve à quelque chose.

— Oui, dit Félice en s'asseyant, ça me fait du bien, et puis je suis contente parce que j'ai une nouvelle pratique.

— Qui ça, ma fille?

— M. Sadoulas, de la Maison-Grise. Il me veut pour longtemps à la demi-journée...

— A la bonne heure, dit Mélanie, essuyant avec soin une goutte d'huile qui brillait sur la toile cirée. Une moins sérieuse ferait bien de ne pas aller dans cette maison. Mais sur toi il n'y aura jamais rien à dire. Et puis, c'est pour ton travail. Le monsieur, tu ne le verras seulement pas.

Elle prit une feuille, la goûta de sa langue aiguë et de ses lèvres sèches, et ajouta un peu de sel.

— Et toutes ces histoires de M. Sadoulas

avec la femme à Julien, qu'est-ce qu'on en dit maintenant?

Ses yeux luisaient comme le jour où pour la première fois elle avait appris que l'on parlait mal de cette Baptistine.

— Je demande... Je demande toujours... Mais tantôt les gens savent... et puis ils ne savent plus... On assure bien qu'une fois elle est allée au Bourg-Saint-Andéol, et qu'il y est parti de son côté, et qu'ils ont passé ensemble toute la journée... Mais maintenant je n'entends plus rien... Paraît que tous les jeudis elle s'en va coudre pour les réfugiés chez les dames de Belle-Ombre qui ont créé un ouvroir... Moi, je me pense : Belle-Ombre n'est pas loin de la Maison-Grise... Mais faudrait y aller voir... Toi, peut-être, là-bas, tu sauras quelque chose de sûr.

Félice haussait les épaules. Elle prit sa fourchette.

— Les histoires, déclara-t-elle, c'est rien que des histoires.

Car elle voulait être seule à connaître le secret de Baptistine, afin d'en pouvoir faire, au moment choisi par elle seule, l'usage qui lui conviendrait.

* * *

Les chambres ouvraient toutes sur un long couloir dallé de noir et de blanc. Il en venait, quand on poussait les portes, une ombre profonde, une fraîcheur malsaine, une odeur de carreaux humides et d'étoffes moisies. Seule, la chambre de M. Sadoulas et un petit salon aménagé auprès de cette pièce dans l'angle de la maison, avaient leurs fenêtres ouvertes quotidiennement et recevaient le soleil. Mais ces pièces donnaient sur le parterre des buis; on ne voyait au delà que les grands arbres de l'allée, le petit bois de chênes. Elles étaient obscures et tristes.

C'est dans le petit salon que Baumette, la femme du granger, fit entrer Félice, le premier jour qu'elle vint prendre son travail à la Maison-Grise. Les cheveux tirés de cette créature désagréable montraient son front jaune et ses sourcils jaunes aux poils rares et longs maigrement emmêlés. Ce n'était point une femme du pays : elle s'en vantait, — les méprisant toutes comme elle méprisait la conduite de son maître. Mais

elle n'était point bavarde et ceci rendait précieux son rude et hargneux service.

— Voilà, dit-elle, ayant ouvert devant Félice la porte du petit salon.

— Que dois-je faire? demanda la jeune femme.

— Le monsieur le sait... Il vous le dira.

— Mais où est-il?

— A dîner donc.

— Au moins, pria Félice en la voyant s'éloigner, dites-lui que je suis là.

— Ça va bien, riposta la grangère, dont les pesants souliers sonnaient déjà dans le couloir dallé.

Alors, toute seule dans le silence de cette triste maison, Félice commença de s'inquiéter. Mais dans la fièvre qui ne la quittait plus, elle tourna vers Julien cette inquiétude comme elle tournait vers lui ses dégoûts dans la maison de la pauvresse. Elle pensait: « Je travaille pour lui.. pour moi... pour notre bonheur. » — Bientôt tout intimidée encore, et déjà exigeante, n'osant faire un pas, mais tournant la tête de tous côtés elle se mit naïvement à chercher cette preuve qui lui était nécessaire. Et elle ne se fût point étonnée d'apercevoir, en belle place, sur la

table ronde ou la cheminée, un portrait de Baptistine avec une dédicace compromettante écrite en travers et beaucoup de baisers au-dessus de la signature. — Mais tous les portraits de cette pièce n'étaient que de dames peintes à la mode du vieux temps avec des boucles aux tempes et des corsages glissant de leurs tombantes épaules. Elle les regarda curieusement d'abord, puis avec une espèce de colère, ayant comme envie de leur dire : « Je vous donnerais toutes pour une autre, que je voudrais voir ici. » Puis elle se détourna d'elles, osa enfin remuer un peu, s'approcher de la fenêtre, et se retourna bien vite, rouge brusquement parce que M. Sadoulas entrait dans le salon.

— Bonjour, dit-il gaiement, madame Félice.

La fumée de sa cigarette l'enveloppait d'une vapeur et d'une odeur fines. Sa veste de maison en soie légère avait de larges rayures mauves et blanches. Et toute son apparence, tandis qu'il approchait de la jeune femme, était hardie et satisfaite.

— Asseyez-vous donc, dit-il en lui montrant un fauteuil tout près de la chaise qu'il disposa pour lui-même.

Elle resta debout, méfiante, n'aimant pas cette attitude, et désirant beaucoup le voir s'en aller.

— Voudriez-vous bien, monsieur, dit-elle, me donner mon travail.

— Ah! mais, s'exclama M. Sadoulas, attendez un peu! Que vous êtes donc pressée!

Elle insista :

— Je suis toujours pressée. Je n'aime pas perdre mon temps.

Il fronça un peu les sourcils et, se levant avec impatience, alla vers une commode provençale, toute ventrue, avec de petites fleurs aux angles, simplement sculptées, et d'assez beaux cuivres. Il en ouvrit l'un après l'autre les trois tiroirs, et par poignées en tira des loques soyeuses qu'il jetait sur un fauteuil.

— Voilà, dit-il, c'est des robes de grand'-mères. Ça a plus de cent ans. J'ai eu cette friperie par-dessus le marché en achetant la maison et ses meubles, il paraît que cela a de la valeur. J'en ai parlé à un brocanteur d'Avignon. Il viendra voir le mois prochain. Mais il faut au moins que tous ces morceaux aient un peu l'air de tenir ensemble, pour qu'il m'en donne plus cher.

Il ajouta, la paupière alourdie, tendant un peu le bras vers la taille de Félice :

— Vous voyez bien que vous avez tout le temps.

Sérieuse, elle soulevait les robes qu'avait dû porter jadis quelque compagne de Joséphine ou d'Hortense, exilée dans cette province et conservant le goût de ce qui se met à Paris. Elles étaient charmantes avec leurs corselets courts, gardant la forme du sein qui les avait gonflés, et leurs longues jupes à rayures satinées. Quelques-unes étaient en velours et d'autres en taffetas, ornées de petits rubans froncés en ruches. Félice en choisit une, verte avec des garnitures d'un jaune éclatant toutes pendillantes et arrachées, mais laissant voir, par places, qu'elles avaient formé, tout autour de la jupe, une petite grecque aux lignes régulières.

— Commencerai-je par celle-là? demanda-t-elle. Justement j'ai apporté des soies de cette couleur.

— Hé! dit M. Sadoulas, commencez par ce que vous voudrez. Ça m'est bien égal. Mais, je vous le répète, asseyez-vous donc.

Elle obéit; seulement, au lieu de prendre le

fauteuil qu'il désignait, elle alla s'asseoir sur une chaise basse auprès de la fenêtre. Elle tira de sa poche son dé et le petit morceau de flanelle où étaient piquées ses aiguilles et elle commença de disposer les ruchettes jaunes sur la soie verte avec grand soin et selon le dessin que lui enseignaient les parties intactes de la robe. M. Sadoulas, fumant à longues et lourdes bouffées, achevant en quatre aspirations une cigarette, en rallumant une autre aussitôt, l'observait railleusement.

— Sainte-Nitouche! pensait-il, se rappelant son animation de l'autre jour et comme elle était venue, en somme, le provoquer jusque chez lui.

Il observa tout haut :

— Vous êtes bien sage et silencieuse, madame Félice!

— Je n'aime point de parler quand je travaille, dit-elle tranquillement.

— Vous y devez cependant être habituée.

— Non pas... Je suis toujours seule.

— Ah! pauvrette, que vous devez vous ennuyer!

Il se leva pour se rapprocher d'elle. Mais elle

eut, en le voyant venir, un petit geste qu'il comprit et qui le froissa.

Or, Antoine Sadoulas savait avoir de l'insistance, mais il n'était point dans ses habitudes de supplier. Il entendit punir tout de suite Félice en lui marquant plus que du dédain. Ceci était dans ses habitudes et impressionnait généralement les coquettes de village.

— Eh! bien, lui dit-il, puisque vous voici au courant de votre besogne, au revoir. Je vai m'habiller. J'ai un rendez-vous à Orange...

— Si loin! remarqua-t-elle par politesse.

— Oui! mon cheval m'y mène en une heure. Il marche bien.

— En ce moment-ci, continua Félice torturée de le voir qui restait là, debout et si près d'elle, vous aurez la grande chaleur.

— Oh! bien sûr j'aurais préféré de rester ici

Il la touchait presque; il se penchait un peu Déjà, estimait-il, sa tactique heureuse commençait de réussir. Il prit sa voix sourde qui troublait les femmes.

— Le voulez-vous ?... La maison est tranquille... Nous passerons une gentille journée...

Elle se rejeta sur le dossier de sa chaise, les

lèvres serrées. Et, pour éviter de lever les yeux, elle continuait de coudre, mais sa main tirait le fil par secousses nerveuses, froissait l'étoffe, s'affolait de colère. M. Sadoulas vit bien que décidément, avec celle-ci, mieux valait ne point se presser.

— Au revoir donc, fit-il avec une nonchalance insolente. Et à lundi, madame Félice. Vous le voyez, l'ouvrage ne manque pas.

Il passa dans sa chambre. Elle entendit ouvrir et bousculer des tiroirs. Et il dut sortir par une autre porte, car elle ne le revit plus. Elle entendit seulement, un peu plus tard, le galop du cheval qui s'éloignait et l'écrasement du gravier sous les roues légères. Alors, moins oppressée de le sentir déjà loin, elle osa se révolter. Elle leva la tête, respira fort, haussa les épaules; et, dans le grand silence, elle dit à demi-voix, toute furieuse et indignée :

— S'imagine-t-il donc que, moi, je vais tromper mon mari?

***

L'après-midi passa. Félice était consciencieuse. Elle s'appliquait à son travail malgré

sa rancune. Mais l'étoffe trop vieille et comme brûlée cassait sous l'aiguille. Elle s'impatienta peu à peu, prit moins de soin.

— Ah! quelle saleté! soupirait-elle, mais ce n'est pas possible de coudre là-dedans.

Soudain, parce qu'elle avait tiré un peu brusquement sur un petit nœud que formait l'aiguillée de soie, le taffetas se fendit d'un seul coup sur une grande longueur, et déjà courait dans la trame, aux deux côtés de cette ouverture, le frisson annonçant des déchirures nouvelles. Félice comprit l'inutilité de sa besogne. Elle rejeta, d'un coup, ces chiffons et ces loques.

— C'était un prétexte... un prétexte pour me faire venir ici. Est-ce qu'il pense que je suis comme les autres, et comme cette Baptistine?

Dans la plaine, le soleil devait seulement commencer de descendre vers le Rhône, mais sous les chênes obscurs, et par les fenêtres que touchaient leurs branches, passait déjà un crépuscule verdâtre qui avait l'odeur des feuilles et de la terre humide. Là-bas, du côté de la ferme, on entendait le grincement chantant et plaintif d'un puits à roues, mais si lointain qu'il rendait plus pesante encore la grande masse du silence

qui enveloppait le jardin noir et les vieux murs, comblait les chambres, occupait l'escalier désert et les couloirs sans fin. Il pouvait se passer bien des choses dans cette maison sans que personne n'en connût rien. L'amour et la mort avaient tout loisir d'y goûter une liberté secrète et terrible. Et Félice à présent sentait de la frayeur. Plus distinctement encore que lorsqu'il était auprès d'elle, elle entendait la voix assourdie de M. Sadoulas, elle voyait briller ses yeux, elle sentait passer le geste de sa main tendue... Elle eut honte et regret d'être ici, parce qu'elle pensait à Julien.

— Il serait bien fâché de me voir chez cet homme... et exposée ainsi, pensa-t-elle.

Tout bas, elle lui assurait, avec un beau sourire :

— Oh!... tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

Mais elle savait trop ce que sont les petits pays et leurs commérages, et le souvenir des plaisanteries que lui avait faites, un soir, Mion Doucet l'épicière, vint soudain la brûler de honte.

— Je ne mettrai plus les pieds ici, ni lundi, ni jamais. Qu'est-ce que je *me suis* donc pensé en venant dans cette maison? J'étais folle.

Elle plia la robe et l'enferma de nouveau dans le tiroir bombé de la commode.

— Je m'en vais même tout de suite... il n'aurait qu'à revenir, puisque son cheval va si vite. Et je n'ai pas besoin qu'on me paye, puisque je n'ai rien fait. Ah! je m'en vais, Julien,... je m'en vais.

En hâte, elle enlevait son petit tablier et rajustait son chignon devant la glace. Mais dans cette glace elle vit les portraits des aïeules qui tout à l'heure l'avaient mise en colère et qui, riantes, lui semblaient maintenant se moquer d'elle. Elle se rappela Baptistine et tout ce qu'elle avait espéré trouver en venant ici.

— Alors?... se demanda-t-elle.

Oui, alors?... puisque jamais plus elle ne reviendrait, puisque Julien n'eût pas toléré qu'elle revînt... De nouveau, anxieusement, elle examina autour d'elle les meubles et les murs, la table ronde, la cheminée de marbre noir. Il y avait un paravent dans un coin, aux larges feuilles de tôle, peintes de paysages jaunâtres et tout écaillés. Elle osa s'en approcher, tourna derrière, et ne vit là qu'une chaise dont un pied était cassé.

— Mais puiqu'il n'y a rien... rien!... ah! que puis-je faire?

Elle ne voulait plus s'en aller maintenant. Elle revint à son fauteuil près de la fenêtre et s'assit un instant. Le silence de cette maison autour d'elle!... Ah! ce silence! La chanson lointaine de la noria s'était tue derrière les arbres, — ni roues sur le chemin, ni vent dans les feuilles, ni pas sur les dalles. Le silence... rien que le silence. Si profond, il semblait s'emplir avec la nuit tombante d'un bourdonnement qui étourdissait. De nouveau Félice eut peur, et de nouveau elle se leva.

— Allons, dit-elle, allons!

Elle tremblait toute. Elle marcha vers la chambre de M. Sadoulas, ouvrit la porte et entra brusquement.

C'était une longue pièce dallée, comme les couloirs, de noir et de blanc. Un tapis de corde, tout neuf, aux couleurs éclatantes, était jeté au milieu. Le lit d'acajou, au fond de l'alcôve, avait des pieds en forme de griffes, et des têtes de femme en cuivre doré luisaient doucement dans la pénombre. Au chevet, une porte ouverte laissait voir le désordre d'un cabinet aux murs

tendus de grosse toile, une toilette, des chaussures éparses et la veste de soie que M. Sadoulas portait tout à l'heure, jetée à la diable, cassant ses rayures claires au dossier d'une chaise laquée de blanc.

Il venait de ce cabinet dans la chambre une odeur d'huiles et d'eaux parfumées qui troubla Félice. Elle voulut fuir. Cependant, elle avança, cherchant toujours cette preuve, — la preuve que Baptistine Lartaud était venue là. Quelques livres sur la cheminée... un moule à cigarettes et trois cendriers sur une console... Mais il y avait près de la fenêtre un grand bureau à cylindre bien fermé. Félice le heurta du doigt, et puis elle le frappa du poing. C'était là dedans, sûrement! Ah! que faire? Elle tira ses ciseaux de sa poche; mais elle ne savait point comme on force une serrure. La clef! il valait mieux trouver la clef, n'est-ce pas? M. Sadoulas ne l'avait sûrement pas emportée. C'est petit, ça peut se perdre; — chez elle, sa mère cachait toujours la clef de l'armoire sous le linge dans un tiroir de la commode.

La commode de M. Sadoulas était massive, et droite de lignes. Elle avait des pieds de bête

comme ceux du lit. Félice tira deux boutons de cuivre, un des tiroirs glissa vers elle; elle se pencha, mais au lieu de linge ne vit là qu'un grand pêle-mêle de journaux, de lettres, de papiers. Des cartes étaient ornées de fleurs et d'oiseaux, d'autres de jeunes femmes peu vêtues qui, la main sur la bouche, envoyaient des baisers. Félice, devant ce fouillis, demeurait immobile. Elle n'osait toucher à rien, maintenant, elle se sentait criminelle. Du bout du doigt, seulement, elle souleva trois lettres dans leurs enveloppes bleues, — et dessous elle aperçut une carte postale où deux personnes étaient photographiées : M. Sadoulas et Baptistine Lartaud.

Elle, portait un petit chapeau garni de fleurs et une robe à large ceinture. Lui, très élégant, tenait sa canne entre deux doigts. Les boutons en corne de son vêtement sportif et le bout luisant de ses chaussures à lacets avaient un merveilleux relief. Tous deux souriaient stupidement bien que, sans doute, elle eût voulu mettre de la grâce dans ce sourire, et lui de la tendresse. Sous leurs pieds était imprimé en caractères gothiques et compliqués : *Souvenir du Bourg-Saint-Andéol.*

— Ah! oui, pensa Félice... C'est le jour qu'ils sont allés là-bas.

Elle ne s'émerveillait point d'avoir trouvé cela; elle ne s'étonnait même pas. Elle savait qu'il en devait être ainsi... elle le savait. Elle prit la carte, repoussa doucement le tiroir, et sortit de la chambre.

Mais comme, à pas pressés, elle traversait le salon, l'idée qu'elle venait de commettre un vol, brusquement la bouleversa. Emporter ce carton lui parut une chose tout à fait impossible; et il n'était pas moins impossible de le laisser ici où M. Sadoulas pouvait le détruire, ou peut-être, — qui sait? — le rendre à Baptistine. Quelle preuve alors eût été offerte à Julien? Elle réfléchit une minute, froidement. Et puis, se haussant sur la pointe du pied, elle glissa la photographie derrière un des portraits d'autrefois, le moins visible, celui qui pendait dans le coin sombre du paravent, au-dessus de la chaise brisée. Elle seule, Félice, saurait, quand il faudrait, le retrouver-là...

Tranquille ensuite, elle suivit le long couloir et descendit l'escalier. Comme elle passait la grille, elle aperçut la Beaumette qui détachait,

pour la rentrer à l'étable, la chèvre liée au tronc d'un mûrier.

— Votre journée est déjà finie! remarqua l'aigre femme.

— Je la finis quand cela me plaît, puisque je n'en demande point le payement, riposta Félice. Vous le direz au monsieur et vous lui direz aussi que je ne viendrai plus. Je n'aime point, comme il m'a fait faire, de coudre dans des vieilleries.

Sur le chemin, elle commença de sentir plus vivement son triomphe. Elle le tenait donc, le moyen de faire chasser cette intruse; elle tenait son bonheur! Et, s'arrêtant à chaque pas pour s'émerveiller mieux et pour mieux réfléchir, elle était lourde de sa vengeance et la traînait avec elle, comme ces femmes qui ramènent le soir de pesants fagots tout hérissés d'épines et de branches cinglantes.

***

Alors Félice vécut toute ramassée dans son plaisir farouche, et les jours qui venaient lui

paraissaient si beaux qu'à tous moments elle levait la tête de son travail pour les regarder danser devant elle. Les murs blancs de la petite chambre et le pauvre sol de terre battue, le lit de Mélanie avec ses rideaux ornés d'une frange de petites boules fripées, les pots de faïence et le volant rouge de la cheminée, les meubles, l'armoire, les casseroles pendues, et Mélanie elle-même, si sombre de vêtements et de visage, disparaissaient dans ce tourbillon magnifique. Des images se précisaient peu nombreuses, mais toujours délectables. Félice revoyait la grande salle de la scierie, le potager bien tenu avec ses pruniers et ses figues, les hangars au fond d'où venait l'odeur du bois frais, et sa chambre là-haut, avec le grand lit à la mode des villes, les chaises luisantes, la belle petite glace dont le cadre imitait si bien l'argent véritable, et trois pots de géranium sur l'appui de la fenêtre. Elle voyait, dans ce cher décor, ce que seraient désormais pour elle le travail, les repas, les nuits... Et tout cela disparaissait comme disparaissaient autour d'elle les choses véritables. Elle ne voyait plus rien que de la lumière et tout son cœur y baignait comme une fleur dans l'eau.

Elle aimait avec toute la force de son instinct de femme, éveillée enfin, avec toute l'avidité que secrètement avaient mise en elle ses journées vaines, ses heures perdues. Et tant de sentiments profonds, tant d'ardeurs et de tumultes se traduisaient seulement par le petit mouvement de sa bouche sérieuse, un peu fripée déjà, toujours gonflée comme pour un appel et comme pour un baiser.

— Va promener, lui disait, au soir tombant, Mélanie Grimaud, s'inquiétant de la voir toujours fiévreuse et agitée. Ça te réussit bien de marcher un peu.

Et Félice s'en allait sur le chemin qui mène à la digue, parce que la mère Lartaud y passait quelquefois, s'en revenant de chercher quelques légumes à une de ses terres qui était par là. Elle espérait beaucoup la voir et trois fois, en effet, elles se rencontrèrent. Parce qu'il n'y avait personne sur le chemin pour se moquer de les voir ensemble, elles purent, chaque fois, dire quelques paroles.

— Tu promènes, Félice? demandait la vieille, montée sur une carriole à deux roues que traînait un tout petit âne, gris comme les feuilles

veloutées de l'oreille de loup, et marqué de noir aux reins et aux deux yeux.

— Un peu, répondait-elle, pour me délasser.

Elle faisait quelques pas à côté de la voiture. Le petit âne s'engourdissait entre les brancards, de chaleur et de fatigue. Il allait doucement, si doucement que Félice pour le suivre n'avait pas besoin de se presser. Et la vieille disait encore :

— Je porte des courgeons. J'ai arraché aussi quelques carottes. La terre est dure par cette sécheresse.

— Oui, répondait Félice, la terre est dure.

— Ah! que veux-tu, soupirait l'autre.

Et Félice demandait après un silence :

— Mais... la Baptistine, elle ne vous aide donc point?

— Oh! pas même, protestait la belle-mère.

Son sourire était indulgent, mais il y passait de la tristesse. Elle expliqua, la troisième fois, plus intime avec Félice depuis qu'elles se rencontraient ainsi :

— Ma fille, tu comprends, des femmes comme elle, sûr que c'est bien mieux fait pour plaire aux hommes que des femmes comme toi... Ce

n'est pas mauvais, au fond... mais ça se donne des airs... Il y faudrait beaucoup de surveillance, et par un temps comme celui-ci, où le mari n'est jamais là... Ah! qu'est-ce que j'y peux, moi, pauvre vieille?

On voyait bien qu'elle taisait beaucoup de choses et qu'elle avait de la peine. Mais il n'eût pas été convenable qu'elle en racontât bien long à Félice ni que Félice l'interrogeât là-dessus. Elles se taisaient donc l'une et l'autre. Elles se souriaient un peu, avec sympathie. Le petit âne avançait toujours, les roues grinçaient doucement dans la poussière épaisse. De la carriole trop chargée, des brins de foin tombaient sur la route. De grosses cloches, au cou de chèvres lointaines qui regagnaient l'étable, faisaient un bruit sourd, liquide et sanglotant. Cependant, un désordre magnifique s'échevelait dans le ciel tout autour du penchant soleil, et Félice songeait, tourmentée et bienheureuse :

— Oh! ma mère, ne vous désolez pas. Je tiens la fin de notre malheur à tous les trois... attendez un peu.

Une fois, elle faillit parler et tout dire. Son secret s'agitait en elle comme une bête chaude

et mauvaise, douce à toucher et cependant redoutable. Tout bas elle prononçait les mots par quoi elle le ferait connaître : elle les trouvait savoureux à remuer dans la bouche et gardant longtemps leur saveur, comme la tige de l'anis et la feuille de la verveine qui laissent un parfum délicieux après qu'on les a mordues. Cependant, elle se taisait encore. Même en ordonnant le silence à cette vieille, elle n'eût pas été tranquille ; et c'est par elle seule que Julien devait tout connaître...

***

Ce serait très simple, et ce serait aussi à faire mourir de joie. Dès qu'il reviendrait, elle s'arrangerait pour le rencontrer, et au lieu d'être toute gênée, comme la dernière fois, et silencieuse, elle lui demanderait tout de suite : « Es-tu bien heureux maintenant ? — Oh ! sûr que non, répondrait-il. » Elle ajouterait bien tendrement, pour qu'il comprît aussitôt ses regrets et son repentir : « Vois-tu, mon Julien, nous nous sommes trompés tous les deux il y a trois ans. — Oui, mais comment faire maintenant ? Qu'est-ce que je peux lui raconter, moi, à cette femme, pour la

renvoyer? » Alors elle dirait : « Viens avec moi que je te montre quelque chose... » Ils arriveraient tous les deux à la Maison Grise et ce serait un des jours où l'on aurait vu passer sur la route M. Sadoulas s'en allant à Orange ou à Mondragon. Les portes seraient grandes ouvertes, comme toujours. Mais si la Beaumette rôdait par là, Félice saurait très bien lui dire : « Je suis venue chercher mon dé en argent; je l'ai oublié, une fois que je suis venue travailler ici. » Elle monterait et Julien derrière elle; ils entreraient dans le salon. Derrière le vieux portrait, Félice atteindrait la carte où Baptistine avait permis qu'on la représentât aux côtés de M. Sadoulas comme on fait des mariés le jour de leur noce. Elle expliquerait à Julien : « Tu vois... c'est ça ta Baptistine. Il n'y a vraiment pas besoin de se gêner avec elle. » Julien répondrait : « C'est bien vrai! » Et tout de suite il la prendrait dans ses bras.

Le mois d'août écrasait la terre; bientôt viendrait septembre avec ses raisins mûrs et ses petites figues. Et puis octobre commencerait de dorer la fine pointe des peupliers, et de grandes feuilles couleur de cuivre tomberaient en tournoyant des platanes sur la route encore

poussiéreuse et chaude. Alors Julien reviendrait en permission, alors se réaliserait tout ceci que rêvait Félice. Elle attendait. Une semaine ou deux, le jeudi, elle retourna chez la vieille pauvresse; mais une fois seulement elle vit passer Baptistine. Ceci lui suffit. Elle était tranquille. Et chaque soir, elle avait l'impression de secouer derrière elle la journée finissante et de se dégager d'elle comme on se dégage des ronces, une à une, qui vous retiennent sur le chemin.

Or voici qu'un matin, s'en revenant de chercher le pain à la place de Mélanie qui s'était la veille meurtrie la cheville, elle entendit trois femmes qui parlaient à la porte d'une petite épicerie. L'une prononça le nom de Julien Lartaud et les autres aussitôt baissèrent la voix parce qu'au milieu de la Grand'Rue, elles apercevaient Félice. Mais celle-ci vint à elles et demanda hardiment :

— Il est là, Julien?

— Oui... depuis hier...

On mesurait à cette femme bien renseignée deux kilos de pois chiches. Félice entra dans la boutique.

— Après, tu me donneras de la ficelle, dit-elle à la marchande.

— Prends-la, dit celle-ci, les pelotes sont sur le comptoir; c'est six sous à présent.

Félice prit et paya, mais ne s'en alla pas.

— Je croyais, continua-t-elle, qu'il devait venir seulement pour l'automne.

— Qui cela? demanda l'épicière.

— Julien Lartaud.

Toutes les femmes se regardèrent. On commençait de sourire.

— Tu étais bien renseignée, ma mie. Seulement il a pris la place d'un camarade qui aime mieux avoir sa permission un peu plus tard... et aussi lui, peut-être, il aime mieux de venir au moment qu'on ne l'attendait pas...

— Enfin, insista Félice, il est ici?

— Mais oui, on te dit.

Elle ajouta :

— Merci!

Et c'était peut-être pour la ficelle et peut-être pour le renseignement. Elle s'en alla. Derrière elle les commères s'égayaient.

— Voyez-moi ça, comme elle se tient bien au courant!

— Elle a peut-être encore de l'amitié pour lui.

— Ça s'est vu!

Félice n'avait pas besoin d'entendre ces paroles pour connaître qu'elles étaient prononcées. Mais cela lui était égal. Elle s'éloignait sans fuir, doucement, tout en tournant dans sa main la petite pelote rouge. Des femmes, en la croisant, lui disaient : « Adieu!... » Et elle répondait à cette salutation par un sourire distrait qui ne cessait plus.

—Adieu, Berthe, Francine!... Adieu, Marinette!

Elle entra dans la petite rue qui menait à sa maison. Le soleil brûlant l'occupait en plein de l'un à l'autre bord. Mais les figuiers débordant au-dessus des jardins laissaient tomber sur la chaude poussière une dentelle d'ombres bleues. Félice, un intant, s'arrêta là pour respirer. Elle mit ses deux mains sur la margelle du puits; elle pencha son visage en feu vers la bonne fraîcheur qui montait de l'eau profonde. Et comme elle avait besoin d'apprendre à quelqu'un ce qui l'étouffait, émerveillée d'elle-même et de porter tant de joie, elle dit à son visage apparu dans le cercle noir, parmi de grosses pierres et des verdures délicates :

— Il est là, ma Félice, il est là! Le moment est venu.

***

— Lui parlerai-je dès ce soir? se demanda-t-elle.

Mais voici que, maintenant, l'événement étant advenu si vite, elle sentait le besoin de se préparer encore un peu. Elle réfléchit qu'une permission dure plus d'une semaine. Elle avait tout le temps. Elle pensa : Demain!... Et quand le soir vint, elle eût préféré ne pas quitter la maison, tant elle craignait de le rencontrer.

Cependant elle sortit, parce qu'elle avait bien mal à la tête. Elle s'en alla prudemment sur la route de la gare, qui est à l'opposé de la scierie. Mais toutes les prudences ne seront rien et ne serviront que le destin, s'il a décidé de les employer à ses besognes. Comme Félice prenait la ruelle la plus déserte qui pût mener à cette route, elle aperçut Julien. Debout, s'appuyant au mur bas d'un jardin par-dessus lequel trois grenadiers dressés brûlaient magnifiquement de toutes leurs fleurs ouvertes, il avait les deux bras croisés sur sa poitrine et semblait réfléchir en attendant quelqu'un.

Fallait-il donc qu'elle le rencontrât toujours ainsi? Elle s'irrita contre ce mauvais hasard et, d'abord, voulut s'en aller. Mais si Julien l'avait aperçue, lui laisserait-elle penser qu'elle voulait le fuir? Elle s'approcha. Ayant oublié qu'elle devait être devant lui plein d'assurance, toute haletante des battements pressés de son cœur, elle avançait plus doucement que là-bas dans les Iles, quand les longues herbes du mauvais chemin semblaient encore se lier à ses jambes et se nouer devant ses genoux. Elle le regardait. Il portait son pantalon d'uniforme, et les bandes molletières bien serrées autour de la jambe; mais, au lieu de la lourde vareuse, il avait mis une veste de paysan en coutil bleu. Une petite cravate d'étoffe verte se tordait autour de son cou. Elle vit tout cela, et le profil tendu, la joue osseuse, très pâle, la moustache presque blonde, les cheveux bruns rejetés en arrière. La tête lui tournait. Elle ne savait plus du tout quelle contenance serait la meilleure, et, quand elle l'eut rejoint, elle put lui dire seulement : « Oh!... Julien! » dans un petit souffle.

Il laissa tomber sur elle un regard étonné.

— C'est toi!... Bonsoir.

Elle répéta doucement :

— Bonsoir.

Il ne s'étonna pas de voir qu'elle demeurait là, devant lui, en pleine rue, sans crainte d'être aperçue. Une seule chose l'intéressait en ce moment. Il demanda :

— Est-ce que tu n'as pas vu passer le facteur?

— Le facteur?

— C'est bien maintenant qu'il le porte à la gare, le courrier de sept heures?

— Oui, je crois, c'est maintenant... Tu as une lettre à donner?

— Je te demande, cria presque Julien, si tu l'as vu passer déjà.

Il semblait tout exaspéré. Elle connaissait sa violence. Autrefois elle détestait cela; mais elle regardait aujourd'hui ces yeux où passait la colère, ce pied qui martelait le sol dur. Elle balbutia, ne pouvant comprendre, et troublée désormais par chacun de ses gestes :

— Je ne sais pas.

Il haussa les épaules. Mais comme il se détournait d'elle, impatienté, il vit venir Paulet, le facteur, avec sa grosse veste sombre et son képi posé tout en arrière à cause de la chaleur. Il

portait sur l'épaule son sac de lettres que serrait une ficelle et il marchait lentement, n'étant point en retard et désirant goûter un petit souffle errant dans le soir qui venait. Julien fit trois pas rapides au-devant de lui et s'arrêta net au milieu du chemin.

— Hé! bonsoir, Lartaud. Te voilà donc revenu!

— Bonsoir, Paulet.

Il barrait la route et ne bougeait plus.

— Qu'est-ce que tu me veux?... Tu as l'air drôle.

— Je veux une lettre qui est dans ton sac, déclara Julien.

Il allongeait la main. L'autre, qui n'était pas moins robuste, leva le bras aussitôt, prêt à le saisir au poignet.

— Tu n'es pas fou!

Le visage de Julien était plus blanc que la poussière blanche du chemin.

— Ouvre ton sac, je te dis. Je la trouverai tout de suite, je connais l'écriture.

— Mais dis-moi... c'est l'air des tranchées qui t'as monté à la tête? Est-ce que tu ne sais pas que c'est défendu?

— Je sais que je veux lire cette lettre, cria Julien hors de lui-même.

Il cherchait à saisir le sac. Paulet, le laissant pendre plus bas derrière son dos et tournant sur lui-même, ne permettait pas qu'il l'atteignît. Et Félice, les regardait piétiner sur le chemin, comprenant qu'ils allaient se battre et qu'il valait mieux n'appeler personne...

— Avec ton uniforme, tu n'as donc pas peur des gendarmes? Ça ferait joli.

Julien, brusquement, sauta de côté. Il mit la main sur le sac gonflé, le sentit fuir une fois de plus et jura de fureur.

— Donne donc, gronda-t-il avec une obstination qui ne pouvait plus mesurer rien. Donne ou je le prends. Ah! je suis plus fort que toi, tout de même.

— Holà! cria Paulet vers deux hommes qui tournaient à l'angle d'une maison.

L'un menait par la bride un lourd cheval et l'autre portait sur l'épaule sa grande faux luisante où miroitait le ciel bleu.

— Hé! mais, dit celui-ci en pressant le pas, on se bat.

Alors, en le voyant venir avec son compagnon

derrière lui, Julien tout à coup eut peur du scandale. Il recula, serra ses deux poings sur sa colère et voulut rire :

— Bon... c'est bon, Paulet. Ça ne vaut pas la peine de crier secours. Mais, tout de même, tu aurais pu avoir de la complaisance.

L'autre, ahuri encore, ne sut que répéter :

— Tu es fou!... Une complaisance avec de la prison au bout! Non, mais...

L'homme au grand cheval et l'homme à la faux l'avaient rejoint. Il marcha près d'eux, en silence d'abord, mais se hâtant, dès qu'il fut un peu plus loin, de conter l'aventure. Julien, cependant, s'enfuyait par la petite rue, la tête haute et tendant la mâchoire, à grands pas exaspérés.

— Oh!... Julien!... cette lettre...

Il se retourna, et vit Félice qui courait derrière lui. Comme il étouffait depuis trop longtemps et qu'il eût crié sa peine à l'herbe et aux cailloux, il lui jeta, sans plus penser à rien qu'à se soulager :

— Cette lettre est de ma gueuse de femme qui l'a écrite tantôt à un amant qu'elle doit avoir. Je la guettais bien. Mais je l'ai surprise

seulement quand elle revenait de la poste. Maudit Paulet!... J'aurais dû le tuer. Je serais sûr maintenant! ça vaudrait mieux...

— Ah! dit Félice, tout emportée à son tour, ça n'est pas la peine de tuer Paulet, et il valait mieux ne pas faire tant d'histoires. Tu n'avais qu'à me demander, à moi...

— A toi!... Qu'est-ce que tu sais donc, toi?

Il lui tenait les deux poignets. La brûlure de ses mains serrées fut douce à Félice. Elle allait tout dire, et ses justes paroles anéantiraient pour jamais cette Baptistine misérable... Or, tandis qu'il la secouait un peu, elle chercha son regard, et elle le vit qui ne descendait pas vers elle, qui ne se souciait pas d'elle, mais qui, dur et passionné, cherchait au loin sa souffrance. Un grand froid courut de ses tempes à ses mains. Elle se secoua, se dégagea, s'écarta... Et, toute hagarde maintenant, elle aussi regardait très loin.

— Eh! bien? demanda Julien.

— Eh! bien, dit-elle en portant ses deux mains à ses joues comme pour cacher ce qui, de sa pauvre âme, lui pouvait sortir au visage, demain...

— Non! cria-t-il, pourquoi demain? Tu ne sais donc pas la nuit que je vais passer? Je n'en peux plus!... C'est ma mère, qui fait tout pour me cacher quelque chose, c'est les gens qui ont l'air de jargonner je ne sais quoi, ce sont ses façons à elle, la Baptistine, qui a comme peur de moi, ou bien qui me fait la comédie d'être trop amoureuse. Ah! mais, j'en ai assez à la fin... Je souffre... moi!... Je veux savoir.

Félice aussi voulait savoir.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? demanda-t-elle très bas.

Il la regarda avec pitié.

— C'est vrai... tu ne peux pas comprendre... toi! Tu as toujours été indifférente et froide. Mais quand on aime... Ah! pauvre Félice.

Il ramena sauvagement sur sa poitrine ses deux poings serrés.

— Dis... dis vite... Ça m'est égal.

Et comme elle se taisait toujours, il gronda, d'une voix plus basse et effrayante :

— Ah! mais, dis-le-moi, ce que tu sais.

Toute la colère qui s'était détournée de Paulet revenait maintenant sur Félice. Mais il lui fallait se taire encore. Elle chercha un mensonge.

— Les choses que je sais, je ne suis pas sûre tout à fait... Ce soir, justement, je dois voir quelqu'un qui me dira... Laisse... laisse-moi aller, nous nous verrons demain.

Elle s'éloignait.

— Où ça? cria-t-il, déjà prêt à la ressaisir.

— Sur les six heures... dans le chemin de la Maison-Grise. Il n'y passe personne.

Elle n'attendit pas qu'il lui répondît. Elle se sauva. La terre était molle sous ses pas, comme si les durs cailloux se fussent défaits en poussière. Elle put arriver cependant jusqu'à sa maison. Elle poussa la porte; elle entra en disant : enfin! — Mais elle n'avait rien laissé derrière elle; elle amenait avec elle toute sa misère; et ce qui avait commencé de la mordre là-bas, sur le petit chemin, continuait férocement de lui manger le cœur.

***

Sur le minuit, comme elle ne pouvait pas dormir, Félice se leva doucement et commença de marcher dans sa chambre.

Elle marcha près de dix minutes dans cette

pièce obscure. Elle ne se heurtait point aux meubles, dont elle connaissait la place, mais elle s'arrêtait à chaque tour auprès des murs, stupidement, comme étonnée de les trouver là, si solides et l'enfermant si bien. Elle touchait l'un du doigt et repartait vers l'autre aussitôt. Elle ne pensait pas à Julien, ni à Baptistine, ni à rien. Par instants ses dents serrées faisaient dans sa bouche un petit bruit, et ses pieds nus laissaient derrière eux des places chaudes sur le carreau froid.

Ce ne fut point la fatigue qui l'arrêta, mais d'entendre au-dessous d'elle, dans la salle, Mélanie Grimaud gémir et se tourner dans son lit. Ayant peur de l'éveiller tout à fait, elle ouvrit une porte et s'en alla dans le grenier.

Il n'y avait pas de lune, cette nuit-là; invisible, elle semblait avoir fondu dans l'espace, tant le ciel frissonnant contenait de lumière. Les deux lucarnes du grenier, ouvrant au ras du sol, envoyaient cette lumière sur les objets les plus bas, et l'on voyait miroiter les grandes jarres de terre où sont conservées les olives, on distinguait les pommes sur leurs « canisses, » les pieds rongés d'un pétrin, la peau de chèvre en

lambeau qui recouvrait une très vieille malle, tandis que les grosses poutres avec leurs chaînes d'aulx et leurs piments pendus demeuraient confuses et toutes mêlées à l'ombre épaisse. Félice se traîna dans cette pâle lumière. Soudain elle défaillit. Elle s'assit sur la vieille malle, et ses deux mains pendantes s'écorchaient, sans qu'elle s'en aperçût, aux clous de cuivre tout bossués qui retenaient encore sur le bois craquant les débris de poil et de peau.

Un peu de pensée lui revenait maintenant. La tête basse et le regard tendu, elle se répétait : « Il l'aime ! » Elle se répétait aussi avec une obstination presque stupide : « Je suis sa vraie femme. » Autour de ces pauvres mots tout le monde tumultueux des grandes émotions qui se lèvent autour de l'amour venait se presser et jeter en silence ses prières et ses cris. Une sueur d'angoisse mouillait ses tempes. Elle remontait un peu et pliait ses épaules. L'image de Julien se tenait devant elle; elle joignait et tordait ses mains en la regardant. Une heure passait, et, tout affolée du souvenir lointain de leurs froides caresses, elle ne désirait plus rien au monde que les goûter à nouveau avec cette ar-

leur qui la tenait aujourd'hui. Une autre heure suivait celle-là et l'idée de frapper Julien dans son amour nouveau lui faisait un mal aigu qui ne se pouvait supporter. — Et c'étaient les grandes minutes de sa petite vie qu'elle vivait là, celles où le pauvre être humain, tout emporté à travers soi-même et ne comprenant plus ce qu'il advient de lui, touche à tous les bas-fonds comme à tous les sommets, acceptant d'être indigne et s'effrayant d'être magnifique, selon que le mène le plus misérable ou le plus sublime vertige. Félice éprouvait ces choses, dans une stupeur, sans pouvoir raisonner d'elles. Et elle savait seulement qu'elle était là, assise dans le grenier de sa maison et qu'elle ne pouvait pas dormir, toute tordue qu'elle était et brûlée de douleur.

Sa tête lourde de plus en plus et ses mains lourdes la tiraient vers le sol. Elle sentait par instant quelque chose de froid qui lui venait peut-être d'une pensée plus insupportable et peut-être d'un souffle qui passait dans la nuit. — « Il l'aime, cette Baptistine, il l'aime... alors, moi? » — Elle savait bien, en ce moment comme dans la première minute où la passion

avait commencé de l'émouvoir, qu'elle ne connaîtrait jamais d'autre homme que celui-là, puisqu'elle était sa femme et qu'il était vivant. Et cependant le besoin de l'amour la tenait avec toute sa force terrible. « Il ne pardonnera pas la trahison, il ne pardonnera pas!... Quand je parlerai, il aura mal d'abord... et puis ça passera. Il mettra cette femme dehors... et je reviendrai dans ma maison... » Elle voyait les grands hangars de la scierie, elle entrait dans la cuisine sombre. Le craquement des brindilles dans la haute cheminée, l'odeur du carreau fraîchement arrosé, étaient perceptibles à ses sens exaspérés. Comme dans les jours bienheureux où elle attendait Julien, elle voyait ce que seraient maintenant pour elle le travail, les repas, les nuits... Toute une vie passait à suivre ce rêve et cependant il n'occupait que quelques-unes de ces terribles minutes.

— « Oui... mais il aura mal!... il aura mal... »

Elle ne voulait pas. Elle était sa femme. Elle avait le devoir d'assurer la paix à son foyer, de veiller sur lui, de le garder du malheur... Et, pour le défendre, elle se faisait aussi farouche que pour le conquérir.

Les crapauds sous les lierres et les petites chouettes rondes se répondaient doucement à travers la nuit. Des trains roulaient au loin dans la plaine sonore. Soudain ces bruits s'apaisaient. Le grand silence qui montait de la terre s'en allait retrouver le grand silence qui descendait du ciel. Et le cri limpide et long d'un grillon nocturne les déchirait tout à coup comme du bout effilé d'une aiguille d'argent. Et puis un peu de rose commença de teindre sur les dalles du grenier la pâleur des étoiles. Les jarres de terre semblèrent refléter chacune, à leur flanc vernissé, une flamme lointaine. Un peu plus tard, les poutres entre-croisées apparurent sous le toit, les aulx pendus révélèrent la blancheur de leurs gousses régulières, et les piments rouges montrèrent leur sombre et violente couleur.

— Ah! non, gémit Félice en regardant ce jour qui venait, non!... je l'aime trop... je l'aime trop.

Mais, pour éviter ou pour obtenir quelle chose, l'aimait-elle trop fort? elle n'aurait pas su le dire. Et tout égarée, tombée sur les genoux, accroupie au pied de la vieille malle dont le poil rude frottait et rougissait ses épaules, elle sen-

tait maintenant sans arrêt passer à travers son cœur le grand frisson qui cette nuit ne l'agitait que par instant...

***

— Tu n'as pas entendu les rats cette nuit?

— Non, ma mère.

— Ils en ont cependant mené un sabbat, dans ta chambre. C'était comme le pas d'une personne. Mais tu as toujours eu le sommeil lourd. Tu n'es pas comme moi.

— C'est bien vrai.

Félice, penchée sur la table, traçait de petits plis dans une étoffe de soie rose; mais elle ne pouvait réussir à ce qu'ils fussent égaux et sans cesse elle recommençait avec une maladresse d'apprentie. Mélanie Grimaud, une terrine entre les genoux, épluchait et coupait en tranches minces de longues aubergines.

— Tu n'es pas bien en train ce matin, on dirait. Et puis, qu'est-ce que tu as tout le temps à regarder l'heure?

— Moi... rien, dit Félice.

Elle voulut rire, mais ce rire sonna seulement

dans sa gorge et ne put paraître sur son visage. Toute pâle de sa mauvaise nuit, les yeux larges et creusés, elle avait comme une expression d'extase ou d'égarement qui lui seyait de façon singulière. Pendant dix minutes, gênée par l'observation de sa mère, elle se tint de lever à tous moments les yeux; mais son regard ensuite ne cessa plus de revenir au cadran de l'horloge et à ses lentes aiguilles.

— Six heures encore! pensa-t-elle quand sonna au clocher l'angélus de midi. — Dans quatre heures, se dit-elle un peu plus tard, dans trois heures, dans deux... — Et quand ce fut la demie après cinq heures, elle se leva.

— Où tu vas, Félice?

— Rapporter à Jeanne Linsolas sa blouse, que j'ai finie hier.

Elle monta dans sa chambre passer un corsage neuf, d'étoffe blanche à pois bleus, et mettre un peu de poudre.

— Il faut qu'il me trouve jolie. Mon chignon n'est pas à la mode comme celui de Baptistine, mais mes cheveux sont mieux que les siens. Il disait toujours : ma Félice, tu as de beaux cheveux...

Elle se regarda longtemps dans la mauvaise glace qui lui brouillait tous les traits, et puis elle regarda autour d'elle, le lit, la commode, et la petite table avec sa garniture de toilette très propre mais dépareillée, achetée par pièces aux « terrailleurs » qui passaient.

— Quand tu reviendras ici, dans cette chambre, toute ta vie, pensa-t-elle, sera changée.

Elle redescendit, traversa la salle, oublia de prendre cette blouse qu'il lui fallait emporter, regarda l'heure encore et sortit bien vite. Cependant elle n'était pas en retard ; et même, elle avait peur maintenant d'arriver trop tôt, de devoir trop longtemps attendre sur ce chemin... Son pas s'alourdit, elle avançait à peine. Des femmes cousaient au seuil des portes et les lauriers-roses étaient en fleurs. L'angle aigu des petits toits de tuile se détachait durement sur le dur ciel bleu, et les hirondelles, nombreuses, entre-croisant leurs vols et lancées dans l'espace, semblaient tisser un filet pour y prendre la lune pâle qui venait d'apparaître au plus haut du ciel.

— Il fait beau... Les gens sont heureux...

Félice marchait plus lentement encore. Elle

prit la grand'rue, étroite entre ses maisons très vieilles, et passa devant l'église. La petite place était déserte. Les volets du presbytère étaient clos et closes les persiennes de la maison du notaire. Un acacia dans le jardin de celui-ci, un figuier chez M. le curé, se regardaient par-dessus des murs humides où la mousse poussait comme au rebord des puits. Et il n'y avait personne sur cette place, non personne que là-bas, sous l'acacia justement, une femme penchée qui avait posé son pied sur une borne et rattachait son soulier blanc.

Félice la reconnut tout de suite à sa robe légère et à son haut chignon, parmi les boucles duquel luisaient les dorures d'un grand peigne. Elle s'arrêta, tout en colère : Julien hier soir et celle-ci, maintenant! Fallait-il que toujours l'un ou l'autre se trouvât sur son chemin? C'est trop petit, les villages, on se rencontre trop souvent. Elle aimait mieux s'en aller... Où cela? Elle ne savait pas... Tout agitée, elle semblait déjà commencer de fuir. Seulement cette fuite la rapprochait de Baptistine, et la jeune femme en se relevant, un peu rouge et la sueur perlant à sa tempe, la vit devant elle, sérieuse, avec sa

bouche serrée et ces yeux un peu effrayants qu'avait creusés une à une chacune des heures de sa mauvaise nuit.

Elle eut peur; elle redoutait cette Félice qui, naturellement, la devait haïr et qu'elle avait rencontrée un jour sur le chemin de la Maison-Grise; et tout de suite, sans même la regarder, elle fila le long du vieux mur, comme une petite fille qui s'épouvante, balançant sur ses jambes fines sa robe frivole. L'autre ricana derrière elle. Et jamais elle ne l'avait détestée comme en ce moment où elle venait de la si bien voir, puérile et jolie, avec ses boucles et sa poudre aux joues, et ce parfum qui demeurait derrière elle et blessait Félice comme un soufflet au visage. En silence, elle la menaça. Elle n'avait plus d'hésitations. Et sans plus rien voir autour d'elle, sans plus rien distinguer de ce qu'elle éprouvait, de ce qu'elle allait faire, elle marcha vers l'endroit où l'attendait Julien.

Elle quitta les maisons et fut dans la campagne. Les grandes haies dressèrent leurs branches dures et leurs petites feuilles serrées. La menthe velouta les bords du chemin. Six heures sonnaient au clocher. « Je suis en avance »,

pensa Félice; et aussitôt elle aperçut Julien qui marchait sous les chênes. En ce moment, il lui tournait le dos, mais, sans doute, il l'entendit venir, car il s'arrêta brusquement et revint à grands pas vers elle.

Alors Félice eût voulu étendre les deux mains pour l'arrêter. Elle eût voulu supplier qu'une heure encore lui fût accordée. Mais ce fut trop rapide pour qu'il restât le temps de réfléchir à rien.

— Eh! bien? demanda tout de suite le jeune homme, tu les as, ces preuves? Les gens ont parlé.

Oh! qu'il était avide et tourmenté, furieux et pitoyable! Pareille à l'agonie nocturne de Félice avait dû être, cette nuit, son agonie! Les heures passent... On regarde l'ombre... Le cœur est une plaie vive que font tressaillir, comme d'un coup d'ongle, toutes les pensées qui passent. On dit: «j'ai trop mal!»... On se lève... on tourne... on fuit... on retombe... et cela continue... C'est ainsi!... c'est ainsi!... Chacun des tourments de sa nuit à lui, Félice aurait pu les dire... Ah! véritablement ils souffraient trop l'un et l'autre, il fallait se hâter... Elle savait bien que sa réso-

lution était prise, mais peut-être ne savait-elle pas quelles paroles allaient sortir de sa bouche. Et elle pensait encore : il ne pardonnera pas... quand il saura tout, il cessera de l'aimer, bien sûr...

Or, à sa stupeur profonde elle s'entendit prononcer :

— Les gens sont des méchants et des imbéciles. Il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'ils racontent.

— Rien? s'exclama Julien.

Aussitôt, furieuse d'elle-même, elle se demanda : « Est-ce que tu es folle?... » Et cependant, elle répéta :

— Rien!

Il ne la croyait pas. Il haussait les épaules. Et, mécontent de cette réponse misérable après qu'il s'était préparé à entendre tant de choses :

— Pourquoi tu m'as dit alors que tu savais mieux que personne?

Elle se troubla. Il avait raison. Pourquoi? Elle ne savait plus. Elle se demandait : Qu'est-ce je peux lui répondre? Et elle affirma avec un calme dédaigneux :

— Je croyais... on m'avait causé... des racontars et voilà tout.

Sa voix devenait plus sûre. Elle le regardait avidement. En vérité, il avait l'air de moins souffrir et cela la soulageait comme un baume posé sur son mal à elle. Elle avait besoin maintenant de le voir sourire! Un besoin tel qu'elle se disait, voulant bien se convaincre afin de le pouvoir convaincre lui-même : « C'est vrai, ça... des racontars... Elle a bien pu se promener quelquefois dans le jardin de M. Sadoulas pour s'amuser de lui et de ses manières, pas plus. Elle a même pu aller au Bourg, et le retrouver là-bas, et se faire photographier ensemble. Et après?... Qu'est-ce que ça prouve?... Rien du tout que de l'imprudence. » Et, tandis que ces idées s'agitaient en elle, Félice prononçait tout haut, avec fermeté :

— Baptistine, bien sûr en venant plus vieille elle viendra plus raisonnable. Mais pour ce qui est d'avoir fait le mal, je t'assure bien qu'elle ne l'a point fait.

Il la regarda, presque stupide, tant il était déconcerté :

— Cette lettre, alors?

— Quelle lettre?

— Celle que je voulais reprendre à Paulet.

— Tu l'as vue écrire?

— Si je l'avais vue écrire, je lui aurais sauté dessus et je l'aurais arrachée, sa lettre... Non!... mais d'abord elle s'est enfermée dans sa chambre... Et puis elle m'a dit que c'était pour coudre son bas, et cependant en descendant elle avait de l'encre au bout du doigt. Et puis un peu plus tard, elle est revenue du côté de la poste. J'ai dit : « D'où tu viens? » Elle était rouge. Elle m'a dit : « D'acheter des œufs. » Et elle avait bien six œufs dans son panier, mais c'était tout de même un mensonge. Je me le suis pensé après...

— Qu'est-ce que tu en sais? dit Félice, mon pauvre Julien!

Secrètement elle continuait de raisonner : « Oui... qu'est-ce qu'il en sait?... Peut-être elle n'a pas écrit... et peut-être, si elle l'a fait, c'était pour lui dire, à M. Sadoulas, sans avoir besoin de revenir chez lui : « Ne m'attendez plus jamais... Ne revenez plus autour de ma maison... Je ne veux plus vous voir. » Julien baissait la tête. Il arracha une petite branche épineuse, la serra avec tant de force qu'il s'écorcha profondément, et le sang coula lentement de la paume

déchirée sur le dos de la main la liant d'un mince ruban rouge. Il regarda la terre, et puis le ciel, et encore la terre. La conviction lui venait, mais il se méfiait de l'accueillir parce qu'il la désirait trop fort.

— Enfin, répéta-t-il, c'est bien vrai que tu ne sais rien?

— C'est bien vrai qu'il n'y a rien, affirma-t-elle.

Entre eux, par terre, au bord de l'ornière, il y avait une taupe que l'on venait d'écraser. Une bouillie rouge coulait de sa douce fourrure souillée et aplatie par quelque talon brutal. Des fourmis lentes commençaient de tourner autour et d'approcher ce qu'il y avait de déjà mort dans cette chair encore vivante; des soubresauts agitaient encore les pattes de devant, terminées par les petites mains griffues qui tressaillaient et se repliaient d'une façon presque humaine.

— Si elle pouvait mourir tout à fait, pensait Félice en la regardant, si elle pouvait...

Mais elle leva la tête. Un tressaillement pareil à celui qui convulsait la bête moribonde secoua ses épaules. Après avoir réfléchi longtemps, Julien disait, — et le sourire qu'elle

avait tant souhaité de lui voir détendait son visage.

— Sûr et certain que, s'il y avait quoi que ce soit de mauvais à dire sur elle, tu serais la première à le savoir, et à me le raconter.

— Oh!... sûr! dit encore Félice.

***

Ce fut tout. Elle demeurait devant lui, mais toutes les paroles désormais étaient dites. Il en fallait seulement ajouter quelques autres, de politesse, avant de se séparer. Julien prononça donc :

— Eh! bien, merci alors, et adieu, Félice.

— Adieu.

Il s'éloignait. Il jeta par-dessus son épaule :

— Tu m'as dérangé pour rien, mais ça ne me fâche pas. J'aime mieux ça.

Il riait maintenant. Son pas allègre et jeune avait une allure dansante. Le bonheur s'élevait en lui comme monte la flamme après que l'on a écarté les herbes mauvaises qui l'allaient étouffer.

Alors, toute seule sous le ciel, dans la plaine

qu'enfermait à jamais le cercle rond des collines, Félice ouvrit ses deux mains :

— Voilà! dit-elle.

Elle regarda à ses pieds la petite taupe qui avait fini de mourir et que recouvraient les mouvantes fourmis. Elle regarda la Maison-Grise.

— Demain, j'y viendrai dire que j'ai perdu mon dé. Mais ce sera pour prendre ce portrait où je l'ai caché. Je le déchirerai.

Elle revint lentement. Deux femmes la croisèrent, traînant par sa corde une vieille chèvre dont les sabots s'allongeaient en griffes et s'écartaient hideusement en frappant le sol, et puis une enfant bossue qui serrait dans ses bras sales une bouteille de lait. Félice ne remarquait pas ces laideurs. Elle ne s'attristait pas de rentrer chez elle et de demeurer là désormais jusqu'à l'heure de la vieillesse, assise sur sa pauvre chaise, derrière les carreaux troubles de la petite fenêtre, au bord d'un chemin où ne passait personne. Elle souffrait très peu, ne sachant plus bien si elle était morte elle aussi, ou satisfaite à présent jusqu'à l'extase. Car elle avait plus fait pour l'époux que ne pourrait jamais

faire cette Baptistine. Elle n'était plus jalouse de ce petit amour. Et elle se répétait avec une obstination de simple créature dont le sûr instinct ne se veut pas plier aux changeantes lois inventées par les hommes :

— Tout de même! c'est moi sa vraie femme...

Le Mas Julian, septembre 1918.

MADAME FIRMIN

Leur maison était la dernière du village, sur la grand'route qui descend vers Marseille, isolée des autres par un champ bien tenu et un petit verger. Un laurier-rose poussait devant la porte; une peinture blanche rajeunissait les vieux murs; un basilic, dans sa jarre de terre jaune, embaumait le vent qui passait. Cependant les femmes, en approchant de cette maison, tordaient sans indulgence une bouche dédaigneuse, et, quand elles criaient sur le seuil : « Bonjour, madame Firmin! » ce n'était nullement pour marquer de la politesse à celle qui demeurait là, mais bien pour l'insulter en lui jetant ironiquement à la face un nom qui n'était pas le sien.

« Madame Firmin » n'était point du tout

mariée avec « Monsieur Firmin ». Tout le monde savait cela. Tout le monde savait aussi que dix années d'âge les séparaient l'un de l'autre et que la femme se flétrissait, presque vieille déjà, alors que l'homme demeurait jeune et robuste, et fort beau garçon. A ce déshonneur, comme à ce ridicule, sans doute eût-on montré de l'indulgence, car les gens des campagnes n'ont, à bien des égards, que de petits scrupules. Mais ce couple était heureux, et cela déchaînait autour de lui toutes les haines villageoises, âpres, tenaces, et si promptes à s'engraisser de leur nourriture misérable.

On riait du soin extrême que prenait de sa personne Mme Firmin, et de la voir toujours, mince, grande, brune, avec des traits fins et de longues rides, plus coquettement coiffée qu'une jeune fille et cambrant son buste long dans des corsages à raies tendres. On riait des attentions qu'avait pour elle M. Firmin et de la façon orgueilleuse dont le dimanche il la menait à son bras, tout éclatante d'une joie amoureuse qui se laissait trop voir. On riait de la façon dont ils travaillaient l'un et l'autre : lui, qui se louait à la journée pour la besogne des champs, s'ap-

pliquant comme un petit enfant à bien faire et à n'être point blâmé; elle, ayant pris un métier de rôdeuse, colportant de grange en grange, dans un panier plat pendu à son cou, des broches, des épingles, des peignes et des rubans. Et l'on raillait leur prospérité modeste plus cruellement certes qu'on n'eût blâmé leur paresse.

Ils ne s'occupaient guère de tout cela, prenant trop de plaisir à leur bonne entente pour avoir besoin de personne. Chaque matin, de fort bonne heure, ayant bien fermé leur porte et caché la clef dans la terre ou les trous du mur, à des places toujours différentes, ils se séparaient au seuil de leur maison. Et leur baiser d'adieu avait tant de violence que les commères voisines, si elles venaient à le surprendre, en demeuraient pour tout le jour égayées. Et puis l'homme gagnait l'une ou l'autre des fermes où on l'employait, et la femme s'en allait dans la campagne plate autour de laquelle s'arrondissent les collines aux variables couleurs.

Vêtue l'été de percale claire et fraîchement lavée, l'hiver de lainages bleus ou gris, point grossiers, elle portait toujours des cols blancs

bordés d'une dentelle solide, et, sous le vent qui suffoque ou le soleil étourdissant, elle marchait, l'éventaire au cou, les cheveux lustrés d'huile, roulés au fer sur les tempes et relevés par des peignes brillants.

D'une grange à l'autre, il y avait quelquefois plusieurs kilomètres; mais, quel que fût le temps, elle ne s'arrêtait jamais au bord du chemin, et son pas ferme se marquait régulièrement dans la boue ou dans la poussière. Elle allait à la Mesurade, à la Cloche, au Mas de l'Aze; elle allait plus loin encore, au delà de la digue, dans les maisons des « Iles » que le Rhône grondant menace nuit et jour. Sous l'ombre en taches rondes des bouleaux agités, par de petits chemins de raccourci qui sentent la feuille chaude et la vase desséchée, elle avançait dans la broussaille et le silence. Tout d'un coup, de très loin, elle entendait les chiens de garde hurler sauvagement et se précipiter. Mais elle ne les redoutait pas et savait qu'ils deviendraient paisibles en la reconnaissant.

Au fond des salles obscures où bourdonnent les mouches, les jeunes filles riaient en apercevant la colporteuse, et les femmes, après avoir

dit : « Sûr qu'il ne faut rien aujourd'hui, c'était vraiment pas la peine de faire un pareil chemin », venaient aussitôt soulever la toile qui recouvrait le long panier aux bords plats.

— Tout de même, vous allez vous rafraîchir, madame Firmin.

Mme Firmin acceptait généralement, parce qu'elle savait qu'au bout d'une demi-heure de réflexion, les plus prudentes se laissaient tenter et les plus économes tiraient quelques francs de leur tiroir. Bravement ensuite elle se dirigeait vers une autre demeure, puis vers une autre encore, et, quand le soir approchait, elle s'en revenait vers le village, plus lasse que le matin sans doute, mais sans traîner la jambe et sans courber les épaules. Elle longeait de nouveau les champs de betteraves et de tabac, les blés, les maïs et les fourrages odorants. Enfin, elle apercevait les toits pressés, couleur du pain qui sort du four, et le bouquet de platanes d'où jaillissait le clocher gris tout bourgeonnant de sculptures simples et lourdes.

Elle apercevait sa maison solitaire au bout de son petit champ, au bord de son humble verger, et qui semblait ne s'être ainsi séparée

de toutes les autres que pour venir au-devant d'elle. Elle voyait le laurier-rose du seuil avec ses fleurs vives qui brûlaient comme des flammes et ses fleurs mortes, noirâtres et consumées; elle voyait la vigne bien soignée, le puits, le banc, la jarre de terre jaune avec son basilic. Elle voyait un peu de fumée qui sortait, à l'angle du toit, de la cheminée basse; elle pensait que Firmin était là, qu'il l'attendait... et son bonheur toujours neuf, lui coupant les jambes mieux que la fatigue, elle s'arrêtait un instant. Mais tout d'un coup, elle se précipitait comme une amoureuse de vingt ans, riante et les yeux éblouis, parce que M. Firmin se montrait à la porte, sous le laurier-rose, et qu'il disait doucement :

— *Peuchère* (1)! te voilà... Que tu dois être lasse!

***

Elle se pressait contre lui comme elle avait fait le matin, et, comme le matin, ils s'embrassaient passionnément. Et puis elle lavait son

(1) Pauvrette.

visage de la poussière des routes, rajustait son col, soulevait et gonflait de la pointe d'une longue épingle ses cheveux aplatis, et ils s'asseyaient près de la table ronde, devant la petite fenêtre que faisaient plus étroite encore la cage aux parois pleines où pépiait une caille, et un arrosoir suspendu.

Ils ne soupaient point, comme font les gens des campagnes, dans un silence recueilli; mais elle racontait ses courses, il disait ses travaux, et les paroles de chacun avaient pour l'autre un intérêt profond. Leurs voix cependant diminuaient avec le jour, et quand la nuit, autour d'eux, avait cessé de s'accroître, ils se taisaient tout à fait, les coudes à table, le corps plus pesant, les yeux vagues, et regardant venir les songes de la nuit.

Les braises mouraient dans le foyer; on entendait les grillons; la veste en coutil jaune de M. Firmin faisait dans l'ombre une ombre plus claire qui marquait la forme de ses épaules robustes. A ce moment, quelquefois Mme Firmin s'en retournait vers son passé... Elle le faisait sans amertume, avec, au contraire, une espèce de plaisir farouche, et elle dressait glorieusement

sa joie présente devant les vieux souvenirs qui la gonflaient toute d'une haine inépuisable...

Une à une, pour le plaisir une fois de plus de la sentir au fond d'elle se remuer, cette haine, elle regardait derrière elle les années de sa jeunesse, comme on regarde par-dessus son épaule la meute grondante et lointaine à quoi l'on échappa. Elle regardait... Et le mas de l'Olivette, là-bas, dans la plaine grasse et bleue, d'où l'on voit au matin, dans Arles lointaine, se dorer Saint-Trophime au-dessus des toits d'or, levait autour d'elle ses gros murs tout ornés d'armoires luisantes, de vaisselles peintes et de bassines de cuivre. — Qu'elle était donc riche, « Madame Firmin », du temps qu'elle ne portait pas encore ce cher nom dont les gens l'insultaient, et qu'elle avait eu d'orgueil et de plaisir d'abord, oh! pas bien longtemps! les trois premiers mois de son mariage peut-être, et peut-être seulement les trois premières semaines; oui, trois semaines et pas plus, à moins que ce ne fussent trois journées...

Tout de suite son mari, Vincent Roux, avait bien su lui faire comprendre qu'il l'avait épousée ainsi, pauvre et sans parents, pour qu'elle fût

docile et se laissât écraser. Il était dur à tous et si farouche d'humeur que les servantes, jamais, ne renouvelaient chez lui leur engagement annuel. Sa femme, du moins, ferait quotidiennement la besogne utile et ne pourrait se plaindre, ni s'en aller.

C'est cela qu'il avait voulu, Vincent Roux, du mas de l'Olive, et c'est cela qui advint. Opprimée, bousculée, plus chargée de travail qu'un âne misérable, Adeline tomba du haut de ses rêves, et d'abord elle en eut un étourdissement dont elle pensa et souhaita mourir. Mais l'habitude vient vite, et toute sa vie d'orpheline et de pauvre fille l'avait dressée aux sagesses résignées. Elle s'accoutuma donc aux injures et à la besogne, comme font les bêtes domestiques; et le grand cheval, traînant sous la morsure des taons sa charrette de foin ou de blé, le chien saignant sous son collier trop dur et qui grondait au passant, les moutons grelottants après qu'on avait pris leur laine, ne se soumettaient pas plus qu'elle au machinal devoir.

Son cœur cependant, dont nul ne se souciait, la tourmentait quelquefois. Il lui venait des ré-

voltes, et aussi des langueurs et des rêves. Elle était jolie, avec un visage doré sur lequel semblait toujours poser un peu de soleil, des cheveux lisses et drus, un nez mince, et ces longs yeux sarrasins d'un bleu sombre et velouté qu'ont encore certaines filles en ce pays où des aïeules lointaines connurent les beaux vainqueurs dont le souvenir continue de chanter dans les petits vers bien rythmés du Romancero provençal...

L'été, dans son potager, tandis qu'elle fichait en terre et liait trois à trois les cannes où s'accrocheront les fragiles tomates; l'hiver, au coin du feu, tout en raccommodant le linge de cet homme qui était son homme et qu'elle n'aimait pas, il lui advenait de dresser son buste las; ses yeux se détournaient de l'ennuyeuse besogne et son regard tendu cherchait et suppliait la lumière du ciel ou l'ombre de la pièce. Elle soupirait, elle tordait doucement ses mains engourdies. Des larmes gonflaient sa gorge, brûlaient ses yeux. Elle haletait, elle penchait un peu la tête comme cherchant une main où reposer sa joue. Ces minutes avides et désespérées étaient le plus vivant de sa vie.

Quand elle sut que Vincent Roux la trompait avec des filles d'Avignon, elle n'en souffrit pas. Et quand il prit l'habitude de la battre, les coups ne lui firent mal que dans sa chair meurtrie. Elle était indifférente à tout, et le dimanche, à la grand'messe, elle traînait sans honte devant tout le monde son pauvre corps et son visage désolé.

Oh! ces dimanches, tous ces dimanches! Vincent Roux, plein de vanité, exigeait qu'elle s'attifât avec un chapeau à fleurs et une jupe de dame, mal coupée par la petite ouvrière à dix sous la journée, et qui pendillait par derrière. Les gens se poussaient du coude quand elle entrait dans l'église. On disait : « C'est l'Adeline Roux, du mas de l'Olivette. Hier, avec la charrette et les deux chevaux, elle était dans le champ à peiner comme un homme; et ce matin encore son mari l'a battue; le valet l'a raconté tout à l'heure en allant boire chez Linsolas. » Oui, on parlait ainsi, elle le savait, elle l'entendait. Cependant, elle gagnait sa place, paisible et morne, insensible à ces murmures, trop profondément malheureuse pour demander la pitié des autres ou pour la redouter.

Elle se rappelait tout cela. Elle se rappelait aussi, après huit années de cette vie maudite, la naissance de son fils et sa joie délirante, — une joie dont craquaient son cœur et son cerveau, — devant le petit paquet laineux, pleurant et chaud. Elle se mettait à genoux devant la barcelonnette de bois clair où étaient sculptées des abeilles, elle chantait tout bas, et sa chanson ralentie devenait une prière, et sa prière n'était plus qu'un Acte d'amour passionné. Oui, elle se rappelait cela et comme elle portait l'enfant dans ses bras pour voir danser les « demoiselles » au-dessus du ruisseau, et comme il riait d'apprendre à marcher et posait fortement ses petits pieds sur la terre. Mais elle ne voulait retrouver ces choses que confusément, parce que, si tout le reste lui donnait un sauvage plaisir, ces choses lui faisaient du mal. Si vite, le père brutal avait entendu le lui prendre, son Pascalet! Il ne permettait point qu'elle lui donnât un ordre, et si elle l'osait cependant, il disait au petit de hausser les épaules, comme il faisait lui-même, et de ne rien écouter. Quand elle voulait punir, aussitôt il supprimait le châtiment et si, au contraire, elle montrait de l'in-

dulgence, il était si sévère que l'enfant haïssait les douceurs de sa mère d'où résultaient pour lui tant de coups et d'heures passées dans la « patouille » au charbon avec les souris prestes et les frôlantes araignées.

Il prit l'habitude de la traiter avec ce dédain dont tout le monde à la maison usait envers elle, et sans doute n'eut-elle point la force de considérer dans sa pauvre âme déchirée qu'il n'en pouvait être autrement! Pascalet eut six ans, huit ans, il en eut dix; il était fort et grand, mais au lieu de s'enorgueillir, Adeline le voyait avec horreur devenir un homme, comme le père; elle le contemplait avec une épouvante haineuse pour tout le mal qu'elle recevait de lui; et elle fermait son cœur devant cet enfant, comme on plie les bras pour se protéger devant qui a toujours la main levée pour vous battre.

Il lui parlait rudement, lui aussi, et lui aussi ricanait bien haut si elle osait montrer de l'indignation. Souvent il lui donnait des ordres, et il frappait le sol du pied et criait des injures si elle n'obéissait point assez vite. Alors le père disait : « A la bonne heure! » en le voyant tout gonflé envers elle de puérile fureur. Oui, il y

avait eu cela dans sa vie, il y avait eu cela! Quelquefois cependant, en des élans subits, Pascalet lui montrait bien quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. Il souriait gentiment si elle passait près de lui, il rendait avec force un baiser qu'elle lui donnait, ou bien il portait à sa mère un beau fruit qu'il avait trouvé. Une fois qu'elle eut la fièvre pendant deux jours et ne cessa de gémir à cause de grandes douleurs qui lui traversaient la tête, il pleura. Une autre fois, ils étaient tous à ramasser du foin; un chien errant voulut la mordre. L'enfant se jeta sur la bête et la chassa avec un bâton. Oui... oui... il y avait eu cela aussi, évidemment. Mais ces pauvres douceurs étaient trop petites parmi de trop grandes meurtrissures. Elle avait peur de cet enfant, elle en avait peur! Et parce qu'il avait un peu la mâchoire lourde du père et la couleur claire de ses cheveux, elle ne voyait pas qu'il avait ses longs yeux à elle et sa bouche gonflée, sinueuse et tendre.

Le temps passa. Adeline avait plus de quarante ans. Des coins de sa belle bouche aux ailes de son nez mince, un pli profond commençait à se creuser. Toute sa jeunesse était der-

rière elle, comme ces étangs d'eau morte qu'on appelle des « launes » dans le pays, noirs, plats et tristes, remplis d'une vase abondante et tranquille. Et malgré l'âge cependant, et la sagesse douloureuse à quoi son pauvre destin l'avait accoutumée, elle avait quelquefois encore de ces arrêts brusques pendant son travail, et de ces soupirs, et de ces longs regards tendus vers on ne sait quel inconnu.

Un jour, le valet, chassé du logis après une dispute terrible avec Vincent Roux, fut remplacé par un autre qui s'appelait Firmin. Il avait un beau visage à moustache frisottante, les épaules larges, les cheveux épais. — « Il est imbécile », déclara brutalement Roux dès le troisième jour qu'il l'employait. Mais cet homme était seulement très doux et d'intelligence un peu lente.

Quand il vit de quelle façon la maîtresse était traitée au mas de l'Olivette, il laissa paraître sur son simple visage un étonnement considérable. Cependant il parlait peu et ne fit aucune remarque.

Deux semaines après son arrivée, il était à rentrer les foins dans la grande prairie d'où l'on

voit le Rhône tourner et fuir en grondant au bord de la ville. Adeline l'aidait. Elle paraissait lasse. Un orage se préparait au fond du ciel, et, craintive toujours, n'osant une seule minute prendre du repos, elle respirait trop souvent, gênée par la lourdeur de l'air. Firmin hésita pendant une demi-heure et puis il s'approcha d'elle :

— Laissez donc! Est-ce que ce sont des besognes pour une femme... et pour une femme comme vous?

Il lui prit la fourche des mains et accomplit en deux heures, en même temps que son ouvrage à lui, tout le travail qu'elle aurait dû faire. Sur leur tête, le ciel était d'un bleu dur et menaçant. Des grondements se levaient derrière les Alpilles légères. La sueur luisait aux tempes de Firmin. Elle mouillait son cou et plaquait à ses épaules sa chemise de cotonnade. Adeline le regardait en silence. Elle ne lui dit point même merci, et au retour ils marchèrent côte à côte derrière la grinçante charrette sans que l'un ou l'autre prononçât une parole.

Le lendemain, la pluie n'étant point tombée encore et le ciel gardant sa menace, ils se retrou-

vèrent devant les grands tas de foin odorant où bondissent les sauterelles, et tout de suite, avec un bon sourire, Firmin enleva la fourche aux mains d'Adeline et lui montra un coin de la prairie où les longs peupliers couchaient leur ombre légère. Il dit : « Reposez-vous Dme » et elle obéit. Elle était là, toute pénétrée d'une béatitude qui lui venait d'un alanguissement singulier de son corps au repos et de son cœur détendu, quand Vincent Roux passa derrière les peupliers monté sur la grande charrette peinte en bleu et menant avec lui son fils et deux hommes pour travailler dans les îles à des coupes de bois. Il vit sa femme étendue à demi dans l'ombre, parmi les herbes; il vit le grand valet qui travaillait seul; et, jetant les guides au petit Pascalet, il bondit de la charrette.

Marchant sur Adeline, de la même allure qu'un chien féroce sur un passant haillonneux, il lui ordonna de se lever et elle dut le faire, tremblante et humiliée devant ces hommes qui la regardaient, et devant son fils. A cause de tout ce monde sans doute, il n'osa point la battre, quoiqu'il en eût une envie telle que son gros poing serré tremblait au bout de son bras.

Mais il l'injuria grossièrement, la traitant de gueuse et de fainéante, prenant tous ceux qui étaient là à témoin de cette paresse et se lamentant de devoir nourrir une telle créature qu'il avait prise toute misérable et qui, sans lui, bien sûr, n'eût été bonne, pour gagner sa vie, qu'à courir les ruelles infâmes d'Arles ou d'Avignon.

Il employait pour dire ces choses des paroles brutales qui faisaient rire autour de lui ces hommes sans finesse, sauf Firmin dont le simple visage montrait de la stupeur, et le petit qui ne comprenait pas... Enfin, jetant au valet l'ordre d'avoir à le rejoindre dans les bois d'ici vingt minutes, et ricanant qu'Adeline était bien capable de rentrer seule tout le fourrage demeuré sur la prairie, et qu'elle le ferait, Vincent Roux remonta sur sa charrette. On l'entendit gronder encore; puis sa voix en colère décrut avec le grincement plus lointain des roues. Alors, et pour la première fois, Adeline à son tour serra et tendit le poing. Le sang remontait avec violence à son visage défait.

— Et dire qu'il en a été ainsi toute ma vie, clama-t-elle, toute ma vie! ah! — son cri rauque

et long lui déchirait la gorge... — ma vie, ce qu'a pu être ma vie!

Elle crachait ce mot avec dégoût, haletante, secouée d'un emportement si vif, le visage en feu et tordant ses deux mains qu'une espèce de folie semblait la posséder. Sa fureur l'étourdissait, et tout ce désespoir qui depuis tant d'années ne s'était soulagé par aucun gémissement. Tout à coup elle chancela; ses bras étendus rencontrèrent le talus derrière elle et elle glissa parmi les menthes dont les petites feuilles, au froissement de ce corps désespéré, rendirent leur bonne odeur.

— Oh! Dame! suppliait Firmin. Dame!...

De son pas pesant il était venu auprès d'elle; il ne savait de quels gestes la secourir, ni de quelles paroles, et cependant il tremblait de pitié. Dans l'herbe où elle s'allongeait, se collant à la terre avec le désir que la terre la gardât, Adeline se redressa tout à coup. Elle regarda cet homme... et elle le regarda encore... et ses yeux avides et douloureux ne se détachaient plus de lui. Peu à peu, lentement, il s'avançait vers ce regard. Enfin, il s'assit auprès d'elle, il considéra le bras dont elle se soulevait, ferme et brun,

que découvrait la manche relevée au-dessus du coude, et ses deux mains, violentes autant que pitoyables, s'abattirent sur ce bras nu.

***

La nuit qu'ils se sauvèrent tous les deux, Vincent Roux était à la « vote » à Barbentane. Tout de suite, dès qu'elle eut passé la haie vive qui marquait la fin de son domaine, Adeline sentit tomber d'elle toute sa misère. Et cette misère était si grande que, désormais, de ce qui était derrière elle, elle devait lui cacher tout, jusqu'à la minute bénie où l'enfant était né, jusqu'à la petite chambre où il dormait à l'instant de la fuite et où elle n'était pas entrée pour lui dire adieu. Dans le dur wagon qui les emporta, dans l'auberge sale où ils mangèrent à l'aube, en face de Firmin qui prenait soin de sa fatigue et la regardait doucement, elle sentait dans son pauvre cœur couler tout le paradis. De temps en temps elle répétait tout bas : « Ce n'est pas possible! » Et croyant qu'elle avait encore des scrupules, Firmin essayait de les dis

siper par des phrases simples qu'il cherchait longtemps; mais c'était le bonheur qui semblait impossible à cette créature douloureuse.

Ils remontèrent jusqu'au delà d'Avignon pour être plus loin du mas de l'Olivette et de la colère possible de Vincent Roux, jusqu'au delà d'Orange, et, dans un petit bourg du nom de Piolenc, ils louèrent cette maison où ils habitaient aujourd'hui. Firmin bientôt trouva du travail, et d'abord il prétendit que sa compagne n'eût rien à faire qu'à balayer la salle et préparer les repas, donner aux lapins leur verdure et leurs grains aux poules. Mais elle avait trop l'habitude de l'activité. Son bonheur lui donnait une jeunesse et des forces nouvelles et elle souffrait de ne les pouvoir employer utilement, alors qu'ils étaient si misérables, elle et Firmin, sans un billet de cinquante francs derrière eux pour les tranquilliser aux jours de maladie ou permettre l'achat d'une chèvre. Un matin, après avoir causé longtemps avec un homme qui menait par les villages une grande voiture et vendait de la bonneterie, de la vaisselle et des bijoux faux, elle décida tout à coup de prendre le métier de colporteuse.

Il ne lui parut point trop dur et, le premier jour, elle fit alertement ses douze kilomètres dans la plaine brûlante où grésillent les cigales. Tout lui était aisé maintenant. Le soir, en rentrant, elle trouva que Firmin, revenu avant elle, avait déjà cuit la soupe pour qu'elle n'eût ni le mal de la faire ni la peine d'attendre; il avait mis la table et tiré de l'eau fraîche. Alors, devant tant de tendresse et de soins, elle se mit à pleurer. Ces larmes bienheureuses furent les seules que dans sa vie nouvelle elle devait verser.

Elle ne pensait plus qu'à l'amour maintenant, dont la frénésie terrible l'envahissait toute; elle devenait coquette un peu ridiculement puisqu'elle avait des rides et qu'elle n'était plus jeune. Mais son ardeur justement était plus vive à cause de toutes ces années qu'elle avait derrière elle, vaines et desséchées. Un vent d'ivresse et de légèreté passait sur elle. Elle vendait des peignes brillants et de petites broches, des rubans étroits, des garnitures de chemise et des romans imprimés sur papier gris, avec des titres violents. Dans les granges, tout en offrant ses babioles, elle parlait aux femmes du devoir

de se parer pour plaire aux hommes et d'être belles. Elle leur enseignait que, pour être heureuse, il faut provoquer l'amour, d'abord, et l'entretenir ensuite, ce qui est plus difficile. Elle ne parlait pas ainsi dans le seul désir de vendre ses marchandises, mais parce que ces pensées étaient en elle, l'obsédaient, et qu'elle ne pouvait pas les taire. Et son ton âpre et passionné, la façon dont flambaient ses yeux dans sa face flétrie, en troublaient quelques-unes, tandis que les autres, derrière elle, disaient des mots grossiers et haussaient les épaules.

Huit années avaient passé ainsi. Pas une fois les fillettes curieuses qui vont étendre leur linge sur la haie du voisin, ou les cancanières de village traînant sur la route, de porte en porte, leur jupe pendante et leurs talons poussiéreux, ne purent se vanter d'avoir entendu chez M. Firmin la moindre dispute. Seulement, comme il faut bien se moquer quand même, elles se gaussaient, à défaut d'injures, des « mon chéri », des « mon amour », « mon trésor » et « ma belle », qui revenaient trop souvent dans le tendre langage de ce docile beau garçon et de cette femme sans fraîcheur.

***

Elle marchait non loin du village, un soir d'août, calculant qu'elle aurait le temps de se rendre avant la nuit du mas de la Faïne à la Grange Brûlée, lorsqu'un appel de tambour, pressant, haletant, affolé, roula par-dessus les maisons. Des gens allèrent de ce côté, d'autres en courant revinrent vers les champs où étaient demeurés les travailleurs, et elle sut ainsi que c'était la guerre. — La guerre! — Elle continuait sa route avec plus de lenteur, interdite et répétant pensivement ce mot. Brusquement toute sa signification terrible lui entra dans l'âme et la déchira. — Firmin travaillait chez les Calvier ce soir, au quartier des Frémigières. Elle se mit à courir de ce côté, le cou scié par la courroie du panier qui sautait devant elle. Elle traversa la grand'route, prit un chemin creusé d'ornières dures qu'elle ne regardait pas et où pliaient ses chevilles, puis un sentier presque invisible, filant comme un lézard sous les luzernes moirées. Enfin elle vit la grange des Cal-

vier avec ses toits inégaux et trois platanes devant la porte, elle sentit l'odeur de la paille, elle vit les tas de blés et l'aire d'où montait encore une vapeur dorée; mais le grand cheval, attelé au rouleau de pierre qui foule les épis, inactif, oublié, cherchait l'herbe qui monte aux fentes des carreaux, et tous les travailleurs avaient quitté la besogne. Adeline vint à leur groupe. Elle appela : « Firmin! » et quand il fut devant elle, elle demanda : « Est-ce que tu vas partir? » d'un ton si farouche que tous les hommes se retournèrent. Ils commençaient même de rire, malgré leur angoisse, de voir cette Mme Firmin avec son visage usé, son cou jaune, ses tempes maigres, et cette grande ardeur d'amour qui la tenait toute. Mais Firmin emmena sa compagne derrière le pailler inachevé. Il lui dit, avec sa tranquille douceur :

— Mais non, je ne pars pas... Tu sais bien... J'ai eu une mauvaise fièvre autrefois au régiment... Ça m'a laissé des suites, comme ils disent, et ils m'ont réformé. Tu sais bien... C'est sur mon livret.

— Ah! oui dit-elle.

Elle réfléchit, mal tranquillisée encore, et elle supplia :

— C'est bien vrai?

Il répéta simplement :

— Tu sais bien.

L'air était lourd et chaud comme le jour où elle avait commencé de l'aimer et, comme ce jour-là, il avait les tempes et le cou ruisselants de la sueur de son travail. Elle se jeta dans ses bras.

— Ah!... ça m'est égal, alors... ça m'est bien égal...

Des femmes en criant arrivaient par le chemin. Adeline les entendit, fronça un peu les sourcils et, se vengeant des injures de toutes par la plénitude de joie qui gonflait son cœur, alors que les autres souffraient tant, elle répéta haineuse, bienheureuse et farouche :

— Ça m'est égal, la guerre, ça m'est bien égal.

Elle revint chez elle pendue au bras de M. Firmin, serrant contre lui son flanc creux et sa hanche plate, et ne cessant de lever vers lui son amoureux visage. Le plus beau des soirs tombait sur la misère du monde et sur

son bonheur à elle. Ce fut la plus légère et la meilleure des promenades qu'elle eût faites encore auprès de son amant.

***

Son ivresse s'accrut de le tenir là, près d'elle, tandis que les autres femmes, le soir, s'asseyaient seules à leur table et se couchaient seules dans les lits profonds sous les rideaux de percale foncée, à fleurs vives. La nuit, elle se réveillait en sursaut pour le bonheur de penser : « Il est là! » et le jour, pendant ses marches interminables à travers la campagne, elle se répétait avidement qu'au retour elle le trouverait à la maison et qu'elle sentirait des bras forts autour de sa taille toujours droite.

L'automne merveilleux se suspendait aux branches et l'on eût dit que le mistral avait secoué sur toute la plaine et emmêlé aux branches les longs cheveux d'or de cette reine Jeanne que chanta le poète Aubanel, après beaucoup d'autres poètes. L'air savoureux et vif avait la fraîcheur des pommes acides, et

quelques figues, trop mûres, pendaient encore entre les feuilles bleues des figuiers. Dans toutes les granges où elle passait, Adeline ne voyait plus que de sombres visages. Les femmes, harassées et sales, sortaient du fond des étables, ou mettaient les chevaux à la charrue, ou encore essayaient de se tenir en équilibre sur le siège étroit des faucheuses. Puisque les hommes n'étaient plus là, elles faisaient la besogne des hommes. Quelques-unes, assises, près des carreaux de leurs petites fenêtres, devant un encrier poussiéreux et un cahier de papier blanc, rêvaient longuement.

Elles recevaient bien la colporteuse et lui demandaient si dans ses courses elle n'avait pas recueilli quelques nouvelles de là-haut, de ces nouvelles qu'on ne met pas sur le journal et qui sont plus sûres. Mais elles n'achetaient plus de peignes, ni de bijoux et le commerce allait mal. Adeline ne s'en apercevait pas. Quand le vent glacé la frappait aux épaules ou lui brûlait le visage, quand ses semelles collaient à la terre boueuse, elle pensait seulement, sans pouvoir se rassasier de cette joie : « Il est là! Je le garde. » Et, ne sentant point le froid, elle brû-

lait toute au contraire du grand frisson qui secouait son corps sec.

L'hiver venu, elle dut comme chaque année interrompre ses courses pendant quelques semaines. La maison était basse et chaude. Firmin, en cette saison, faisait métier de vannier. Il s'asseyait au coin du feu, une corbeille hérissée de joncs entre ses genoux, et Adeline demeurait auprès de lui, à ravauder du linge et quelquefois à ne rien faire qu'à le regarder.

Elle ne s'inquiétait point des nouvelles de la guerre et, quand M. Firmin tenait son journal à la main, elle ne demandait jamais : « Qu'est-ce qu'on dit là-dessus? » Pourtant elle rentra un soir bouleversée d'avoir entendu crier de la route la jeune femme du charron à qui le garde venait d'apprendre la mort de son mari. Et elle plaignit une fille en service chez les Calvier et qui avait perdu son amant. Elle imaginait, comprenait, partageait seulement la douleur des amoureuses, et l'on eût dit que pour elle nulle autre douleur que celle-là ne dût se lamenter sous le terrible ciel. D'ailleurs elle voyait peu de femmes, ne recevait point de confidences, ne s'attardait jamais chez la bouchère malveil-

lante ou l'épicière hostile, et l'hiver semblait isoler encore davantage des autres maisons sa maison isolée.

Un jour de février, où le vent du Nord soufflait avec moins de fureur, elle voulut recommencer à sortir et s'en aller vendre aux gens des fermes des mitaines en tricot qu'elle avait reçues de Paris. Mais, vers le milieu de l'après-midi, comme elle était très loin, dans les « Iles », des nuages de nouveau se formèrent dans le ciel et la pluie bientôt tomba avec force. Mme Firmin se mit à courir et vint se réfugier dans une petite grange où vivait, seule en ce moment, son fils étant à la guerre, une femme veuve qu'on appelait la Blaise et qui avait un bon cœur.

— Est-ce que je peux m'abriter un peu chez vous, madame Blaise?

— Sûr, madame Firmin. Entrez donc et chauffez-vous bien. Voyez. Je suis en train à finir mes « caillettes ».

Éclairée par un grand feu de bois et par une petite lampe de cuivre suspendue aux solives enfumées, elle hachait avec de la chair de porc les herbes odorantes de la montagne et elle en

faisait de petits pâtés. Quand ils furent terminés, elle planta sur chacun un brin de « farigoule » qui lui fit un panache aigu, se tenant tout droit, et elle les rangea soigneusement dans un long plat de terre brune.

— Je les donnerai ce soir à la boulangère, dit-elle, et elle les mettra dans son four. Demain elles seront cuites et je les porterai à la gare.

Elle essuya ses mains grasses à son tablier de toile bleue. Ses yeux se mouillèrent. Sa bouche trembla.

— Il sera content, le petit, pensez donc, d'avoir des caillettes. Il les aime tant! Il m'a écrit l'autre jour : « Nous ne manquons de rien mais je voudrais manger des choses de chez nous. » Alors, j'ai fait des caillettes. Ça se conserve bien. Je les mettrai dans une petite caisse pour qu'elles ne lui arrivent pas tout écrasées.

— Elles sentent bon, dit Adeline... oui, elles sentent bon.

Elle regardait cette femme qui pleurait tout à fait, qui se permettait de pleurer maintenant que sa besogne était accomplie.

— C'est trop dur tout de même qu'on nous

les prenne comme ça. Ah! je dis toujours, moi, si toutes les mères s'étaient réunies pour crier et empêcher qu'on leur prenne leur fils, ça n'aurait pas été, cette guerre! Sûr, que ça n'aurait pas pu être.

Et la Blaise s'assit en face de Mme Firmin, sur une chaise de paille boiteuse et basse; joignant les mains, ses bras nus allongés entre ses genoux, elle continua de parler lentement en regardant le sol de terre battue.

— Penser qu'on les a faits avec son sang, que, pour les avoir, on a manqué d'y rester; qu'on a passé les jours, les nuits, qu'on avait mal dans la poitrine seulement de les entendre tousser; penser qu'on était si fière quand ils savaient lire, quand ils tournaient si bien une lettre que père et mère étaient devant eux comme de pauvres ignorants. Et puis, ça devient fort. C'est des hommes. Ça vous dit : la terre du clos est dure à retourner, n'aie pas peur! j'en viendrai bien à bout. Ça compte, ça discute, ça sait tout faire avec sa tête, avec ses bras. Et puis, voilà, on vous les emmène pour qu'on vous les tue... Il est peut-être mort, le mien, en ce moment... J'ai eu sa lettre hier,

mais depuis... Ah! madame Firmin, j'ai honte de parler comme je fais et de pleurer devant vous, mais j'ai trop pensé à tout ça aujourd'hui en faisant mes caillettes... Allez!... faut en avoir pour comprendre ce que c'est, et dans quel état ça vous met et comme ça vous fait mourir, de savoir qu'on vous les tue...

— Oui, dit Adeline... évidemment... ah! c'est dur... c'est dur... oui... pour être dur...

Sa parole était preste d'ordinaire, mais, en ce moment, elle cherchait ses mots avec un peu de peine. Elle attendit quelques instants et puis elle s'approcha de la fenêtre, regarda dehors la terre mouillée, revint près du feu et fut à la fenêtre une fois encore. Elle était comme étourdie. Elle dit à voix haute : « J'aurai pris froid tout de même. » Et elle demeura plus de trois minutes le front aux vitres, avant de pouvoir se rendre compte si la pluie avait cessé ou si elle tombait encore. Enfin elle dit :

— Ce n'était qu'une averse. Faut profiter de l'éclaircie. Je m'en vais, madame Blaise... Au revoir et merci bien.

Elle aurait dû ajouter quelques paroles de réconfort et d'espérance, elle le sentait ;

mais elle continuait de ne rien pouvoir trouver dans sa tête qui tournait un peu. Elle s'en alla lentement. Et quand elle eut fait deux cents mètres :

— Qu'est-ce que je me pense? dit-elle. Voilà que j'ai pris le chemin tout à l'envers.

Elle ne revint point cependant sur ses pas. Elle n'avait pas envie de marcher aujourd'hui et elle se trouva rentrer chez elle plus tôt qu'elle n'avait résolu. La fumée de son toit, comme toujours, fut douce à son cœur. Et quand elle fut dans la pièce accueillante où M. Firmin, près d'un grand feu, tressait des corbeilles, elle oublia son malaise.

Le soir, après le souper, M. Firmin prit son journal et elle de gros bas qu'elle reprisait. La lampe sans abat-jour les éclairait durement. On entendait le vent se déchirer en sifflant à l'angle de la maison. Le chat blanc, près des cendres, râlait de béatitude. L'édredon qui couvrait le lit de noyer se gonflait chaudement dans l'ombre des rideaux. L'homme tout à coup leva les yeux.

— A quoi donc que tu te penses? demanda-t-il.

Adeline était inactive, l'aiguille aux doigts, la tête penchée un peu, les yeux fixes sous ses sourcils froncés qui faisaient son front plein de rides.

— A rien, dit-elle.

Mais, un peu plus tard, elle interrompit Firmin dans sa lecture.

— Tout de même, dit-elle, ce ravin de la Fille-Morte où ils se battent si fort en ce moment... En voilà un endroit! ça doit porter malheur, un nom pareil!

***

Des semaines passèrent, des mois peut-être. Mme Firmin était toujours coquette et toujours heureuse. Au printemps, elle porta des corsages clairs et des tabliers de soie. Un rayon de jeunesse faisait son visage plus lisse, quand elle passait le soir sur les routes, tendrement suspendue au bras de M. Firmin. Et les femmes, au seuil des portes, n'avaient plus envie de rire devant son bonheur et l'enviaient sombrement.

Elle avait eu l'idée d'adjoindre à la bimbeloterie qu'elle continuait de vendre et qu'on

n'achetait presque plus, quelques-uns de ces menus objets que vantent les journaux à leur dernière page comme étant aux soldats d'une utilité extrême : briquets, boutons, épingles ou chaînes. Elle les faisait venir de Marseille ou même de Paris; cela se vendait très bien : toutes les femmes en voulaient avoir pour les glisser dans les paquets qu'elles envoyaient au front. Et les longues courses d'Adeline étaient rarement inutiles; sa fatigue redevenait fructueuse.

Un jour, elle passait devant la grange de la Blaise. Ayant réfléchi un moment, elle s'arrêta pour demander si le petit soldat avait bien reçu les « caillettes ». Et de nouveau, sans la moindre nécessité, elle repassa par là la semaine suivante et chacune des autres semaines. Cela se trouvait ainsi. Un hasard. Elle pensait elle-même : « C'est drôle. Voilà que je viens bien souvent de ce côté maintenant. » Une fois, le lendemain d'une bataille où le chiffre de nos morts avait été très grand et dont on parlait dans tout le pays, elle dit à la mère désolée :

— Tenez, vous enverrez cela de ma part à votre fils. Il ne faut pas me payer. C'est un cadeau.

Elle lui tendait le plus beau de ses briquets. La semaine suivante, elle offrit un savon et deux douzaines d'épingles nickelées. Peu à peu elle prit l'habitude de venir plus souvent. Quand elle arrivait, elle ne demandait plus des nouvelles de l'enfant, elle ne prononçait pas même son nom. Elle disait simplement, avec une émotion visible : « Eh bien? » Et la Blaise reconnaissante savait ce que signifiait cette question et ce qu'il fallait y répondre. La pauvre femme faisait entrer Adeline dans la maison. Elle apportait les enveloppes jaunes, sans timbre, reçues du front. Souvent elle s'excusait :

— Vous êtes pressée... Je vous fais rester là... Mais je ne vois personne par ici. Ça me fait du bien de parler de lui avec vous.

— Et ça me fait plaisir, à moi, répondait Adeline.

Elle parlait en vérité, mais ne cherchait point à connaître les raisons de ce plaisir dont elle devenait singulièrement avide. Vers le milieu de juillet, un soir, en approchant de la grange, elle s'étonna de voir grande ouverte la porte de l'étable. Les quelques moutons que possédait la Blaise rôdaient sans surveillance dans le po-

tager et broutaient voracement la feuille tendre des haricots et les petits choux qui sortaient de terre. Adeline pour les chasser de là leur jeta quelques pierres. Elle appela :

— Madame Blaise!

N'ayant point de réponse, elle entra dans la salle et ne trouva personne. Mais un gémissement venait de la « patouille ». Adeline poussa la porte derrière laquelle stagnait une odeur de vin, de pommes, de bois et d'oignons. La Blaise était là, couchée sur de vieux sacs, dans l'ombre moisie. Elle ne pleurait pas. Au fond de sa gorge roulait un râle interminable, terrible à entendre, et qu'un désespoir où se roidissaient tous les nerfs empêchait de devenir un sanglot.

— Madame Blaise! répéta Adeline épouvantée.

L'autre se dressa brusquement, hagarde et d'abord ne la reconnaissant pas. Son regard était sec et trouble. Elle bégayait. Enfin elle prononça :

— Vous ne savez pas... Le garde est venu...

D'avoir parlé la soulagea. Elle cria, les poings aux joues :

— Secours, mon Dieu, secours!

Tout d'un coup elle s'emporta contre cette femme qui était là, près d'elle, immobile et n'osant rien dire.

— Laissez-moi, proféra-t-elle, laissez-moi. Allez me chercher ma sœur qui est au bourg. Vous, d'abord, vous ne pouvez pas comprendre.

— Mais si, dit Adeline, je comprends.

Et elle se mit à sangloter. Elle pleurait à plein cœur, comme pour son propre compte. Ceci sauva la Blaise qui, devant tant de larmes, put pleurer à son tour. Elle tomba dans les bras de Mme Firmin, et celle-ci, la retenant contre elle, sentait toute son épaule mouillée par le ruissellement du pauvre visage, tandis que ses larmes à elle trempaient le cou et les cheveux de la mère infortunée.

Le bêlement d'une brebis, étonnée de sa liberté et qui hasardait deux pattes tremblantes sur la marche du seuil, les sépara. La Blaise, laissant le vent froid sécher son visage, courut dehors, rassembla son petit troupeau, le poussa dans l'étable, ferma la porte; mais, avide de retrouver sa peine, elle se hâta de rentrer dans la salle où Adeline pleurait toujours, pressant

son mouchoir sur ses deux yeux et ne pouvant se calmer.

— Secours! gémit encore la Blaise. Ah! secours!...

Elles restèrent ensemble plus de deux heures assises côte à côte, pressées l'une contre l'autre et parlant du mort. La mère évoquait des souvenirs. Et voici qu'Adeline, bien que n'ayant jamais connu ce jeune homme, se mit, elle aussi, d'une voix lente et sourde, à raconter des choses de sa petite enfance.

— Il était grand pour son âge. A dix ans on lui en donnait quinze, des fois. Il promettait bien de devenir beau et fort.

— Il était intelligent. Le maître m'avait dit, un jour, quand je l'ai retiré de l'école : « Si vous me le laissez, je l'enverrai dans un lycée des villes. Il n'a qu'à lire une chose pour la savoir par cœur. »

— C'est bien vrai qu'il était un peu colère. Il s'emportait trop vite... il disait des choses...

— Oui, mais si brave au fond, si bon cœur.

— Ce qu'il avait de mauvais, c'était la faute du père, bien sûr!

— Et de la mère aussi. Qui peut savoir?

quand ils sont petits, ils prennent tout le mauvais de l'un comme de l'autre. Le bon vient plus tard : quand ils grandissent et quand ils savent comprendre les choses.

— Une fois il s'est jeté devant le chien qui voulait me mordre... Oui... le cœur était bon au fond...

— Une fois qu'ils étaient à prendre des poissons au « Gour » il a repêché un petit qui se noyait. Il m'est revenu tout déchiré, sale, couvert de vase. Je l'ai fâché bien fort. Je crois même que je l'ai battu. Oui, je l'ai battu. Ah! que le bon Dieu me pardonne, qu'il me pardonne, mon petit. On n'a jamais assez d'indulgence pour ses enfants.

— Non... jamais... jamais...

— Et les remords qu'on a après...

— Ah! les remords...

Elles dialoguaient ainsi, s'imaginant parler d'une même personne, se comprendre, se répondre... Et la Blaise, dans sa douleur, ne songeait pas à s'étonner de certaines incohérences...

La nuit vint, l'heure sonna. Adeline se leva pour partir. Rentrée chez elle, elle ne prit d'autre soin que de relever d'un coup de main

ses cheveux tout défaits qui tombaient sur ses yeux et s'assit à table en face de M. Firmin, coiffée en sorcière et toute gonflée de larmes. Il la regarda avec surprise, la trouvant bien vieille, ainsi défaite, et laissant voir toute sa contrariété sur son naïf visage.

***

Elle retourna deux fois chez la Blaise et puis cessa de s'intéresser à elle. Mais une autre mère, dont le fils se battait du côté de l'Alsace, habitait au bout du village une pauvre maison et racontait sa peine à qui voulait l'entendre.

Adeline prit l'habitude de venir chez cette femme; elle portait chaque fois un petit présent et se faisait lire les lettres du soldat. Cette maison n'était pas isolée comme celle de la Blaise. Des gens à tous moments passaient devant la porte. Ils regardaient curieusement, ils entraient même, voyant Mme Firmin installée là et se demandant ce qu'elle pouvait bien y faire.

— Ah!... ah! ricana-t-on bientôt, voici

qu'elle ne trouve plus M. Firmin assez frais pour elle... Il les lui faut plus jeunes encore...

Et l'on chuchota quelque temps plus tard :

— Vous ne le saviez pas, que Mme Firmin avait été avec le fils de la Blaise et avec le fils de Mélie Mornas. Elle se dessèche de ce que l'un soit mort et l'autre au danger... Tout de même, cette femme!

M. Firmin entendit parler ainsi un soir qu'il travaillait à la presse à fourrage du côté de Mondragon. Il ne releva pas ces propos et s'écarta seulement un peu de ceux qui les tenaient. Pendant le souper il rapporta la chose à Adeline avec douceur et prudence et sans lui faire aucun reproche.

— Après tout, qu'est-ce que tu as besoin d'y aller tout le temps, chez cette Mélie Mornas? demanda-t-il, songeur et lent, cherchant gravement à comprendre, qu'est-ce que tu as besoin d'y aller?

Adeline, accoudée sur la table, regardait fixement la flamme dure de la lampe.

— Ah!... je ne sais pas... dit-elle avec sincérité, je ne sais pas...

Comme elle paraissait n'avoir point envie de

bouger, M. Firmin tira devant lui le saladier e se mit en devoir d'assaisonner les petites feuille de chicorée, dures et vertes, avec les tomate coupées en tranches. Il versa le vinaigre e l'huile, mit le poivre, et battit soigneusement Ensuite il servit sa femme, lui coupa un tranche de pain et se mit à manger.

— Et... des fois... dit-il après avoir mâch longuement ses premières bouchées, si tu n' retournais plus, chez Mélie Mornas?... Ça vau drait peut-être mieux.

— Pourquoi? cria Adeline, s'emportant brusquement qu'il demeura tout interdit. cause de ce que disent les gens? Est-ce qu nous avons à nous en occuper, nous, de ce qu disent les gens?

— Sûr, dit M. Firmin parlant pour la calm plus précipitamment que de coutume, oh! si que ça nous est bien égal...

Il reprit un peu de salade, but du vin da son gros verre et hocha la tête.

— Tout de même... ajouta-t-il.

***

Le fils de Mélie Mornas fut tué au début de l'automne. Adeline pleura ce jeune homme inconnu comme elle avait pleuré le fils de la Blaise qu'elle ne connaissait pas davantage.

Un camarade ayant écrit aux parents tous les détails de cette mort, elle les entendit avec une avidité sombre. Et elle les redit plusieurs fois à M. Firmin qui l'écoutait avec patience mais s'étonnait un peu. Maintenant, chaque soir, elle s'emparait du journal et il devait attendre qu'elle en eût terminé la lecture. Elle s'indignait, elle grondait en serrant le poing : « Tout de même, si ça ne devrait pas finir !... » Fréquemment elle entrait dans la salle de la mairie, regardait la carte pendue au mur, jaunie, moisie, tachée des mouches, où étaient piqués de petits drapeaux. Et elle disait tout bas, pensivement :

— Ils sont là, alors... ils sont là !...

Elle se lia d'amitié avec une autre mère encore, Jeanne Lignon, qui tenait dans la grande

rue un commerce de boulangerie. De tou l'hiver, elle ne bougea point de chez elle. L Lignon n'était point une bonne femme comm la Blaise ou Mélie Mornas, mais elle tolérait l colporteuse à cause des cadeaux que celle-c apportait et qui permettaient d'adresser a front des envois peu dispendieux. Adeline, plu sieurs fois par semaine, venait à la boulangeri Elle disait : « Bonjour!... Et alors, les nou velles, toujours bonnes? » Si Jeanne Ligno consentait à lui montrer une lettre reçue et d petites photographies prises dans les tran chées, où souriaient crânement de jeunes tête sous des casques bien enfoncés, elle allait s'as seoir au fond de la boutique, dans la poussièr blanche de la farine et la bonne odeur du pai chaud. Elle restait là, tenant ces pauvres pa piers dans sa main après les avoir lus et lo avoir regardés; et tout d'un coup elle se levai nerveuse, serrant son châle sur ses épaules.

— Eh! bien! au revoir, madame Lignon J'espère que tout va continuer à marche comme ça, pour le mieux.

Vers la fin de l'hiver, elle vint plus souven toujours inquiète et impatiente de savoir, ma

elle ne s'asseyait plus et retournait bien vite chez elle, n'aimant point à s'éloigner lorsque M. Firmin était seul au logis, à cause d'une voisine fâcheuse qui lui donnait du tourment. C'était une belle fille d'une trentaine d'années, Mion Madier, qui se disait couturière et ne paraissait que fort peu sérieuse. Elle était venue habiter au bout du verger des Firmin la première maison qui se trouvait là et elle se montrait trop aimable et trop gaie, agitée, chantante, coquette et riant hardiment à M. Firmin dès qu'il venait dans son jardin.

***

C'était le second printemps de la guerre, et le jour, couleur d'argent, demeurait longtemps au fond du ciel. Dans les jardins broussailleux où bleuissent les figuiers, les femmes vaquaient plus paresseusement à leur travail. Mion Madier, quand elle venait sur sa porte, dégrafait trois boutons de son corsage qui laissaient voir son cou blanc.

Elle était ainsi un matin, appuyée des deux épaules au battant de bois plein, la tête ren-

versée un peu, et tout enveloppée de la brise chaude qui apportait de la montagne le goût des herbes odorantes. M. Firmin, qui était venu jusqu'à la haie tirer de l'eau du puits commun aux deux maisons, la vit et oublia de rentrer chez lui.

— Hé bonjour, Mionet, dit-il, ayant cherché longtemps ce qu'il pourrait dire.

— Bonjour!... dit-elle. Et montrant le seau plein : « C'est lourd, n'est-ce pas, par ce beau temps?... » Puis, voulant plaisanter : « Est-ce que vous ne pourriez pas en tirer un pour moi aussi, pendant que vous y êtes? »

Il hésita un moment, mais il hésitait toujours avant de parler.

— A votre service! répondit-il enfin.

Alors, en riant, elle prit le seau qui était à ses pieds et le lui tendit par-dessus la haie. Elle se pencha pour le regarder monter du puits noir et quand il fut à sa portée, ruisselant et glacial, elle le tira à elle et le déposa sur la margelle.

— Grand merci, dit-elle, vous êtes complaisant et fort, monsieur Firmin. Mme Firmin a de la chance.

— Hé, riposta-t-il avec une fatuité qui vou-

ait être légère et pleine de finesse, oui, pour sûr, qu'elle en a, de la chance!

Il hésita encore, voulant être aimable et s'embarrassant dans des projets de phrases dont il ne trouvait pas la fin. Il prononça cependant, après trois minutes de silence :

— Pour ce qui est de vous aider, Mionet, chaque fois que je pourrai le faire...

Jamais il n'en avait dit aussi long. Elle le regarda de son regard provocant, qui ne se baissait point devant les yeux des hommes, et elle rit doucement, comme si dans ces paroles elle avait su voir des choses qui lui faisaient plaisir.

M. Firmin la suivit du regard, tandis qu'elle s'éloignait entre les cardons et les choux, roulant ses hanches fortes dans son jupon à deux volants. Quand il se retourna, il vit Adeline, debout devant « l'appartement » des lapins. Elle attendait l'eau, pour mettre la soupe qui cuirait pendant son absence, et elle paraissait mécontente et triste. Aussitôt M. Firmin fut tout pénétré de remords. Il retourna vers elle avec un bon regard plein de promesses et de confusion :

— Je ne lui parlerai plus, dit-il, si tu le défends.

Elle haussa tristement les épaules. Mais il la prit dans ses bras. Elle avait mis sur elle un parfum dont elle vendait de petits flacons. Son linge était propre et ses cheveux bien soignés. Et M. Firmin l'embrassa avec un plaisir dont elle sut bien reconnaître qu'il était réel et même violent. Alors elle reprit un peu de confiance :

— Partons ensemble, ordonna-t-elle. Ce soir je rentrerai de bonne heure et tu viendras sur la route au-devant de moi. Je te causerai au sujet de cette fille...

— C'est cela, approuva docilement Firmin.

Ils se retrouvèrent sur la route, au petit pont de la Pierre, comme le soleil venait de disparaître. Et tout de suite Adeline commença de dire ce qu'elle avait tu le matin afin que la journée de travail ne fût gâtée pour personne.

— Qu'est-ce que je vais devenir maintenant, s'il faut que je te surveille à toutes les heures du jour? Ce n'est pas une vie. Dès que tu la vois, cette Mion de rien du tout, il faut que tu t'en ailles rôder autour d'elle. Quand je pense que tu lui as tiré de l'eau du puits! Qu'est-ce que je suis, moi, alors, si tu l'aides dans son travail comme moi dans le mien? Est-ce que tu ne

m'aimes plus, dis, ou si tu ne veux plus que je t'aime?... Il y a des moments où je me pense : « Mais est-ce que je ne vais pas devenir plus malheureuse encore que dans le temps, quand il m'a emmenée de là-bas?... »

— Oh!... non, supplia M. Firmin avec une désolation si sincère que ses yeux devenaient humides, non! Je promets...

Elle riposta :

— Tu es faible. Sûr que tu ne veux pas me faire de chagrin, mais, si ça se présente, tu m'en feras tout de même.

Humblement il répéta sa promesse du matin :

— Je ne lui parlerai plus, à cette Mion.

— Si, affirma-t-elle, tu lui parleras quand j'aurai le dos tourné, et tu ne t'apercevras même pas que tu fais le mal. Mais vois-tu, si tu lui dis jamais autre chose que bonjour ou bonsoir... Ah!... tu sais!

— Je dirai seulement bonsoir et bonjour, et pas même cela, si tu le défends, ma Deline.

Il prononça cela de telle sorte qu'elle en fut attendrie malgré sa colère; et elle l'eût embrasse volontiers. Mais à ce moment ils traversaient le village. Des gens les regardaient. Elle ne put

que presser contre elle le bras enlacé au sien.

— Ne pas lui dire bonjour, ni rien du tout, c'est difficile. Elle penserait que je suis jalouse, peut-être... Ah! là... là... Jalouse de ça!... Mais écoute. Voilà comme j'ai pensé qu'on pourrait faire...

Elle s'interrompit brusquement. Ils arrivaient devant la maison de la boulangère; il y avait là une carriole attelée et Jeanne Lignon montait dedans, toute larmoyante et ne voyant personne. Des voisines, se précipitant à l'aider, lui tendaient de petits paquets, pressaient sa main, et elles crièrent dans la poussière que soulevaient en tournant les roues rapides : Que le bon Dieu vous accompagne!

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda M. Firmin. Où va-t-elle?

— Peuchère!... dit une femme, c'est son fils qui est blessé, dans un hôpital, et qui la demande. La dépêche est arrivée tout à l'heure.

— Savoir, dit une autre, si elle le trouvera encore vivant!

— Savoir! dit Firmin avec un geste vague et un soupir apitoyé.

Ils passèrent. Adeline ne s'était point ex-

clamée. Elle avait en silence regardé partir Jeanne Lignon et pas un mot de pitié ne lui était venu pour ce jeune homme dont tout l'hiver elle s'était si passionnément inquiétée. Seulement, au bout d'un petit instant, elle détacha son bras du bras de son amant, et elle se mit à marcher plus vite, avec une espèce de fièvre. Firmin, gêné et la croyant tout à coup furieuse, voulut reprendre leur entretien.

— Qu'est-ce que tu disais donc? demanda-t-il.

— Je ne sais plus, répondit-elle si doucement qu'il vit bien que ce n'était pas par mauvaise humeur qu'elle répondait ainsi.

Et ils ne parlèrent plus de Mion Madier.

Arrivée chez eux, Adeline continua de se taire et après le souper, dans la lumière finissante, elle se mit à disposer son petit éventaire comme elle faisait au moment des grandes fêtes, quand la vente promettait d'être belle.

M. Firmin, inquiet, demandait de temps à autre :

— Tu es fâchée?

— Mais non, répondait-elle avec toute sa tendresse.

La nuit entière, pendant qu'il ronflait à ses côtés, elle demeura soulevée sur le traversin, regardant l'ombre avec ses yeux brillants; et elle se leva vers quatre heures, comme l'aube venait de paraître, paisible et n'ayant point dormi.

— Je m'en vais pour deux ou trois jours, tantôt, dit-elle à M. Firmin comme elle lui servait le café du matin, deux ou trois jours... ou peut-être davantage.

— Tu t'en vas!... dit-il sans beaucoup s'étonner. Puis, ayant réfléchi : Tu ne peux donc pas écrire pour qu'on t'envoie les choses, ajouta-t-il, car il croyait qu'il s'agissait d'un achat d'objets destinés à son commerce... Il vaudrait mieux écrire.

— Non! dit Adeline. Il n'y a pas à écrire. On ne me répondrait pas. C'est chez moi que je m'en vais.

— Chez toi?...

M. Firmin ne comprenait plus du tout. Il regarda autour de lui les murs peints à la chaux, et il regarda au-dessus de sa tête les poutres du plafond.

— Est-ce que tu n'y es pas, chez toi?

Tout d'un coup, il pencha son buste vers sa compagne, inquiet, craignant que le soleil de mai ne lui eût un peu, pendant ses longues courses, dérangé la tête...

— Dis... Deline... ça n'est donc pas ici chez toi?...

— Non, dit-elle.

D'un geste de la tête, par-dessus son épaule, elle indiquait la grand'route qui passait devant la maison et descendait vers le Sud.

— C'est là-bas...

— Là-bas! s'exclama Firmin.

Il avait compris. Il demeura la bouche entr'ouverte et les paupières battantes sur ses yeux stupéfaits. Avec une tranquillité très grande, Adeline expliqua :

— Je veux savoir des nouvelles de mon fils. Il le faut. Je ne peux plus durer comme ça.

— Ah! dit M. Firmin au bout d'un instant... oui... C'est vrai...

Plusieurs fois, depuis que c'était la guerre, il y avait pensé à ce petit que sa mère semblait oublier. Un commencement d'indignation se formait en lui. « Comment peut-elle?... » se demandait-il. Puis il laissait cela, trouvant que

ce n'était pas à lui d'en parler et jugeant que peut-être les choses étaient mieux ainsi. A présent, dans son accommodante sagesse, il disait encore : « Tant mieux... » et il lui plaisait qu'Adeline n'eût pas à l'égard de l'enfant ce cœur fermé et monstrueux dont sa simple bonté s'épouvantait un peu.

— Oui... oui..., dit-il encore.

Il la regardait aller et venir dans la chambre, tirer de l'armoire sa jupe de drap bleu et son corsage de soie à raies blanches et vertes. Puisqu'il admettait son projet, il n'avait plus rien à ajouter là-dessus. Il demanda seulement :

— A quelle heure est-il, le train?

— A six heures, répondit-elle brièvement.

Il ajouta, deux minutes plus tard, parce que le silence, en ce moment, le gênait un peu :

— Tu es bien sûre?

— Oh! dit-elle, oui! Je me suis informée déjà il y a plus de trois semaines.

— Bien!... approuva M. Firmin.

Et, quelques minutes ayant passé encore :

— Mais si tu arrives là-bas comme ça, ton mari?...

— Écoute, dit-elle, j'ai pensé à tout. J'arri-

verai à la nuit. Je ne coucherai pas à l'auberge pour ne pas qu'on me reconnaisse et que personne dans le pays ne puisse dire que je suis là. Je marcherai sur la route. Je m'assiérai sur le petit mur qui borde la propriété de M. Tardier. Les nuits sont chaudes. Quand il fera jour, je tirerai mon chapeau sur mes yeux et je marcherai vers l'Olivette. Vincent Roux ne sera pas là. Pendant dix-huit ans qu'a duré notre mariage, il a passé à Avignon toutes ses nuits du samedi au dimanche et sa journée du dimanche. Ses habitudes n'ont pas dû changer. Il n'y aura à la maison qu'une servante. Et elle ne me reconnaîtra pas, même si c'est une fille du pays... parce qu'en huit années, je me suis faite vieille.

Elle n'avait pas hésité avant de prononcer cette phrase redoutable. Et même, comme Firmin paraissait n'avoir pas entendu, elle insista, cherchant, sans bien savoir pourquoi, à ce qu'on lui fît du mal :

— N'est-ce pas que je me suis faite vieille?

— Dame!... avoua-t-il simplement.

Un soupir souleva la poitrine d'Adeline. Elle continua bien vite :

— Je m'approcherai. Je dirai à cette fille que

je veux lui vendre quelque chose, et nous causerons... Voilà!

Firmin remarqua :

— C'est bien arrangé... Mais depuis quand as-tu pu te penser tout ça?

— Je ne sais pas, dit-elle. Depuis des jours et des mois. Une fois, je trouvais un empêchement et une fois un autre; mais je trouvais toujours aussi le moyen de tout arranger. Hier soir, je me suis pensé : « Ça y est! Cette fois je n'en peux plus. J'y vais », mais tout était arrangé déjà dans ma tête, et ça fait que je peux partir tout de suite.

Firmin se leva et alla décrocher sa veste de travail pendue à un clou, entre l'armoire et le lit.

— Comme ça, dit-il, quand je rentrerai ce soir, je ne te trouverai plus à la maison?

— Non pas, mon pauvre, dit-elle en le regardant avec une tristesse tendre.

— Et tu reviendras quand?

— Après demain peut-être... ou plus tard... Quand on est parti, on ne sait pas!...

Dans sa pensée, elle entrevoyait un voyage qui pouvait être long. Si le petit était à un hôpi-

tal, par exemple, comme celui de Jeanne Lignon, bien sûr qu'elle prendrait tous les trains qu'il faudrait pour aller l'embrasser et rester un peu près de lui.

— Ce que le temps va me durer! dit Firmin en secouant la tête.

Songeur, il regardait dehors, cherchant le ciel comme font, sans même y réfléchir, tous ceux qui sont en tourment. Mais ce qu'il rencontra, au bout de son regard, ce fut, au milieu des troènes poussiéreux, le visage frais de Mion Madier. Elle n'était pas coiffée encore. Ses cheveux lâches se gonflaient au bord de ses joues lumineuses. On voyait ainsi comme ils étaient abondants. Leur masse était sombre, mais des mèches fauves couraient et se tordaient au travers. La belle fille étendait du linge sur une corde, et c'étaient trois chemises à elle, fort courtes et d'une étoffe légère, qui n'étaient point festonnées lourdement à la mode des campagnes, mais garnies d'une dentelle large qui devait faire tout le tour du corps et repasser sur les épaules. Le regard de M. Firmin ne se leva pas jusqu'au ciel; il demeura là sur cette fille et ses chiffons blancs, et Mme Firmin vit tout cela

comme il le voyait lui-même. Son visage flétri se contracta, ses yeux brillèrent, sa bouche trembla. Une dernière hésitation torturante lui fit emmêler et tordre ses doigts. Elle ouvrit la bouche...

Qu'allait-elle dire à son amant? Quelle défense prononcer ou quelle prière? Mais elle haussa les épaules. Puisqu'il lui fallait partir, de quoi serviraient les paroles dites en ce moment, au moment qu'elle ne serait plus là? Et silencieuse, avec un grand soupir, pauvre être tourmenté par des instincts profonds, passive devant eux comme sont toujours les simples aux grandes heures de leurs petites vies, elle commença de brosser avec soin la jupe qu'elle mettrait tout à l'heure pour voyager.

***

La nuit de mai, pure et ronde, s'appuyant tout autour de l'horizon sur les petites collines, enferme la plaine. Il y flotte une odeur de terre, d'herbes et de fleurs, légère à respirer et qui cependant oppresse un peu. Mme Firmin est

assise sur le mur bas de la propriété de M. Tarlier. Elle a posé son éventaire auprès d'elle et joint ses mains sur ses genoux. Tout à l'heure, dans la petite gare, elle a passé si vite, tendant son billet à l'employé et détournant le visage, qu'elle n'a pas eu le temps de se reconnaître. Elle ne pensait à rien, elle n'avait pensé à rien durant le voyage qu'à n'être pas reconnue quand viendrait ce moment-là. Ensuite elle a marché pendant plus d'une heure. Et maintenant, tranquillisée, sachant sa maison là-bas devant elle, au bout de ce chemin, dans le tas sombre que font les chênes et les platanes pressés, elle peut réfléchir. Elle pense. Jamais de sa vie elle n'a pensé ainsi; elle ne croyait pas qu'on pût le faire et sentir de si violentes émotions sans rien voir, sans rien entendre, sans rien faire, que d'être assise sur un petit mur, au bord d'une route nocturne, avec ses deux mains croisées sur ses genoux.

Elle pense à son fils, et c'est une douceur dont son cœur tremble et dont tremble tout son être, une douceur pareille à cette nuit toute pleine de bonnes odeurs et de petits souffles délicieux. Il est là-bas, sans doute, sur le front;

mais cependant elle est tout près de lui, parce que c'est être tout près des gens que d'approcher la maison dont les murs ont enfermé chacune des heures de leur vie. Son fils!... Elle a un fils!.. Le frisson dont tremble son cœur devient un battement puissant, qui fait courir en elle avec son sang plus vif, la force et la joie. La Blaise disait : « Faut en avoir pour comprendre ce que c'est. » Elle comprend, puisqu'elle en a un. C'est-à-dire qu'elle a toujours compris mais elle ne le savait pas. Maintenant, elle sait et c'est tout le changement. Il y avait quelque chose qui a commencé de la préoccuper un peu et ce quelque chose est devenu de l'inquiétude puis du tourment. Et ce quelque chose c'était l'amour de son fils, et ce tourment, depuis la veille, est devenu de la fièvre. Oui, de la fièvre une impatience dont elle brûle. Elle a besoin tout moment de se répéter : « Mais je n'ai plus besoin de me presser, puisque je suis là. Je suis toute rendue. » Il n'y a pas un quart d'heure de marche d'ici au mas de l'Olivette. Elle se rappelle le chemin avec ses ornières dangereuses le petit pont renflé au-dessus du ruisseau, le gros chêne qui laisse à l'automne tomber ses glands

Oui, un quart d'heure et même... quand le jour sera levé... quand le soleil aura commencé de monter un peu, elle marchera si vite, oh! si vite. Avoir attendu tant d'années et ne plus pouvoir supporter les dernières heures! Comme il y a des choses tout de même qu'on ne peut pas expliquer!... S'il pouvait y avoir un portrait de son fils dans la grande salle! Il faudra qu'elle y entre, pour voir! Elle voudrait tant savoir, après qu'elle aura des nouvelles de sa santé, comment il est devenu! Et s'il était en permission, par hasard? Non, elle a bien réfléchi, elle ne le voudrait pas, parce que dans ce cas le père serait là, sans doute. Ce qu'il y aurait de mieux, c'est qu'il soit blessé un peu, très peu, à un pied par exemple, ou au bras gauche. Elle se ferait donner l'adresse de l'hôpital; elle y arriverait un matin... un si beau matin!... demain peut-être... Elle dirait tout bas : « Bonjour, mon Pascalet! » et il crierait : « Bonjour, maman! » Elle dirait : « Je t'ai quitté autrefois, c'est mal!... » Et lui : « J'étais bien méchant, c'est mal aussi. » Et elle expliquerait, après qu'ils se seraient embrassés plus de cent fois : « C'est que j'étais bien malheureuse! » Et il expliquerait

à son tour : « C'est que j'étais bien petit!... »

La nuit s'avance. Une ligne pâle devient rose peu à peu derrière les collines. Adeline se lève et se rassied tout de suite : « Voyons! je suis folle! Le jour vient de bonne heure au mois de mai. Il est quatre heures peut-être. Les gens dorment. » C'est le petit qui l'attire ainsi, et c'est au petit qu'elle pense pour passer le temps.

Elle se dit : « Comme il s'est bien battu dans les marais de l'Yser! » Mais aussitôt elle secoue la tête. Non! le soldat de l'Yser, c'était le fils de la Blaise, ce n'est pas le sien. Et elle pense un peu plus tard : « Dans un bois... un bois... le bois... ah! je ne sais plus quel bois, on lui a donné la croix de guerre. Je lui ferai compliment. »

Et puis il lui vient envie de rire. « Mais non, voyons, c'était le fils de Mélie Mornas, celui-là, ce n'était pas le mien! Ah! heureusement... heureusement, puisque celui-là est mort! » Et voici maintenant qu'elle pense à Jeanne Lignon, la boulangère, dont le départ brusque lui fit connaître que l'heure de partir était venue. Ce devait être un pressentiment, hier soir, cette chose qui semblait la prendre aux épaules pour

la pousser sur la grand'route. Oui, Pascalet doit être blessé. C'est bien cela. Elle aura l'adresse. Elle ira le voir. La ligne rose derrière les collines prend un éclat aigu dont la plaine s'éclaire toute... Ah! Pascal!... mon Pascalet!... Elle l'aime avidement, sauvagement. Il est son fils. C'est l'heure merveilleuse de sa vie, et son cœur gonflé s'éblouit de sa plénitude...

... Les blés verts montaient à sa droite, et les luzernes de la première coupe, à gauche du chemin, se moiraient sous le vent comme un vaste et sombre lac. Adeline ne les regardait point; elle ne se rappelait plus tout ce qui avait coulé de sa sueur sur cette terre féconde et comme elle y traînait ses pieds brûlants par les jours de travail interminable, et elle oubliait de tirer son chapeau sur ses yeux, comme elle avait dit qu'elle le ferait. Elle s'occupait seulement de se presser pour arriver plus vite, pour savoir plus tôt. Et la rapidité de sa marche, autant que les bonds de son cœur, si violents qu'elle croyait les entendre, la faisaient toute haletante, trop rouge et les yeux dilatés.

Un mur de pierre enfermait le long du chemin la maison et ses dépendances. Et il y avait pour

entrer un portail de fer avec des barreaux solides. Combien de fois l'avait-elle ouvert, ce portail, pour laisser passer les charretées de fourrage ou la carriole qui emmenait le maître vers son plaisir! Son grincement déchirait encore ses oreilles, et elle crut l'entendre au moment que sa main fièvreuse se posait sur la lourde serrure. Mais avant que de l'entendre véritablement, elle s'arrêta dans son geste. N'était-elle pas folle de penser aujourd'hui entrer dans cette maison comme on rentre chez soi? Et si Vincent Roux était là? Qui pouvait savoir? Il lui faudrait donc se sauver sans avoir rien appris! Ceci la rendit prudente. Elle observa d'abord, à travers les barreaux, et elle vit la cour où pépiaient de maigres volailles, le fumier jaune et brun, l'étable aux moutons, et l'écurie au-dessus de laquelle s'ouvrait la grande fenêtre du grenier à fourrage. Que d'heures elle y avait passées dans ce grenier, suante, et suffoquée par la poussière qui monte des herbes, à recevoir au bout d'une fourche le foin lourd que lui tendait Vincent Roux, l'injuriant à chaque fois qu'elle s'épongeait le front ou que ses bras fléchissaient de fatigue!

La maison de sa haine était devant elle. Elle

n'avait plus envie que de s'en aller après avoir craché sur le seuil. Mais un grand chien tout à coup bondit vers elle en aboyant terriblement et une jeune fille aussitôt parut au seuil de l'étable aux moutons; c'était la servante. Tout se passait comme Adeline l'avait annoncé à Firmin. Elle se rappela pourquoi elle était venue, et la tendresse sauvage et profonde dont toute la nuit s'était délecté son cœur. — Et d'abord elle craignit de ne pouvoir parler; mais elle put se remettre pendant tout le temps que la lente jeune fille mettait à traverser la cour.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle.

La voix d'Adeline fut ferme et presque dure :

— Le maître est là?

— Non, dit l'autre brièvement. C'est dimanche.

— Et vous?... ne voulez-vous pas voir ce que j'ai là?

— Je ne suis pas bien riche.

— Ce n'est pas bien cher non plus, implora la colporteuse.

— Entrez donc, permit la servante.

Elle poussa le loquet et le grincement détes-

table de la porte vint déchirer les oreilles d'Adeline. Elle était dans la cour, maintenant, et son talon dur en frappait les cailloux. Sol maudit! Elle regarda autour d'elle. Du fumier mal rangé, des rigoles dégoûtantes s'écoulaient au hasard. Les volailles étaient maigres, le chien galeux, l'étable infecte. Et combien cette fille avait d'imprudence qui ouvrait ainsi la porte aux passants de hasard! Tout cela sentait le désordre que font les mauvais maîtres et les serviteurs sans bonne volonté. Adeline se réjouit d'abord, du fond de sa haine. Elle pensa : « C'est bien fait! » Mais aussitôt elle réfléchit que ce bien était aussi le bien du petit et elle s'indigna. « Il faudra que je l'avertisse », songea-t-elle en promenant autour d'elle un si lent et lourd regard que la servante insoucieuse commença de s'inquiéter.

Mais Adeline posa son panier sur le banc près de la porte, sous la treille dont les jeunes feuilles étalaient au soleil un tendre vert traversé d'or limpide, et invitant la jeune fille :

— Voyez... vous pouvez tout examiner à votre aise.

Aussitôt la souillon commença de prendre

l'un après l'autre tous les objets brillants rangés dans le panier. Elle secouait de petites boîtes avec un couvercle de verre laissant voir des épingles dorées; elle admirait des broches représentant des coqs ou des cigales. Pensivement ensuite, elle toucha les pipes destinées aux soldats, les briquets avec leurs longues mèches d'amadou; mais elle écarta tout cela pour revenir aux bijoux. Adeline, debout devant elle, laissant pendre ses mains jointes, réfléchissait. Elle paraissait peu bavarde, cette fille, malgré son accueil facile à la passante étrangère. Que voudrait-elle répondre, et comment l'interroger? Cela était bien simple et cela cependant paraissait terrible parce que la peur d'être reconnue, une fois de plus, prenait Adeline à la gorge. Elle se demandait si ce n'était pas là quelque enfant du village, devenue femme aujourd'hui et qu'elle ne pouvait reconnaître, mais qui saurait peut-être bien démêler sous sa peau flétrie les traits d'Adeline Roux qui s'était sauvée dans le temps et qui voulait avoir aujourd'hui des nouvelles de son enfant. Et elle demeurait là, stupide, n'osant rien dire, rien demander. Elle pensait : « C'est l'adresse surtout qui sera

difficile à avoir. C'est si long et si compliqué, ces adresses de soldats! — Et comment est-ce que je vais faire pour la retenir? »

Pendant qu'elle songeait ainsi, tendant et préparant sa pauvre mémoire, la servante demanda :

— Qu'est-ce que vous la vendez cette broche?

Elle était en argent, ronde et petite, et représentait un trèfle à quatre feuilles. Adeline répondit :

— Trois francs!

Mais aussitôt, voyant l'autre secouer la tête et remettre le bijou dans sa boîte de carton blanc :

— Pour vous ce sera moins cher... deux francs, voulez-vous? et même un franc cinquante.

L'habitude de son commerce lui fit ajouter :

— J'y perds. Faudra me faire retrouver celui une autre fois.

— Je veux bien, mais il faudra venir me voir ailleurs. Je quitte d'ici à la Saint-Jean.

Elle entra dans la maison pour prendre de l'argent. Adeline entendit sonner sous ses talons l'escalier de bois qui menait à la chambre de

servantes, et comme la porte de la salle était restée ouverte, elle entra.

Elle entra sans plus d'hésitations, soulevée d'un courage brusque et plein d'imprudence, et plus hardiment certes qu'elle ne l'avait jamais fait quand elle était ici la maîtresse et pénétrait dans sa maison. Au long des murs brunis par la fumée les grands meubles étaient les mêmes, avec leur vaisselle peinte qui ne servait jamais; mais les vieux bois ne luisaient plus et les hautes ferrures, chargées de rouille, s'éteignaient dans l'ombre. La colporteuse remarqua cela vaguement, avec indifférence. Elle regarda la table, les deux bancs, le fauteuil du maître dont la paille ternie, salie, avait pris la même couleur que les deux bras de noyer. Et le petit?... Où donc s'asseyait-il?... Le passé ne la tourmentait point; elle n'était possédée que par le présent. Elle s'approcha de la cheminée, chercha un cadre pendu avec la photographie qu'elle voulait voir, le portrait de Pascalet comme il était aujourd'hui; et, ne trouvant rien, elle vint ensuite regarder à droite et à gauche du vaissellier. Elle était là, tout absorbée dans sa recherche, trop près des beaux étains

et des chandeliers de cuivre, quand la servante reparut et demeura stupéfaite.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle effrayée et mécontente. Pourquoi êtes-vous entrée? Il faut vous en aller maintenant.

— Je vous demande pardon, balbutia Adeline. Je... je regardais ces belles assiettes. — Mais, dit-elle précipitamment, comme l'autre la poussait vers la porte, ne voulez-vous rien d'autre? Vous voyez comme je suis arrangeante Si vous avez un souvenir à envoyer au front.

— Non, je n'ai personne là-bas. Pas de frères... pas de mari... un père trop vieux. Je suis bien heureuse.

Elles passaient le seuil.

— Et... ici? demanda Adeline, voyant bien qu'il ne fallait pas tarder davantage, n'y a-t-il donc personne?...

— Personne, dit la jeune fille. — Elle lui mit dans la main une pièce de deux francs. — Le fils a été tué l'année dernière, et il n'y avait que celui-là. Est-ce que vous avez dix sous à me rendre?

— Ah!... dit Adeline... dix sous... oui!

Elle fouilla dans sa poche. Tout d'un coup

son bras se mit à trembler. Elle mit son porte-monnaie de grosse peau jaune dans les mains de la servante.

— Voilà!... voilà!... Ah! oui... (Elle fit un grand effort.) Je voulais encore vous demander... l'adresse...

— Quelle adresse?

Ayant pris ce qu'il lui fallait, la jeune fille rendait le porte-monnaie.

— Allez donc, dit-elle, allez! Si Vincent Roux revenait par hasard et qu'il vous trouve ici, qu'est-ce que nous prendrions toutes les deux!

— Oui... oui, dit Adeline. Je m'en vais.

Elle comprenait qu'il ne faudrait regarder au fond d'elle-même que quand elle serait dehors sur la route, mais elle comprenait aussi que tout ce qu'elle saurait jamais de son fils, c'est maintenant qu'il lui fallait le savoir. Et elle avait envie de supplier. Elle demanda :

— Tué... comme cela alors... Et comment?

— Mais comme les autres, riposta-t-elle, presque égayée par la naïveté de cette question, à la guerre.

— Je veux dire... tout d'un coup, n'est-ce pas?

— Oh! que non... Paraît même qu'il a langui trois mois à l'hôpital. Et tout seul encore. Le père est bien allé le voir deux fois, mais quoi?... un père, surtout celui-là... Et la mère, dans le temps, elle s'est sauvée avec un homme. Ah! c'est une drôle de maison, je vous assure! Aussi, je m'en vais à la Toussaint. Je suis engagée du côté de Graveson, au mas de l'Agneau. Vous connaissez? Si vous passez par là, venez me voir. C'est une grande ferme. Il y a trois servantes, et des jeunes filles dans la maison. On vous achètera beaucoup de choses si vous êtes accommodante comme aujourd'hui.

Elle marchait devant l'étrangère, un peu vite, ayant grand'hâte de la voir s'en aller. Et Adeline suivait docilement, ne sachant plus que dire pour demeurer auprès de cette femme. — Une oie dandinante, grise et grasse, seule de son espèce parmi les autres volailles, et qui traînait son ventre lourd dans la poussière et le fumier, cancana soudain, le col tendu, ironique et stupide... Éperdue, Adeline la regarda et, prenant ce pauvre prétexte pour s'arrêter une seconde :

— Vous élevez donc des oies, par ici?

— Non... C'est le garçon, il paraît, un jour... le dimanche d'avant la guerre, qui a rapporté ça d'un concours de tir où il avait été le premier, là-bas, dans une « vote ». Il voulait la manger quand la guerre serait finie. Maintenant, je ne sais pas... Le père ne voulait pas qu'on y touche, mais il dit lui-même que c'est imbécile... La viande devient dure...

— Oh! il ne faut pas la tuer... Il ne faut pas.

Elle touchait à la porte, la porte s'ouvrait devant elle. Alors, sans plus s'occuper de ce que pourrait supposer cette fille, elle demanda encore, et sa voix maintenant commençait à trembler :

— Il devait être fort et beau?...

— Qui ça?... Le garçon d'ici? Je ne sais pas; je ne l'ai pas connu. C'est même avant moi qu'il est mort, alors, vous voyez. Et puis je m'en moque. Il n'en manque pas qui sont plus intéressants que le fils au père Roux... Ah! là! là! le sale bonhomme.

La servante refermait la grille.

— Au revoir, madame... au revoir. Il n'aurait qu'à vous trouver ici, je vous dis, ça serait terrible, pour vous comme pour moi.

— Adieu donc... dit Adeline.

*
* *

Elle s'éloigna. Elle regardait fixement le sol de la route; et elle pensait à la Blaise couchée dans la « patouille » à côté des barils. Mais elle n'était encore qu'au début de sa détresse.

Elle fit tout le chemin de son grand pas régulier, et atteignit la petite route; après qu'elle eut marché pendant cinquante mètres encore elle sentit ses jambes fléchir tout à coup et elle dut s'arrêter. Elle s'assit sur le petit mur de M. Tardier, à l'endroit même où elle avait passé la nuit et senti si chaudement remuer son cœur mort. La poussière, étincelante au soleil, brûlait ses yeux, mais au-dessus de sa tête, à la cime des bouleaux, s'agitait ce petit bruit de pluie rafraîchissant et fin que fait le vent léger dans les feuilles légères.

Elle ne s'aperçut de rien d'abord, ni du soleil, ni de la brise; mais tout à coup, regardant autour d'elle, elle s'étonna d'être là.

« Qu'est-ce que tu es venue faire ici du moment qu'il est mort? » se demanda-t-elle durement.

Beaucoup de choses tournaient dans son pauvre cerveau. Une petite idée, parmi toutes les autres, la traversa comme une aiguille rougie. Elle tira du fond de son panier une glace ronde devant quoi elle avait coutume d'ajuster ses cheveux pendant ses courses, et elle se regarda longuement.

La glace était petite; elle n'y pouvait rien voir que ses yeux, longs et bleus, frangés de noir et il lui sembla que c'étaient les yeux de son fils qui la considéraient. Et elle sentit qu'en se regardant ainsi, ce sont ses yeux à lui qu'elle avait voulu revoir. A ce moment, elle se rappela qu'elle l'avait renié, haï presque, pour toutes les ressemblances qu'elle lui trouvait avec le père, et elle gémit tout haut, dans une sorte de stupeur, comme si pour la première fois elle découvrait cette vérité émouvante et terrible.

— Il était de moi, tout de même! ce petit que j'ai laissé... il était de moi.

Ceci la mit debout dans une sorte de soubresaut et lui donna l'envie de fuir. Elle repartit dans la direction de la gare. A cause d'une grande douleur qui lui serrait les tempes, elle avait retiré son chapeau et le portait à la main.

Une carriole passa près d'elle; se retournant sur leur banc, les gens qui la montaient regardèrent cette passante. Mais elle n'avait plus peur d'être reconnue, et Vincent Roux lui-même, s'arrêtant devant elle pour la dévisager, ne l'eût pas fait tressaillir. Elle promenait sur les champs plats, sur l'horizon lointain et bleu, un œil un peu hagard et qui semblait demander aux choses une explication, mais elle ne pleurait pas; elle attendait le moment épouvantable qui se préparait où elle sentirait tout son mal.

La gare était silencieuse; le chef en chapeau de paille arrosait les géraniums et les salades de son petit jardin. Mme Firmin resta un moment plantée devant lui, sans plus se rappeler ce qu'elle avait à lui dire, et il commençait s'étonner. Mais elle put enfin demander :

— A quelle heure le train de montée?

— Il n'y en a pas, dit-il, avant cinq heures du soir.

— Bien, dit Adeline.

Elle s'assit sur le banc vert placé au-dessous de l'horloge, détacha son panier et croisa ses deux bras sur son corsage de soie à rayures blanches et vertes. Le chef de gare, la voyant

s'installer ainsi, crut qu'il s'était mal expliqué. Il lui cria :

— Je vous ai dit qu'il n'y avait pas de train pour vous avant cinq heures du soir.

— J'ai bien entendu ainsi, répondit-elle.

Il était dix heures du matin. Elle n'avait pas mangé depuis la veille; mais elle ne sentait pas la faim.

Quand le soleil en tournant commença de lui brûler les genoux, elle ne le sentit pas davantage. Et ses paupières battirent à peine au passage d'un rapide lancé d'un bout à l'autre de l'horizon, étincelant, grondant, fumant, qui pendant dix secondes fit vibrer les rails, trembler la terre et sauter les vitres de la petite salle d'attente.

— Il s'en va vers le Nord. C'est là-bas qu'il est enterré. Cet hôpital où il a langui trois mois, tout seul... ça doit être loin...

Elle se répéta :

— Tout seul!

Et elle secouait la tête. Peu à peu une image se formait dans son simple cerveau, mal habile aux imaginations, et peu à peu l'horreur et le désespoir entraient en elle, plus clairs et plus

violents, à mesure que passaient et que passeraient les heures, sans qu'il pût y avoir de limite à leur abondance.

— Tout seul, à l'hôpital, comme ça... Et le père?... Il ne l'aimait donc pas, le père...

Elle tirait la petite glace de sa poche et regardait encore ses yeux.

— Il était de moi, ce petit... alors?

Et elle se répétait : « Alors?... » stupidement, sans bien savoir quelle était cette question à laquelle elle demandait une réponse. Vers trois heures de l'après-midi, des jeunes filles en robes claires envahirent le quai. Comme chaque dimanche elles venaient du village et des granges environnantes pour voir passer les trains de soldats qui descendent vers Marseille. C'était la seule distraction d'un temps où il n'était plus permis de se distraire. Elles chuchotèrent de voir cette maigre femme qui occupait le banc où elles s'asseyaient d'habitude. Elles l'examinèrent avec une curiosité méchante, et soudain l'une d'elles, plus âgée que les autres et se souvenant mieux, chuchota, tout animée de ce qu'elle venait de découvrir :

— Adeline Roux!

Tirant ses compagnes à l'écart, elle leur conta toute l'histoire. Et les autres, après elle, s'exclamèrent à voix étouffées, mais qui cependant allaient loin :

— Adeline Roux!... Adeline Roux!...

Adeline Roux entendait ainsi siffler vers elle son nom d'autrefois; elle avait redouté cela à l'égal de la mort, et cela désormais la laissait calme et tout insensible. Elle ne s'anima un peu qu'au passage des trains de soldats. Ce fut vers quatre heures. Ils arrivaient lentement, à dix minutes d'intervalle. Des jeunes hommes, tête nue, en manche de chemise, se penchaient aux fenêtres. Adeline dressa le buste, tendit la tête, se leva.

— Ils viennent du Nord, ces garçons. Ils ont marché peut-être sur la terre qui le recouvre...

Elle fit un pas en avant, mais les trains ne s'arrêtaient point. Quand ils furent passés, elle se rassit. Les jeunes filles ricanaient plus fort.

— Qu'est-ce qu'elle voulait leur dire, aux soldats, l'Adeline Roux?

Un souffle plus frais se leva des prairies. Le soleil adouci envoyait vers les arbres de longs rayons rouges. Adeline, déplaçant ses bras

croisés, pencha sur sa main sa tête trop lourde. Et elle n'entendit pas, un peu plus tard, le halètement d'une machine, un coup de sifflet, la trépidation des roues qui approchaient.

— Eh bien, mais le voilà, votre train! lui cria le chef de gare.

Il ajouta par plaisanterie :

— A moins que vous ne vouliez attendre encore, si ça vous amuse. Il y en a un autre demain, à six heures du matin.

Elle répondit doucement, sans comprendre qu'on se moquait d'elle :

— Non, monsieur, merci. J'aime mieux prendre celui-ci.

Elle monta, maladroite et lourde comme si, depuis la veille où elle escaladait si lestement le haut marchepied, vingt années eussent passé sur elle.

***

Le wagon sentait le vin, la sueur et la fumée. Il était rempli de soldats qui revenaient de permission et qui criaient et chantaient très fort

pour ne pas laisser voir qu'ils étaient tristes. Mais il y en avait un, assis en face d'Adeline, qui ne disait rien et qui avait les yeux bleus. Elle le regarda fixement pendant un quart d'heure et puis elle se pencha vers lui.

— Est-ce que vous venez du Nord? demanda-t-elle.

— J'y étais, dit-il, et j'y retourne.

Elle laissa passer encore cinq minutes.

— Est-ce que vous avez connu... Pascal Roux? demanda-t-elle.

— Quelle arme? interrogea le petit soldat, quel régiment?

— Je ne sais pas.

— Ah! dit-il en souriant, c'est pourtant la première chose qu'il faut savoir quand on s'intéresse aux gens.

Adeline tressaillit. Elle sentit d'une façon confuse qu'il valait mieux ne plus parler à ce jeune homme parce qu'il continuerait peut-être à la blesser comme il venait de le faire. Et cependant elle lui demanda presque aussitôt, avec une angoisse dont elle tremblait :

— Est-ce que vous avez une mère?

Il baissa ses yeux bleus sur la musette gon-

flée et sur tous les paquets qui remplissaient ses mains.

— Pour sûr, dit-il, et une bonne! Grâce à elle je peux dire que j'ai souffert de rien jusqu'à présent... sauf, bien entendu, de ce qu'elle pouvait pas empêcher. Ah!... Et c'est pas qu'elle soit des riches, vous savez!

Il regardait Adeline avec un pauvre sourire qui se mouillait, un sourire d'enfant triste dont la bouche se gonfle et tremble; mais elle crut qu'il l'examinait avec méfiance et que décidément il ne pouvait rien répondre qui ne fût pour la punir et pour lui faire du mal. Elle se rejeta en arrière, appuya sa tête au bois dur, et ne dit plus rien.

La nuit maintenant descendait sur la campagne. Un brouillard blanc où roulaient des fantômes montait des champs tristes. Les soldats se taisaient. De temps en temps l'un ou l'autre jurait ou ronflait. Adeline murmurait, avec ses lèvres qui remuaient sans cesse : « Mon petit... mon petit... » Quelquefois sa pensée inerte et stupide ne parvenait à soulever devant elle aucune image, — mais plus souvent le chagrin la tenaillait d'une façon féroce, et elle ou-

vrait la bouche à demi, suffocante et ne sentant plus l'air descendre jusqu'à ses poumons.

— A l'hôpital... oui... il est mort comme ça, tout seul... Et pendant les deux ans que ça a duré pour lui, cette vie-là, qu'est-ce qu'on lui a envoyé pour lui faire plaisir? Rien du tout, pour sûr, puisque je n'étais pas là!

Ses deux mains, repliées et crispées sur sa poitrine, étaient comme des griffes sous lesquelles elle eût voulu faire saigner ses épaules.

— Est-ce que ça ne se répare pas, tout ça? Ça ne peut pas se réparer? Et si je veux lui demander pardon, tout de même?

Elle promenait autour d'elle un regard de sombre révolte. S'ils voulaient l'emmener avec elle, ces soldats qui s'en allaient vers le Nord?... Mais qu'est-ce qu'elle pourrait faire puisqu'elle ne connaissait pas le nom de l'arme, puisqu'elle ne connaissait pas le numéro du régiment? La tombe!... Il n'y avait plus qu'une tombe et elle n'en connaîtrait jamais la place. D'ailleurs, c'est trop simple d'aller se mettre à genoux près d'un mort, et parce qu'on lui dit : « Pardonne-moi!... » de penser qu'on est pardonnée!

Le nom de Piolenc crié tout près d'elle, dans

la nuit, la fit tressauter. Elle se leva, passa la courroie de cuir autour de son cou et descendit bien vite. Ce n'était point comme la veille à cette autre gare où elle avait si grand'peur d'être reconnue. L'employé qui prit son billet dit : « Bonsoir, madame Firmin. Et vous venez de promener alors? » La femme du chef de gare lui dit aussi bonsoir. Et la sœur de la Blaise qui était venue avec sa carriole chercher une caisse de volailles lui offrit de la faire monter, ce qu'elle refusa.

Elle était chez elle. Et ce soir serait comme tant d'autres soirs où elle était revenue tard de ses courses dans les granges. L'émoi délicieux du retour à la maison, cette petite fièvre heureuse à laquelle depuis tant d'années elle ne s'était pas habituée encore, secoua ses épaules. Elle avait revoir Firmin... Firmin! Il lui avait fait un peu de chagrin ces temps-ci, à cause de cette Mion Madier. Mais, au fond, il n'y avait pas à se tourmenter beaucoup. Firmin était faible devant cette fille, sans doute, mais plus faible encore devant elle. Elle continuait à se faire obéir de lui et elle s'en ferait obéir toujours. Il l'aimait encore, malgré l'âge qu'elle avait

aujourd'hui. Tant qu'elle serait là pour veiller à son bonheur, elle le garderait, elle le savait. Mais il fallait être là, naturellement. Et elle y serait! Elle marcha un peu plus vite, avide de retrouver sa maison bienheureuse, la petite table avec sa toile cirée nette, les chandeliers de cuivre sur la planchette de la cheminée, l'armoire dont elle était orgueilleuse, et le grand lit sous ses rideaux de cretonne à fleurs rouges et violettes, avide d'une façon animale et frénétique — oh!... plus avide encore de retrouver tout cela après avoir touché le passé maudit de son œil hagard et de son cœur frémissant comme elle venait de le faire! C'était fini, cette détresse que tout à l'heure elle voyait sans fin. C'était fini, bien fini! Dans quelques minutes elle oublierait ce voyage et ce grand coup reçu dont elle était encore tout étourdie. Elle oublierait... oui... Et cependant il était mort à l'hôpital... le petit... tout seul... Il était mort!

Tout d'un coup sur la route noire, cela lui apparut d'une façon plus réelle qu'elle n'avait pu le connaître encore. Et les paroles de la lourde servante ne l'avaient point déchirée comme elle fut à ce moment. Elle faillit crier.

Elle chancela et elle dit : « Mon petit! » tout haut avec une passion telle que ces mots lui semblèrent vibrer et continuer longtemps de bourdonner autour d'elle. Elle répétait : « Mon petit!... mon petit! » Ce n'est point qu'elle le revît aux heures de sa première enfance où il lui avait fait connaître une joie qui comblait tout son cœur! Et ce n'est point qu'elle imaginât ce qu'il avait pu devenir pendant toutes les années où elle avait vécu loin de lui... Non. Elle voyait seulement d'une façon de plus en plus précise, un lit étroit devant un mur triste, et sur ce lit, il y avait un jeune homme qui était Pascalet et qui mourait seul, tout seul. Et cela provoquait au fond d'elle tout un grondement de choses terribles et délicates qu'elle ne comprenait pas, qu'elle ne devait jamais comprendre, mais auxquelles cependant il lui faudrait obéir...

Une nuit aussi douce que la nuit de la veille s'alanguissait sur le village silencieux. Adeline distingua la masse des maisons et la forme de son toit à elle sur le ciel étoilé. Et elle marchait plus vite parce qu'elle ne se sentait plus la force que de s'abattre dans les bras de Firmin

et de pleurer toute la nuit. Mais la porte était close, la fenêtre obscure et le loquet de fer ne céda point sous son pouce appuyé. Un instant elle trembla, la gorge trop serrée pour prononcer un mot, le poing trop lourd pour se lever et heurter le battant de bois. Et puis elle se rappela : c'était dimanche, Firmin devait être au café. Les cafés, le dimanche, ferment un peu plus tard. Elle pensa aussitôt qu'il n'y fût point allé si elle-même était demeurée à la maison, et elle remarqua en même temps qu'il n'y avait pas de lumière non plus chez Mion Madier. Sans doute elle se promenait sur le cours avec d'autres filles du pays, légères autant qu'elle-même; elle riait avec les hommes accoudés aux petites tables que poissent le sirop et la limonade, dans la lumière crue des ampoules suspendues aux branches des grands platanes. Tout à l'heure elle regagnerait sa maison : ce serait l'heure même où Firmin rentrerait, et peut-être ils marcheraient côte à côte sur la route qui était obscure et longue...

Mais ces imaginations jalouses qui l'eussent bouleversée quelques heures auparavant ne lu faisaient plus de mal. Tout elle-même se trans-

formait de minute en minute et cela était un vertige tel qu'elle n'avait pas le temps de s'étonner et qu'elle pensait simplement : « La tête me tourne. » Elle s'assit comme une mendiante au seuil de sa maison, les bras croisés, et elle se balança doucement, berçant son cœur pesant et lourd pour engourdir sa douleur. Mais le mal devenait plus aigu. Elle ferma les yeux. Tout ce travail secret et déchirant qui se faisait en elle, elle le subissait en silence. Elle ne suppliait pas, elle ne se révoltait plus. Elle cherchait à sentir ce qui lui était ordonné par les forces obscures qui, plusieurs fois dans sa pauvre vie, et la veille encore, quand elle ne pouvait pas ne point partir, avaient semblé la prendre aux épaules pour la jeter sur les chemins. Et voici que, dans la confusion de son cœur misérable, elle commençait à distinguer quelque chose et elle commençait à dire : « Il faut!... Je ne sais pas... Je ne peux pas m'empêcher... mais il le faut!... »

Dix heures sonnèrent au clocher. Elle se leva brusquement. Elle était résolue maintenant comme le soir de son départ avec Firmin. Comme ce soir-là, elle sentait que ce serait pour

toujours et ne regardait point son passé... Et dans la nuit profonde elle s'en alla sur la route droite et longue, au hasard, vers le Nord, ne faisant pas de projets, ne pensant à rien, connaissant seulement qu'elle n'avait plus de droits aux douceurs de sa vie et qu'elle ne retrouverait son petit que sur le lit d'hôpital où elle se coucherait un soir pour mourir, toute seule, sans tendresse, comme il avait fait.

Le Mas Julian, août 1917.

TABLE

Pages.

SA VRAIE FEMME.

I. 1

II. 64

MADAME FIRMIN. 127

13279. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

PQ
2623
E364S3

Lécuyer, Andrée (Husson)
Sa vraie femme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY